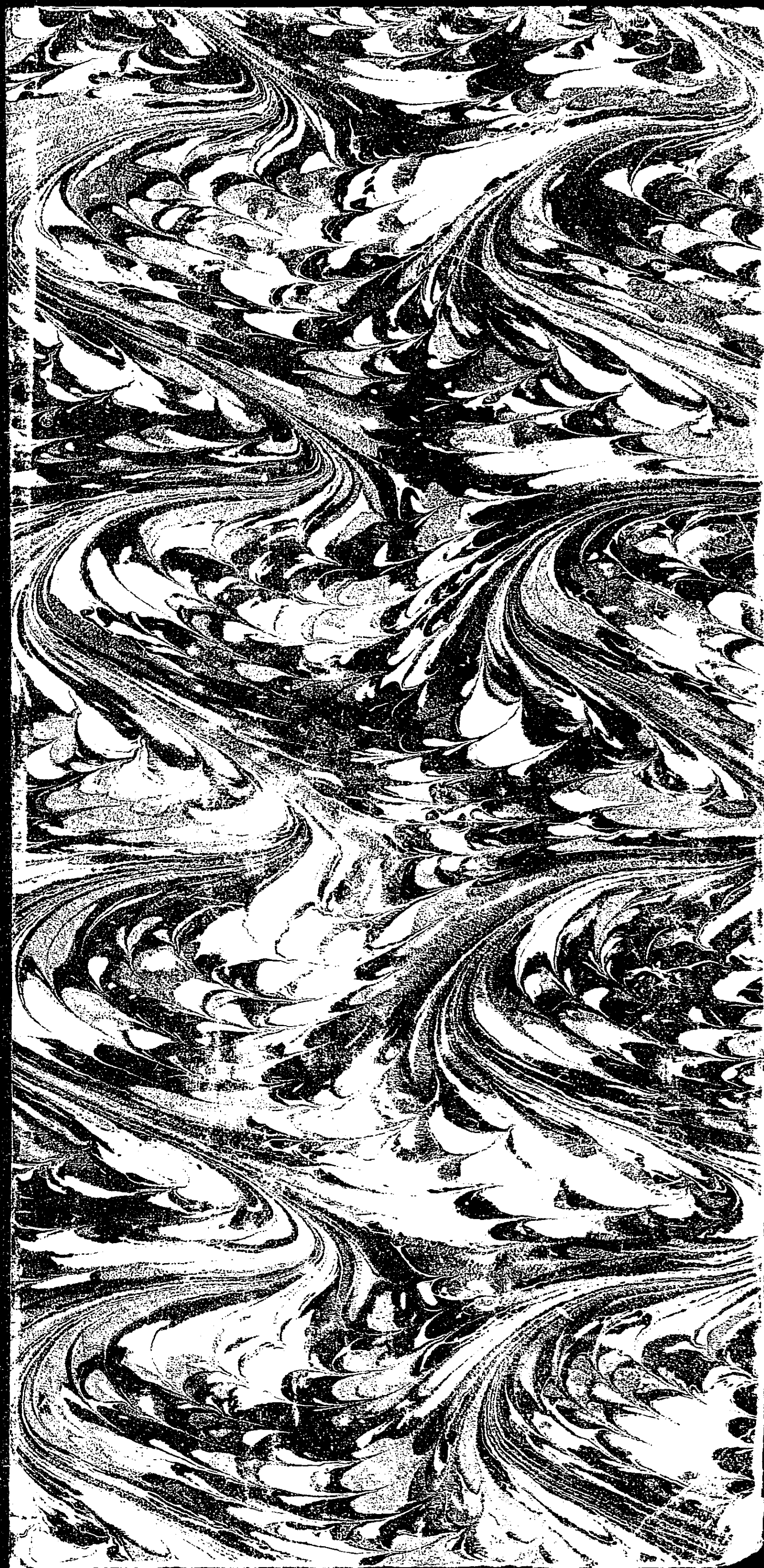
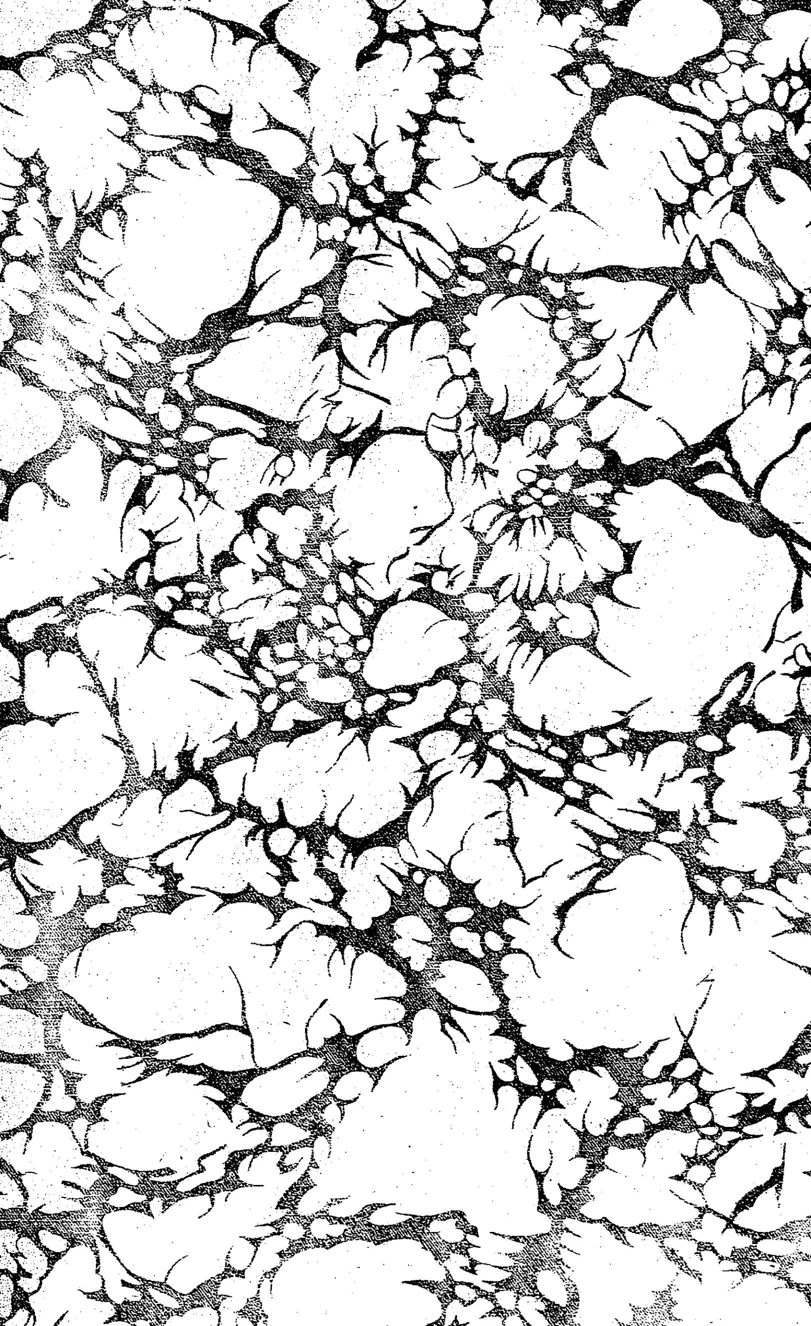




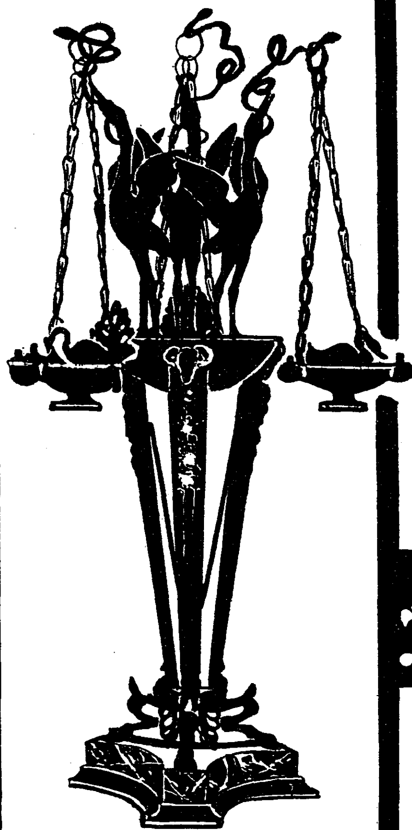
BIBLIOTHÈQUE DES MYSTÈRES

Par Pierre PIOBB

LES

Mystères des Dieux





VÉNUS

La Déesse Magique de la Chair



LES MYTHES DE VÉNUS ET D'ADONIS — DOGMES DE L'ATTRACTION UNIVERSELLE ET DE L'AMOUR HUMAIN — INITIATION A COTYTO, DERCETO ET CYPRIS — MORALE DE LA VOLUPTÉ



H. Daragon ÉDITEUR PARIS



DU MÊME AUTEUR

à la même librairie

Formulaire de Haute-Magie . . . . *1 volume* 2 fr. 50

L'Année Occultiste et Psychique

Paraissant tous les ans et exposant les travaux et observations scientifiques publiés dans le cours des douze mois précédents, sur les sciences mystérieuses et anciennes. *chaq. volume* 3 fr. 50

Traduction pour la première fois en français des œuvres de Robert Fludd. — Volumes parus :

Traité d'Astrologie Générale (de Astrologia). *1 volume* 10 fr.

Traité de Géomancie (de Geomancia) . . . *1 volume* 7 fr. 50

BIBLIOTHÈQUE DES MYSTÈRES

PRÉFACE

L'heure est venue d'opérer la synthèse de nos connaissances. A force d'analyse, nous nous égarons dans une multitude de faits dont nous n'apercevons plus la coordination. Mais, quand nous voulons rassembler les données de notre expérience positive, quand nous voulons, en un mot, faire la philosophie de nos sciences, notre raison se heurte à des mystères insondables. D'où viennent tous ces dieux devant lesquels l'humanité se prosterna et se prosterne encore ? A quoi servent tous ces mondes que notre œil découvre dans le firmament étoilé ? Quels rôles jouent en face de l'univers les divers peuples qui s'agitent misérablement sur ce minuscule sphéroïde terrestre ? Mystère !

Et cependant, il y a une raison de chaque chose, — des dieux, comme des mondes et des peuples. Cette raison se trouve peut-être dans une formule mathématique que donnera sans doute un jour une science nouvelle. On ne la découvrira néanmoins que si courageusement on ose, par la synthèse, sonder l'inconnu qui nous entoure.

De là, la conception de cette Bibliothèque des Mystères :

Mystères des dieux, *qui révèleront les secrets des religions jusqu'ici soigneusement ensevelis sous le voile des ésotérismes ;*

Mystères des mondes, *qui expliqueront les fonctions de ces astres, dont le scintillement remplit l'infini du ciel;*

Mystères des peuples, *qui exposeront l'immense évolution de l'humanité et le processus grandiose de la civilisation.*

Ce ne sont pas là trois traités différents, mais l'ensemble d'une philosophie scientifique établie en dehors du temps donc aussi de la chronologie historique, quelque chose comme la synthèse statique de ce que nous pouvons savoir.

Janvier 1897 - Octobre 1908.

Pierre PIOBB

BIBLIOTHÈQUE DES MYSTÈRES

Première Partie

LES MYSTÈRES DES DIEUX

Henri DARAGON
ÉDITEUR
96-98, rue Blanche, PARIS

MDCCCCIX

LES MYSTÈRES DES DIEUX

Parmi les sables mouvants des régions désertées, sous les ardeurs d'un soleil implacable, les temples et les idoles s'effritent.

Au milieu de nos cités pratiques, sillonnées de véhicules hâtifs, hérissées d'immeubles où le confortable prime le goût, les églises se vident.

Les religions s'en vont !

Qui donc connaît encore les dieux ?

Les dieux de jadis ont passé. Si leur souvenir demeure toujours dans les ruines des villes mortes, dans la poussière des livres initiatiques et sous le voile impénétré des mythes, si leur âme plane toujours sur les civilisations antiques, les noms qui les désignèrent n'éveillent plus en nous aucun sentiment de respect. Leur règne est fini. Ils sont tombés dans le chaos de notre mémoire et quand, par hasard, quelque savant téméraire ose débrouiller cet amas obscur des théologies vétustes, il se heurte à une infinité de traditions qui se croisent, s'enchevêtrent et l'induisent en erreur.

Les dieux de jadis sont morts ! Le symbolisme de leurs temples est incompris, la clef de leurs bibles est perdue, le sens de leurs mythes est inconnu ! Leurs noms même sont confondus, leurs cultes mélangés. On leur attribue des cérémonies qui ne leur furent jamais célébrées. On les prend l'un pour l'autre. On distingue deux divinités dans une seule, on en rassemble deux qui étaient voisines, mais différentes !

C'est l'invasion de la barbarie positiviste dans l'empire des civilisations poétiques.

Le dieu d'aujourd'hui — le Christ — passe. Notre société, nos lois, nos coutumes, sont cependant le reflet de ses institutions ; ses évangiles sont dans toutes les mémoires, et ses prêtres sur ses autels célèbrent toujours son sacrifice. Mais qui

le comprend encore ? Qui pénètre le symbole de l'homme-dieu ou du dieu fait homme ? Qui peut lire le sens réel de ces livres admirables, qu'écrivirent les premiers initiés de son culte, sous la signature de quatre apôtres ? Qui est capable de suivre une cérémonie chrétienne, — mieux, de la conduire selon le rite véritable ?

Le dieu d'aujourd'hui se meurt. La plupart le renient comme ils renient tous les autres. Quelques-uns le vénèrent toujours par habitude, sans conviction ni savoir.

Le désarroi de la Religion est complet. Et s'il fut jamais dans le monde une époque de paganisme, c'est la nôtre.

Le paganisme, en effet, c'est l'adultération des cultes, des initiations et des métaphysiques, c'est la vulgarisation du divin, le morcellement des religions. Son résultat est la superstition. La superstition est bien le cadavre des pratiques religieuses qui survivent encore, malgré toutes les déformations (1).

Aussi, par réaction, voit-on naître l'esprit anti-religieux et l'athéisme. Quiconque est simplement spectateur des choses, quiconque s'en tient à l'expérimentation brutale, quiconque, ayant perdu la foi aveugle, n'a ni le goût, ni le temps d'approfondir les phénomènes terrestres, doit nécessairement être anti-religieux et athée.

Admettre sans preuve, sans démonstration d'aucune sorte, un ensemble de pratiques dont l'utilité immédiate échappe, cela répugne à toute mentalité moderne. Les philosophies critiques, positivistes et rationalistes ont donné aux esprits contemporains une admirable et sûre méthode scientifique. Aucune théologie ne peut résister au contact de cette méthode.

Ceux qui ont conservé dans leur cœur l'ombre de leur foi des premiers âges, tremblent devant l'investigation du divin. Ils bâtissent un mur entre leur science et la théologie. Ceux qui pensent avoir libéré leur esprit de toute croyance, reculent effarouchés à l'idée de pénétrer dans le domaine religieux. Ils creusent un fossé profond entre leur philosophie et les métaphysiques. Chacun proclame la liberté de conscience : croyez ce que vous voulez, mais n'en parlez jamais !

C'est la conspiration du silence.

(1) Cf. Eliphas Lévi, *Dogme et rituel de Haute-Magie*. « Superstition vient d'un mot latin qui signifie survivre. C'est le signe qui survit à la pensée ; c'est le cadavre d'une pratique religieuse. »

Les dieux sont passés, le dernier passe, mais leur souvenir fait toujours peur !

Il y a cependant des novateurs. Ce sont des gens de science érudits. Ils sont convaincus que tout phénomène psychologique ou social est digne de considération et d'étude. Ils pensent qu'un progrès quelconque peut parfois résulter de la recherche de l'inutile; ils savent que la science occasionne des surprises. Ne doit-on pas mainte découverte à une circonstance fortuite? Ces savants-là s'occupent des religions. Qui peut dire si de leurs travaux ne sortira pas quelque bien social? On doit donc les respecter, encore que leurs recherches soient vaines. Ils ont tout au moins catalogué les rites et les croyances, et s'ils n'ont pas osé les rassembler et les ranger par cultes divins, c'est qu'ils ont employé une méthode trop analytique et qu'ils ont renversé le problème.

Si l'on veut étudier la Religion sous les diverses formes qu'elle a pu ou qu'elle peut avoir dans l'humanité terrestre, il ne faut pas, en effet, analyser d'abord. L'analyse n'est ni supérieure ni inférieure à la synthèse. C'est un outil brutal dont on doit se servir quand l'autre est impossible. L'analyse n'est pas toujours bonne : employée à tort, elle conduit à la statistique stérile. La synthèse est souvent dangereuse : quand elle n'a pas de fondement scientifique, elle conduit au dogmatisme.

Cataloguer les diverses croyances ne mène à rien. Éternellement, en dressant des listes de cultes, on demeurera profane, — c'est-à-dire hors du temple.

Il faut entrer dans le temple. Il faut monter jusqu'à l'autel, pénétrer dans le saint des saints et descendre dans la crypte, pour comprendre la Religion, pour pénétrer les mystères des dieux.

C'est là, la véritable initiation.

C'est la clef de la haute et sublime science qui, seule, peut donner la raison suprême des choses !

***

On doit envisager la Religion, sous quelque forme qu'elle se présente, comme un enseignement supérieur complet, divisé en deux parties : l'une, théorique, — la doctrine; l'autre, pratique, — l'adeptat. Il est du reste constant que, pour appartenir effectivement à une religion, il faille non seulement en adopter les croyances, mais encore en suivre les rites, c'est-à-dire pratiquer.

Les doctrines religieuses comprennent les dogmes et la morale. Les dogmes forment un ensemble de connaissances sur la Divinité, sur le Monde sur l'Homme. La morale indique les devoirs de l'homme envers son dieu, envers ses semblables, envers lui-même, envers aussi les différents plans de « ce qui existe ».

Les dogmes de toutes les religions sont l'expression d'une science très élevée, très pure et la plus secrète qui ait jamais été. Ceux qui la reçurent de leurs initiateurs ne la révélèrent point, sinon à quelques rares privilégiés comme eux : nulle part, ils ne la consignèrent par écrit ; à peine osèrent-ils en graver quelques formules à plusieurs sens. Ceux qui, par études personnelles parvinrent peut-être à l'entrevoir se gardèrent toujours de l'exposer complètement. C'est à elle que Lucrèce faisait allusion en s'écriant :

Felix qui potuit rerum cognoscere causas !

C'est la Haute-Science des nombres, des forces et des formes. Elle est uniquement mathématique et, par conséquent, rigoureusement vraie. L'auteur est heureux de l'avoir retrouvée en partie, conjointement avec quelques hardis chercheurs (1). C'est ce qui lui a permis d'écrire cet ouvrage. Cette science est en quelque sorte une métaphysique positive et rationnelle. Elle n'est point fondée sur la dialectique pure et l'hypothèse, comme celle que nous ont léguée les scholastiques, mais sur l'arithmétique, la géométrie et la mécanique. La raison ne peut se refuser à l'admettre (2).

Cette science est néanmoins très élevée. Dans notre siècle, où l'instruction se trouve pourtant si répandue, elle échappe au public. Peu de gens sont assez familiarisés avec les mathématiques pour en saisir toute la finesse. Dans l'antiquité, ce nombre

(1) Notamment l'ancien élève de l'École Polytechnique E. C., qui a fait de remarquables travaux sur l'*Influence électrodynamique des Astres*, et le mathématicien Warrain, qui a étudié les *Modalités universelles de la quantité*.

(2) Cette Haute-Science, c'est, en somme, celle de Pythagore, dont la formule générale consistait dans le *Tétractis*, — « douze combinaisons résultant de quatre éléments pris trois à trois », ainsi qu'a dit Stéphanus ; — c'est donc aussi celle de Platon, celle de Zénon. Les anciens pouvaient facilement la pratiquer, parce qu'elle est déductive ; nous l'avons négligée, parce que nous sommes des inductifs. En alliant les deux méthodes, nous devons trouver le plus haut point du savoir auquel l'homme puisse jamais atteindre et donner du même coup un essor colossal au progrès industriel.

tait encore plus restreint. Si donc les vérités supérieures eussent été présentées sous cette forme peu accessible, elles n'auraient pas été comprises. C'est pourquoi le mythe fut inventé. Il est bien plus aisé de retenir la succession des douze travaux d'Hercule que de saisir la théorie du cercle de M. Charles-Henry !

Mais le Mythe peut présenter des aspects presque infinis. De là, la diversité des traditions et la confusion apparente des religions.

Les dogmes, cependant, sont uniques en leur fond. Leurs formes même ne sont pas innombrables. Elles sont, au contraire, très déterminées. Ce sont ces formes que la Haute-Kabbale révélait jadis aux initiés supérieurs.

La Haute-Kabbale peut être considérée comme l'application de la Haute-Science ; elle ne traite pas de la Divinité, mais des formes de cette Divinité ; elle rend Dieu accessible à l'Homme ; elle donne la raison des dieux (1).

(1) On croit généralement que la Kabbale est uniquement la doctrine initiatique des juifs. On attribue son origine aux rabbins Akiba et Ben Yokaï ; et on la fait remonter par tradition à l'époque de la captivité de Babylone. En réalité, la Kabbale est antérieure à cette date même ; elle est aussi plus universelle. On sait qu'il existe une Kabbale dite occidentale, doctrine initiatique chrétienne que l'on retrouve dans divers auteurs, notamment dans Guillaume Postel et le P. Kircher. On sait aussi qu'il y a une Kabbale extrême-orientale ou chinoise ; on la constate dans plusieurs textes et principalement dans les chroniques de Chi. Si l'on veut bien voir, on la remarque partout.

Il faut donc envisager la Kabbale générale comme l'expression de la Haute-Initiation et le moyen principal de la Haute-Science. Appliquée aux hiératismes, elle se particularise en plusieurs Kabbales restreintes qui empruntent le cachet spécial de chaque religion. On ne peut du reste raisonner d'hiérologie sans connaître la Kabbale générale : elle donne la clef du symbolisme universel. On ne peut étudier une religion sans tenir compte de la Kabbale restreinte qui s'y applique, sans, en d'autres termes, se préoccuper des moyens kabbalistiques employés par les hiérophantes.

Les juifs ne sont certainement les inventeurs ni de la Haute-Science, ni de la Haute-Initiation, ni, par conséquent, de la Kabbale. Ils sont, du reste, venus d'Égypte où la Kabbale était connue. Mais la forme spéciale de leur religion affecte une allure panthéiste et se trouve ainsi suivre de plus près les schémas-types universels, établis selon les méthodes de la Haute-Science, donc de la Kabbale. On se dispute aisément au sujet de cette question : certains hiérologues modernes tendent à amoindrir l'œuvre judaïque tandis que d'autres en relèvent volontiers des traces, même là où il n'y en pas. Le judaïsme est analogue à toutes les religions. Son influence n'a été ni plus forte ni plus faible que celle des autres hiératismes : il ne faut ni l'exagérer ni la restreindre.

Il n'y a donc qu'une Vérité, il n'y a donc qu'une Religion. Mais il y a plusieurs expressions de cette Vérité, plusieurs formes de cette Religion.

De là une plus grande variété de morales. Une morale est un ensemble de lois, une réglementation de la mentalité de l'homme, une direction de sa vie. Elle s'occupe donc particulièrement du concret. Elle n'a pour but que de guider l'évolution de l'être, sans jamais la restreindre. Elle procède de la forme religieuse adoptée et n'a d'autre raison que cette forme même. Elle est, de plus, humaine au premier chef et non divine. Chaque religion a donc non seulement la sienne propre, mais encore peut en avoir plusieurs.



L'adeptat complète la doctrine. C'est la mise en pratique des dogmes. Il se compose des sacrements et du culte.

Les sacrements représentent d'abord l'ensemble des divers stades par où passe successivement l'adepte et dans lesquels successivement, il se trouve apte à recevoir une instruction de plus en plus grande. Le mot *sacramentum* signifie serment. Un serment est toujours exigé du candidat à un grade initiatique. Ce serment constitue la matière du sacrement. Quant à la forme, c'est-à-dire au rite suivi, elle est toujours l'expression physique des formules de la Haute-Science. Les formes des sacrements, dans toute religion, varient selon le principe qui constitue la base même de la religion. Cependant, ces formes ne sont pas infinies. Elles se ramènent à un très petit nombre. Ce qui fait que dans plusieurs religions on rencontre des pratiques sacramentelles à peu près semblables. Il n'y a pas, en effet, beaucoup de manières de conférer un sacrement de l'eau : il faut toujours opérer une immersion totale ou partielle, et ce sera toujours un baptême !

Les sacrements constituent ensuite une méthode, à la fois symbolique et réelle, de faire communiquer les adeptes entre eux ou avec le plan divin. C'est la libation, par exemple, qui unit les communiants, au moyen de la coupe unique dans laquelle ils trempent à tour de rôle leurs lèvres. C'est aussi la communion qui rapproche l'adepte de son dieu.

Enfin les sacrements ont pour but de consacrer certains actes de la vie. Tels sont, dans le christianisme, le baptême qui sanctifie la venue au monde de l'adepte, le mariage qui bénit l'union des époux, etc.

Il y a donc trois sortes de sacrements : les initiatifs, les communicatifs et les moraux. De ces trois sortes, la première est absolument indispensable dans une religion, on la retrouve partout, avec même très peu de diversité dans les rites. La seconde n'est que nécessaire et, conséquemment, varie davantage. Quant à la troisième, elle est seulement possible et toutes les religions n'en usèrent point. Le christianisme. qui est plus exotérique qu'ésotérique, dont la forme même ne comporte pas une initiation secrète, a donné une très grande importance aux sacrements moraux, plus considérable même qu'aux sacrements initiatifs. Mais le christianisme est avant tout une religion de la foule.

L'adeptat, outre les sacrements, comprend le culte. Le culte est, à proprement parler, la forme extérieure d'une religion. Il s'étale au grand jour, et même, en quelque sorte, se trouve ouvert à tous, croyants ou incroyants.

On distingue trois sortes de cultes. Le sacrifice d'abord: c'est-à-dire la solennité par laquelle se fait l'adoration du dieu. On le célèbre toujours en public, les fidèles s'unissent au prêtre par leur présence, leurs prières, parfois même leurs chants. Il se constitue ainsi un vortex magnétique qui relie, pour un instant, le plan terrestre aux plans supérieurs (1). L'observance ensuite, qui se compose d'un ensemble de rites particuliers ayant pour objet de sanctifier diverses époques de l'année ou certaines périodes de l'existence. On rangera dans cette catégorie les fêtes publiques et privées, les temps de jeûnes ou d'abstinence. L'observance est voisine de la morale, comme le sacrifice est parallèle aux dogmes. Enfin l'imploration, ou culte personnel, qui se résume en la prière et remplit pour chacun, dans les usages ordinaires de la vie, le même but que le sacrifice solennel.

***

Telle est en substance, la composition de toute religion.

Il faut prendre garde, cependant, que cet ensemble se présente sous deux aspects : l'un secret, réservé à une élite, que l'on nomme l'initiation, l'autre patent, accessible même aux profanes, que l'on prend généralement pour la religion elle-même.

C'est faute d'avoir tenu compte de cette dualité que la

(1) Cf. Dr Baraduc, *La force curatrice à Lourdes.*

plupart des érudits sont tombés dans la confusion et l'erreur.

Il ne peut y avoir de religion sans initiation. Il n'y en a pas, d'ailleurs ; quoique les prêtres interrogés l'aient toujours nié. Mais le propre d'une initiation c'est de demeurer insoupçonnée et le premier devoir de l'initié est de nier l'initiation. Si, en effet, l'existence des secrets est connue, chacun voudra posséder ces secrets ; et, si la masse des croyants est admise à les partager, elle ne croira plus. Ces secrets, même les plus intimes, sont ceux de la raison des pratiques religieuses : ils révèlent la partie scientifique du culte et de la morale ; celui qui les apprend perd immédiatement la foi, et, quand il n'est pas préparé, il ne tarde pas à s'écarter de la religion. Il s'écrie qu'on l'a trompé, il ne respecte plus rien ; et, s'il s'arrête là, si son instruction demeure inachevée, il oublie le divin et tombe dans la matérialité la plus bornée, dans l'erreur. Les secrets supérieurs, ceux qui concernent les sacrements et les dogmes, sont encore plus dangereux. Révélés incongrûment, ils peuvent conduire soit à la folie les cerveaux inaptes, soit au mysticisme les âmes enthousiastes, soit aussi à l'immoralité les mentalités faibles.

De tous temps, les prêtres raisonnèrent ainsi. On les accusa de profiter de ces secrets pour dominer les peuples, certains d'entre eux même se laissèrent aller à cette extrémité coupable ; mais, en général, ils furent toujours guidés pas des intérêts supérieurs et ils laissèrent dire. L'humanité ne possédait pas encore les moyens d'explication scientifique que le siècle dernier lui a donnés. Elle n'aurait pu comprendre le sens exact des vérités de l'initiation. Il a mieux valu pour elle qu'elle ne les connût pas. Il fallait, du reste, que cela fût ainsi.

Aujourd'hui, les temps sont changés. L'instruction se généralise au point que certaines connaissances, telles celles du mouvement des astres, loin d'être secrètes, sont vulgarisées. On peut hardiment révéler tout ce que les cryptes des temples conservèrent jalousement sous le cadenas du silence. On peut impunément exposer non seulement la science initiatique inférieure, mais encore l'ésotérisme supérieur et même la Haute-Science des raisons et des causes. Nul ne sera tenté de tomber dans l'erreur : la science profane a progressé de telle sorte qu'elle est capable de fournir des preuves rationnelles, positives et expérimentales de ce que les initiés, jadis, comprenaient seulement par intuition.

Un exemple le démontre. La mécanique céleste exige pour le

bon fonctionnement de l'univers que tout ensemble formé d'un soleil et de planètes ait un poids déterminé, invariable. Uranus et Neptune, qui participent au poids total de notre système, sont donc nécessaires. Les savants anciens, qui ne calculaient pas la mécanique céleste à l'aide de nos moyens, mais qui avaient leurs méthodes presque aussi certaines, connaissaient l'existence de ces deux astres. Ils ne la révélaient point cependant. Pourquoi ? parce que s'ils eussent dit à leurs élèves que les planètes ne se bornaient pas au nombre de celles que l'on voit à l'œil nu, personne ne les aurait crus et leur science aurait été mise en doute. Le télescope n'était pas là pour leur rendre évidente la vérité.

Il en est ainsi de mainte connaissance ancienne. Nous nous apercevons journellement que le patrimoine scientifique de l'humanité ne s'est pas accru par les progrès modernes; mais nous constatons, avec joie, que ces progrès nous permettent de rendre compréhensibles les données traditionnelles.

En révélant les secrets initiatiques, on dépouille les religions de leur symbolisme, on les ramène à la raison, mais on détruit la religiosité. La religiosité fut utile à des époques où l'instruction était l'apanage d'un petit nombre. Elle a ainsi conservé toute une série de formules qui se fussent perdues sans cela. Elle devient inutile maintenant. Si elle disparaît, elle cédera la place au Savoir.

Les temps sont changés, les nouveaux sont venus. Ce que les prophètes ont prédit arrive : l'ère où à la croyance se substitue la certitude commence.

Les mystères des dieux peuvent être expliqués.



L'homme tend naturellement à déifier ce qui est à la limite de sa compréhension.

C'est un principe auquel on ne semble pas avoir pris garde ; on ne peut cependant raisonner des dieux sans en tenir compte.

Les philosophes discourent volontiers sur Dieu et sur son existence. Ils ne s'entendent pas. Aucun d'eux ne parle la même langue.

Ce que nous nommons couramment Dieu n'est point la Divinité ; c'est souvent un des dieux, parfois même moins encore : ce que les initiés appelaient à juste titre un demi-dieu.

Que valent les preuves philosophiques de l'existence de Dieu? rien. Elles ne convainquent que les esprits dont la limite de compréhension est semblable à celle du philosophe qui les inventa. Kant, protestant et moraliste, se satisfait d'un postulat moral : pour lui la limite de compréhension est la moralité, et son dieu se trouve là. Pour les ontologistes, le parfait est dieu; pour les téléologistes, c'est l'intelligence; pour les cosmologistes c'est la cause première.... Tout autant de petits dieux, inférieurs et misérables, qui ne peuvent résister au moindre argument du plus illettré des hommes. Ces dieux-là n'ont jamais créé le monde, ils n'ont créé que l'athéisme!

On veut prouver Dieu, et on ne peut même pas définir la Vie, la Force, la Forme et toutes les qualités élémentaires que la mathématique calcule cependant!

Prouver Dieu c'est savoir ce qu'il est. Or, nous ne le connaissons que par des rapports successifs ou simultanés. Pouvons-nous établir un rapport entre Dieu et quelque principe nettement défini?

Nous sommes plongés dans l'inconnaissable, parce que nous existons dans le relatif. Nous ne connaissons rien exactement, nous n'avons surtout que des approximations.

Quel est le rapport de la circonférence au diamètre? Ce rapport doit nous donner exactement la définition de la circonférence. C'est cependant un nombre indéfini, — qui forcément même (certaine science le démontre) doit être indéfini. Nous ne savons donc pas d'une façon précise ce qu'est une circonférence. La nature, du reste, se refuse à la réaliser : l'ellipse est la courbe fermée que l'on rencontre communément; la sphère et la circonférence n'existent que sur le tableau noir, — en dehors des phénomènes : ce sont des *noumènes*.

Nous habitons une planète minuscule, dont les mouvements dépendent pour la plupart du Soleil autour duquel nous tournons. Ce Soleil lui-même dépend d'un astre autour duquel vraisemblablement il gravite. Cet astre de qui dépend-il? d'un autre sans doute et celui-ci d'un troisième... jusqu'à l'infini. En admettant que la précision puisse exister à l'infini, quelle part pouvons-nous en connaître? Une bien minime.

Nous devons nous borner. Nous pouvons parcourir notre astre, nous ne pouvons en sortir. Toutes nos certitudes seront limitées, sinon à cet astre même, du moins au système stellaire dont il fait partie; — notre imagination, légère, est capable de divaguer à travers l'univers entier; elle ne rencontrera jamais

que l'hypothèse; la raison, impuissante à la suivre, demeurera enfermée dans les limites du Cosmos solaire (1).

Qui ne connaît l'aventure de la loi de Newton? Quand elle fut découverte, on proclama partout qu'on possédait la raison mathématique de la gravitation universelle. Des savants, convaincus et confiants, affirmèrent que, partout, *les corps s'attiraient en raison directe de leurs masses et inverse du carré de leur distance.* Ils recherchèrent cependant si les étoiles voisines obéissaient à cette loi. Ils trouvèrent, à leur grande confusion, que les astres situés hors de notre système y échappaient. La loi n'était pas universelle; elle était seulement générale pour le Cosmos solaire (2).

Notre connaissance certaine est donc bien limitée.

Dieu — ou plutôt la Divinité — n'est pas un phénomène : il n'apparaît pas dans la réalité évidente. C'est un noumène, en ce sens qu'il ne peut se trouver qu'en dehors de la réalité. Si nous ne possédions pas la faculté d'abstraire, nous ne nous en inquiéterions pas.

Nous devons le supposer comme la dernière limite de la compréhension de l'homme terrestre le plus évolué. Il doit être par delà tout ce que cet homme hypothétique pourrait concevoir. Et encore, en reculant indéfiniment cette limite de compréhension, rien ne dit que nous soyons au terme exact. On ne saisit pas bien ce que peut être la Divinité ainsi envisagée. Mais elle est l'*Ensôph* des Kabbalistes, c'est-à-dire l'Inconnaissable.

(1) Cf. Gustave Le Bon, *Évolution de la matière* (p. 298) : « Les hypothèses servent surtout à fonder ces dogmes souverains qui jouent dans la science un rôle aussi prépondérant que dans les religions et les philosophies. Le savant, autant que l'ignorant, a besoin de croyances pour orienter ses recherches et diriger ses pensées. Il ne peut rien créer si une foi ne l'anime pas; mais il ne doit pas s'immobiliser trop longtemps dans sa foi. Les dogmes deviennent dangereux quand ils commencent à vieillir.

« Il importe peu que les hypothèses et les croyances qu'elles enfantent soient insuffisantes; il suffit qu'elles soient fécondes, et elles le sont dès qu'elles provoquent des recherches. D'hypothèses rigoureusement vérifiables, il n'en existe pas. De lois physiques absolument sûres, il n'en existe pas davantage. Les plus importants des principes sur lesquels des sciences entières reposent ne sont que des vérités approchées, à peu près vraies dans certaines limites, mais qui, en dehors de ces limites, perdent toute exactitude. »

Cf. aussi H. Poincaré, *La science et l'hypothèse.*

(2) Cf. Charles-André, *Traité d'astronomie stellaire.*

Un Dieu au delà de l'univers, au delà de l'infini, au delà du néant même, quand nous ne savons pas ce qu'est l'univers, où s'arrête l'infini, ni comment le néant est fait, ce n'est plus qu'un X innommable et inconcevable. En dehors de toute loi, de toute qualité, de toute forme, supérieur même à ce que nous appelons communément l'absolu, il nous est impossible, à nous, hommes terrestres, d'en avoir l'ombre d'une idée. Échappant à toute condition, il doit échapper aussi à celle d'existence... et, alors, pouvons-nous dire s'il existe?



La haute initiation, celle à laquelle atteignirent seulement quelques esprits d'élite, comme ultime postulat de la Haute-Science, arrive à peine à faire comprendre comment la Divinité peut se raisonner.

La divinité, si lointaine, si intangible, si inconnaissable, n'a jamais été pour les hauts initiés qu'un objet dont les formes plus accessibles sont les dieux.

Les dieux représentent les diverses potentialités à la compréhension desquelles un initié moyen peut arriver. Certes ces potentialités exigent encore pour les concevoir une limite de compréhension plus reculée que celle des philosophes ordinaires. Néanmoins, la Haute-Science aidant, il n'est pas de raison bien assise qui ne puisse les admettre.

Car, si on ne prouve pas la Divinité, on démontre l'existence des dieux.

Une géométrie spéciale expose que, sur tout cercle, se trouvent douze points principaux ayant chacun des qualités diverses. Ces douze points existent : mais de leurs douze qualités, dix seulement sont perceptibles. Si nous envisageons la Divinité comme un cercle parfait (elle seule réalisant le cercle parfait), nous lui trouverons douze faces, dont dix seront accessibles.

C'est là tout le secret des dix séphires kabbalistiques.

Et chacune des faces de la Divinité personnifiera un dieu. Car pour rapprocher le dieu de l'esprit des hommes, nous lui donnerons des conditions dont la première sera l'existence, nous lui attribuerons des qualités, puis, même, à l'aide du mythe, nous le revêtirons d'une forme.

Mais nous n'agirons pas au hasard, nous procéderons toujours par la méthode rigoureuse et sûre de la Haute-Kabbale.

Celle-ci n'est, après tout, qu'une manière logique, scientifique, rationaliste, adéquate à l'esprit humain, de rendre accessible aux gens non seulement de la Terre, mais de tout le Cosmos solaire, les choses qui échappent, autrement, à la relativité.

La Haute-Kabbale, en effet, est un moyen commode que les hommes terrestres peuvent en toute certitude appliquer et que, s'ils existent (ce qui est vraisemblable), les habitants des autres planètes de notre système pourraient utiliser. C'est dire que, comme la loi de Newton, elle est pour nous suffisante. Hors du Cosmos solaire, elle se trouve, peut-être, inutile, impossible ou fausse. Mais nous n'avons pas à nous en inquiéter : en rapprochant les dieux de nous, nous les englobons, en quelque sorte, dans l'ensemble des choses que nous pouvons connaître avec certitude.

La Haute-Kabbale réduit le cercle à un schéma polygonal sur lequel se placent les dix séphires.

L'analyse de ce schéma et l'étude de ses propriétés constitue l'ensemble de la Kabbale ordinaire. Celle-ci s'occupera de rechercher d'abord les diverses et multiples applications du schéma ; elle pourra en tirer des conclusions cosmogoniques et cosmologiques, elle s'en servira pour construire ou débrouiller un mythe ; enfin, elle fournira les éléments constitutifs d'une religion spéciale, — de la religion judaïque.

La Haute-Kabbale, moins connue des érudits, tenue jalousement secrète par les hauts initiés, n'entrera point dans ces détails. Elle se contentera de fournir les raisons géométriques de la réduction du cercle à ce schéma-type et les nécessités de l'ordre et de l'arrangement des dix points accessibles.

On ne peut, dans un bref exposé, entrer dans des raisonnements mathématiques où les figures et les formules sont nécessaires. On prouverait certes de la sorte la légitimité de la méthode. On démontrerait son excellence. Mais on s'engagerait dans des développements considérables et, pour vouloir trop élucider, on obscurcirait l'ensemble.

La Haute-Science pose le principe des douze formes de la Divinité. La Haute-Kabbale réduit ces formes à dix seulement accessibles.

Nous ne devons donc trouver que dix sortes de religions.

Si nous pouvons ramener tous les dieux connus à dix, la thèse sera juste. Dans le cas contraire, on sera en droit de la considérer comme inexacte.

***

Notre certitude d'hommes terrestres est limitée en quatre plans ou systèmes :

le *système terrestre ;*
le *système Terre-Lune ;*
le *système solaire ;*
le *système alcyonaire.*

Les quatre cercles célestes qui correspondent à ces systèmes (qui en sont les *équateurs*) s'appellent :

l'*horizon ;*
l'*équateur céleste ;*
l'*écliptique* ou orbite terrestre ;
l'*orbite du soleil* autour de l'astre, centre de toutes les étoiles de première grandeur, que les travaux de M. Charles André ont démontré être Alcyone des Pléiades.

Toutes nos connaissances devraient être classées selon ces quatre plans. On ferait immédiatement ressortir la valeur exacte de chacune d'elle et on éviterait certaines confusions dans lesquelles les philosophes tombent sans y prendre garde. C'est là la principale utilité de l'astronomie.

Les connaissances initiatiques étaient réparties d'après cette division naturelle et logique que nous impose le déterminisme universel. Les anciens n'ignoraient rien du fonctionnement des astres. Le mythe d'Alcyon nous donne la preuve qu'ils considéraient l'étoile la plus luisante des Pléiades comme un centre autour duquel tournait le Soleil (1).

D'autre part, trois ordres de connaissances peuvent être envisagés :

L'ordre métaphysique, dans lequel on ne tient compte que des abstractions, — des *idées.*

L'ordre physique, dans lequel on choisit dans les phénomènes l'ensemble de ceux dont les raisons immédiates sont des *forces.*

L'ordre morphologique, dans lequel, parmi les phénomènes, on ne prend que ceux dont les causes les plus voisines sont les *formes.*

(1) Le sous-mythe des Pléiades enseigne que ces filles de Pleīone (la totalité) et d'Atlas (l'infatigable), qui inventa la sphère, ont été métamorphosées en étoiles parce que leur père avait voulu lire dans le ciel pour connaître les mystères des dieux.

Cf. Ovide, *Métamorphoses.*

Cf. aussi : *L'année occultiste et psychique* (1907), p. 119 et suiv.

En d'autres termes :

L'ordre métaphysique est celui du raisonnement;

L'ordre physique, celui de l'expérimentation ;

L'ordre morphologique, celui du sens artistique.

Dans ces conditions, les connaissances métaphysiques décriront « ce qui existe » à l'aide d'une suite de raisonnements; les connaissances physiques feront appel aux moyens d'expérience, et les connaissances morphologiques à l'intuition.

Les premières procéderont de la raison, les secondes des sens et les troisièmes du talent.

Aux premières correspondra encore la mathématique, aux secondes la science concrète, aux troisièmes l'art.

Enfin, dans la manière initiatique, les premières donneront une *description* de « ce qui existe », les secondes une *expérimentation*, et les troisièmes une *vision* (1).

En appliquant aux quatre plans du savoir humain ces trois ordres de connaissances, on peut avoir douze formes de dogmes et de religions.

1° *Une description générale de ce qui existe* qui correspondra au plan alcyonaire. Ce sera la plus haute expression de la connaissance. Elle touchera à l'hypothèse par certains détails voisins de son centre, mais elle donnera une *carte* d'ensemble vaste et complète. Formant un dogme religieux, elle sera un peu sèche dans son expression, difficile à comprendre et demandera une initiation très stricte afin de n'en pas perdre les formules. Le dieu affectera une allure légèrement panthéiste : à première vue, les gens non prévenus — non initiés — le confondront avec la Nature. Le dieu sera en réalité l'ensemble des potentialités contenues dans le centre de cet univers, dont les émanations se trouveront à la périphérie du cercle. Une telle religion sera monothéiste; mais le dieu sera le plus inaccessible de tous aux croyants non initiés. La religion mosaïque rentre dans cette forme.

2° *Une expérimentation du plan alcyonaire*. Mais ce plan est par delà le système solaire. Pour l'expérimenter, il faudrait le parcourir. Le soleil seul le parcourt. Nous ne sommes pas

(1) En effet, il y a trois façons, pour l'homme, de *rendre* un paysage : 1° en dresser la carte; 2° en étudier la géologie, la géographie, l'ethnographie, etc...; 3° en faire un tableau.

sur cet astre. Nous ne pouvons donc expérimenter ce plan. Les forces cosmiques qui s'y trouvent nous échappent. Il n'y a donc pas de religion correspondant à cette forme : c'est la première des deux inaccessibles.

3° *Une vision du même plan alcyonaire.* Mais pour l'avoir il faudrait être placé sur le Soleil, d'où, comme centre, nous verrions, projetée sur le ciel, son orbite, de même que, étant sur la Terre, nous voyons projetée sur le ciel l'orbite terrestre (ou écliptique ou zodiaque). Il n'y a donc pas non plus de religion correspondant à cette forme : c'est la seconde des deux inaccessibles.

4° *Une description de* ce qui existe, *réduite au plan solaire.* Le Soleil pris comme centre, aura autour de lui ses diverses planètes. Le dogme, plus voisin de la mentalité commune, exigera encore une certaine initiation, à cause du rôle cosmique joué dans l'univers par chacun des astres du système solaire. Le dieu véritable sera la Nature elle-même, qui a produit les corps célestes. Mais le croyant non initié perdra facilement cette notion, il déifiera les corps célestes eux-mêmes. Une religion fondée sur cette forme sera double : d'une part une initiation stricte, monothéiste, avec un dieu d'apparence panthéiste ; de l'autre un culte public polythéiste. C'est la religion de l'Égypte.

5° *Une expérimentation du plan solaire.* C'est-à-dire une astronomie. Mais une astronomie ne se bornant pas à calculer froidement la marche des planètes satellites du Soleil, étudiant au contraire les potentialités représentées par chacune d'elles et se mettant en rapport avec celles-ci au moyen d'un électro-magnétisme spécial qui porte le nom de Haute-Magie. Ici le dogme sera purement physique. Le culte aura d'ailleurs beaucoup plus d'importance. Le dieu sera le générateur de ces fluides émis par les astres. Les demi-dieux seront, alors, les modifications de ces fluides, la lumière, la chaleur, l'électricité, la radio-activité, etc. Une telle religion très scientifique, ne pouvait être, dans l'antiquité, comprise que par les initiés ; la masse des croyants la suivaient en la dénaturant, en la transformant en un ensemble de superstitions. C'est le cas de la religion de Mithra.

6° *Une vision du plan solaire.* Soit un tableau en perspective du système solaire ! On comprend que le dogme de cette forme doit faire appel à l'image pour être accessible même aux initiés. On comprend que les initiés ne puissent pas arriver du premier coup à saisir l'ensemble même du dogme. Aussi une initiation savamment graduée, avec un entraînement progressif, est-elle nécessaire. La religion, du reste, a une double face abstraite et concrète. Sous sa face abstraite, elle embrasse l'invisible du système solaire ; sous sa face concrète, le visible. Sous sa face abstraite, elle demeure monothéiste, le dieu étant l'organisateur du système aperçu. Mais, sous sa face concrète, elle tombe rapidement dans le polythéisme ; celui qui est imparfaitement initié ne tarde pas, en effet, à prendre pour dieux égaux toutes les potentialités qu'il rencontre, de quelque nature qu'elles soient. Le Brahmanisme a eu ce sort.

7° *Une description générale du plan Terre-Lune*, avec, bien entendu, la Terre comme centre, puisque notre astre a la Lune pour satellite. Le dogme est simple, très accessible. L'initiation aura seulement pour but de faire comprendre que, sous ses apparences matérielles, la religion possède une doctrine très élevée et très intellectuelle. Mais le dieu est voisin de l'homme. C'est la force attractive contenue dans la Terre ; c'est celle que l'homme ressent en lui. Le croyant vulgaire saisit très bien la nature de son dieu. Il en découvre des manifestations partout, même en lui : il est naturellement porté à le représenter sous la forme où la force se manifeste. Ainsi, le plus grand pouvoir physique de l'homme étant celui d'engendrer (par analogie au plus grand pouvoir physique de la Terre, qui est celui d'attirer la Lune), nous aurons le symbolisme phallique du culte de Dionysos.

8° *L'expérimentation du système Terre-Lune.* Ce sera, d'une part, l'astronomie lunaire, et, de l'autre, la magie ordinaire. La religion sera très secrète, ne comprenant, pour ainsi dire, pas de culte public. Une initiation très fermée la constituera presque uniquement. Il s'agit, en effet, de mettre l'homme en communication avec les potentialités très voisines, comprises entre la Terre et la Lune. Ce sont des forces naturelles dont la science contemporaine commence à s'occuper : ce sont les fluides analogues au magnétisme terrestre, ce sont les causes des phénomènes dits spirites. Le dieu sera la potentialité subtile dont les

forces magiques sont la manifestation. Ce sera le plus mystérieux des dieux. On le symbolisera, mais on ne le nommera point. Jamais aucun croyant ne sera tenté de le confondre avec ses manifestations. Jamais la religion ne tombera dans le polythéisme. D'ailleurs, ce sera la religion qui aura le moins d'adeptes. Elle ne variera guère d'aspect, car son culte sera aussi peu public que possible. Ce sera la religion presqu'ignorée d'Hécate, celle qui se perpétua au Moyen-Age et tomba dans la superstition de la sorcellerie quand les non-initiés voulurent la répandre.

9° *Une vision du système Terre-Lune*, par contre, formera une religion publique, étalée au grand jour. Ce sera le culte d'Apollon, culte de la forme de la nature, culte de l'harmonie, culte de l'art. S'il est difficile à l'homme de saisir l'harmonie du système solaire, s'il ne peut y parvenir que par des efforts de transposition, il arrivera tout uniment à comprendre le rythme des choses dont la Terre est le centre.

Le culte accessible à tous, prenant le croyant par le sentiment du beau, aura une très grande extension. Il sera polythéiste dans l'allure, mais aucun adepte ne tombera dans la confusion. Le dieu, le seul, compréhensible pour tous, est cette Harmonie générale qui saute aux yeux dans chaque phénomène terrestre. L'initié, lui, saura que cette Harmonie est seulement un résultat et que sa cause est plus élevée que la Terre. Ce sera cependant toute la différence entre l'initié et le simple croyant.

10° *Une description du plan terrestre.* Ce sera la forme métaphysique la plus accessible. Le dogme consistera à rapprocher le dieu de l'homme au point même de les confondre. Le dieu sera fait homme. Tout le secret de l'initiation résidera dans la façon dont ce rapprochement se fait. Mal interprété, ce dogme conduira à faire croire à l'espèce humaine qu'elle est le centre de l'univers. La religion n'a cependant qu'un but : décrire la création pour faire comprendre le créateur. C'est la forme analytique qui s'oppose à la forme synthétique de la religion mosaïque. Mais cette opposition même établit entre ces deux religions une certaine analogie. Ainsi leur morale sera semblable. Le monothéisme formera la règle absolue ; le croyant ne s'en écartera jamais. Pour lui son dieu est une personnalité, comme lui-même. Il ne pourra, alors, pas comprendre la trinité divine que le dogme lui enseignera, car il en arrivera à ne plus

savoir faire le départ entre l'homme et le dieu. Cette religion aura nécessairement, une grande extension. Très adéquate à l'homme, elle sera admise facilement, même par les mentalités les plus élémentaires. Chacun des croyants cependant entretiendra en lui-même une représentation différente du dieu. Pour maintenir l'unité intégrale de la religion, les dogmes devront être coulés en quelques formules où la moindre virgule aura son importance. L'interprétation de ces dogmes devra, comme corollaire, être interdite, car elle entraînerait la sortie du plan terrestre. Or, sortir du plan terrestre, c'est sortir de cette religion. Il en résultera que les prêtres devront faire appel à la foi aveugle chez leurs adeptes et que la moindre discussion des dogmes engendrera l'hérésie. Très voisine de l'homme, cette religion, dès qu'on l'examinera superficiellement, paraîtra la plus lointaine. L'initiation, réduite à une très simple expression, ne tardera pas dans la suite des temps à se perdre Le dogmatisme traditionnel demeurera le seul soutien de la religion. Ce sera le christianisme.

11° *Une expérimentation du plan terrestre* constituera la base d'une religion également très accessible à la masse susceptible d'une extension considérable. Le dogme, éminemment physique, sera fondé sur les forces de l'homme, sur les fluides qui sont en lui. L'attraction de l'être sur l'être sera le dieu. L'initié saura le rattacher à un groupe de causes supérieures ; mais le simple croyant se contentera de le vénérer. Le dieu réside dans chacun et tout dans la nature terrestre paraît son œuvre. C'est l'Amour ! Potentialité indéfinissable dans son essence, comme toute potentialité divine ! Potentialité voisine de nous cependant et dont les manifestations sont nombreuses. Le culte public prendra les diverses formes que l'Amour adopte parmi nous. Il variera donc, pour ainsi dire, à l'infini. Il sera, néanmoins, toujours monothéiste. Quel que soit le nom qu'elle prenne, du reste, la religion sera toujours celle de l'Amour, — celle de Vénus.

12° *Une vision du plan terrestre,* c'est-à-dire une vision de l'humanité ; — autrement dit une synthèse sociologique. Elle donnera le dogme de l'évolution sociale, le dogme de la liberté, de l'égalité, de la fraternité. La religion se composera presque uniquement d'une initiation. Tout culte social tomberait dans l'adoration d'une personnalité et le dogme ne considère que le

genre humain. Donc, point de cérémonies, presque pas de symbolisme, des mythes faciles à expliquer et des rites réduits au nécessaire. Le dieu, c'est l'humanité. Le simple adepte se proclamera, conséquemment, athée, car il répudiera toute autre potentialité. L'adepte supérieur saura cependant que l'humanité est guidée par l'évolution générale et que celle-ci est l'émanation du divin. Telle sera la religion de Mars dont les sectateurs modernes auront été les Rose-Croix, les Templiers, les Francs-Maçons.



Les formes religieuses sont donc au nombre de douze. Elles se réduisent, néanmoins, à dix, parce que deux d'entre elles sont inaccessibles à l'homme terrestre.

Nous aurons par conséquent dix dieux. Les peuples, selon leurs langues propres, les désigneront sous des noms divers. Parfois même telle idole dont le nom représentera le dieu dans une religion, ne sera plus qu'un demi-dieu dans une autre. Souvent, en passant d'un pays à un voisin, la religion revêt un aspect différent. Une révolution s'accomplit : on adopte une nouvelle croyance et, pour ne pas opérer un changement trop brusque, on attribue aux idoles déjà existantes des qualités nouvelles. C'est le cas d'Isis, que l'on retrouve sous le nom de plusieurs déesses grecques ou latines ; tandis que ces mêmes déesses possédaient par ailleurs une religion bien différenciée. C'est le cas aussi de plusieurs saints du christianisme, qui étaient révérés sous leurs mêmes noms par les gentils.

Les religions s'interpénètrent. Elles paraissent dériver les unes des autres. Il n'en est rien, cependant. Le chaos est seulement une apparence. Le fond est commun pour toutes, les dogmes exposent le même ensemble de vérités, les morales sont parallèles, les sacrements semblables, les cérémonies analogues. L'observateur superficiel a donc trop de motifs pour voir des rapports et des filiations.

L'année est la même pour tous : le soleil parcourt son chemin apparent à travers les signes du zodiaque de la même façon pour quiconque. Toutes les fêtes de l'équinoxe du printemps seront par conséquent des fêtes du Bélier, et il ne faudra pas en trouver d'autre raison. C'est le seul rapport qu'il y a notamment entre la Pâque juive et les Pâques chrétiennes.

La tendance d'une certaine école hiérologique moderne est de considérer une religion comme un phénomène ethnique.

Volontiers on la prend, dans son ensemble, pour la personnification imaginative des contraintes sociales et naturelles qui s'imposent à l'homme tout en lui échappant dans leurs causes. On admet facilement que les religions primitives se rattachent aux « traditions sociales » qui régissaient les clans. Mais y a-t-il jamais eu de religions primitives ? Et qu'est-ce qu'une tradition qui n'aurait d'autre origine que la fantaisie ? On est très fier d'avoir découvert la Papouasie. On étudie là des peuplades que l'on s'imagine primitives, sans s'inquiéter de savoir si elles n'ont pas été civilisées dans des époques très lointaines, sans se préoccuper si leurs tabous et leurs totems ne sont pas des traces de religions connues, — des superstitions (1).

C'est la méthode inductive. On doit la respecter car, en diverses branches de la science, elle a donné d'excellents résultats.

Il est permis, cependant, de lui opposer la méthode déductive.

L'homme peut vivre sans religion. A notre époque, dans nos pays civilisés, une foule de gens vivent sans religion. Le principe même de la liberté de conscience part de l'inutilité de la religion dans la vie sociale. La science commune se passe, à plus forte raison, de la religion. La loi de la gravitation universelle. disait avec justesse Laplace, n'a nullement besoin de l'hypothèse de Dieu pour être démontrée.

L'homme peut moins vivre sans philosophie. L'inconnu le guette à chaque tournant de ses réflexions. Les pourquoi, les comment peuplent son esprit dès qu'il réfléchit. Les dogmes des religions sont une philosophie ; ils répondent aux pourquoi et aux comment. Mais si l'homme ne réfléchit pas, s'il végète, comme sans doute végétaient les premiers humains de la préhistoire, que lui importent les énigmes de la nature ?

Les religions primitives n'ont pas dû exister. Les religions ne sont venues qu'avec la philosophie, avec la Haute-Science. Il a suffi qu'un homme intelligent découvrît, un jour, la théorie du cercle, pour que la religion naquît. Il est plus simple de supposer une raison humaine inventant la géométrie que d'imaginer une suite de gens perpétuant des rites incohérents et ridicules. Les premiers hommes se trouvaient sans doute près de l'animalité, ils ne devaient pas en être plus bêtes pour cela.

(1) Cf. Max Muller, *Nouvelles études de Mythologie.*
« La question, dit-il, n'est pas de savoir pourquoi on a conté de pareilles légendes en Polynésie, mais pourquoi on les contait en Grèce..»

Les animaux eux-mêmes, quand on les étudie, paraissent parfaitement capables de certains concepts.

C'est ainsi qu'en face de la théorie des totems et des tabous, qui prétend expliquer les religions par des traditions sociales, s'élève la théorie cosmologique qui dévoile les mystères des dieux.

***

Peu importent donc les noms sous lesquels les peuples ont, jusqu'ici, désigné les dix formes de la Divinité. Il suffira de donner à chacune l'appellation répondant le mieux à la conception courante que l'on en a. Ainsi, nul besoin ne sera de distinguer une Vénus Uranie et une Vénus Terrestre : pour tout le monde, Vénus demeure la déesse de l'Amour.

Si donc nous plaçons sur un schéma kabbalistique les dix formes de la Divinité, nous verrons d'un seul coup la place que chacune d'elles occupe sur les plans de la connaissance et nous saisirons les rapports qu'elles ont entre elles.

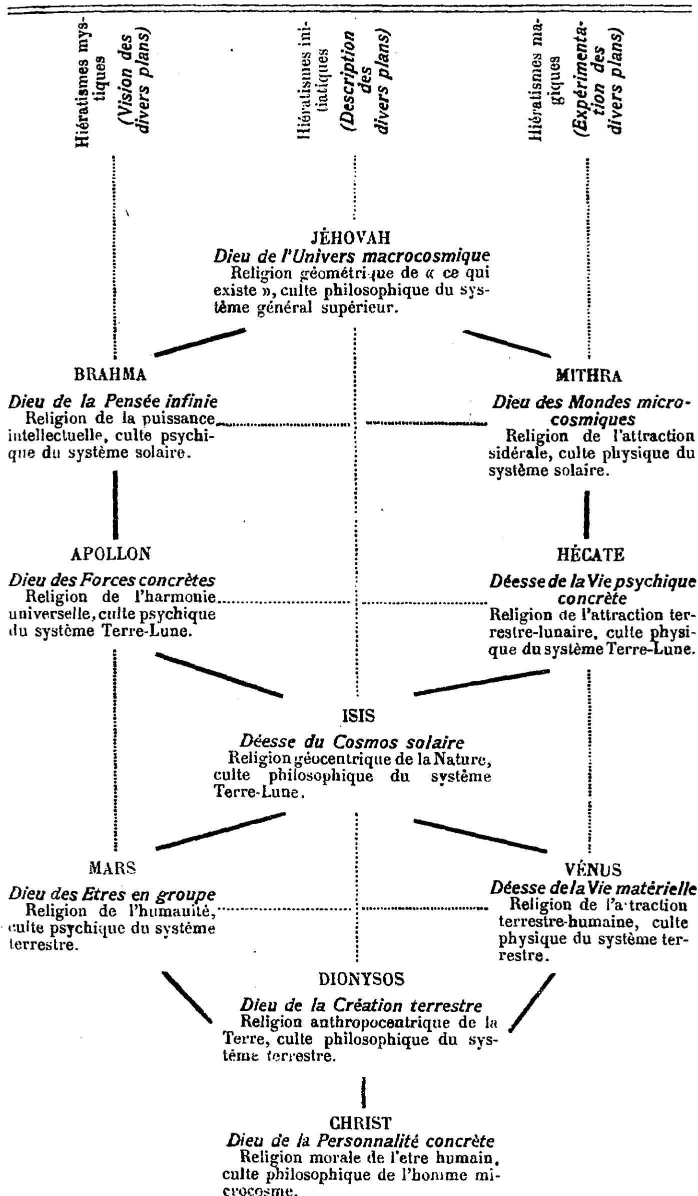
Nous aurons en même temps le plan de cet ouvrage et nous comprendrons pourquoi l'auteur l'a adopté.

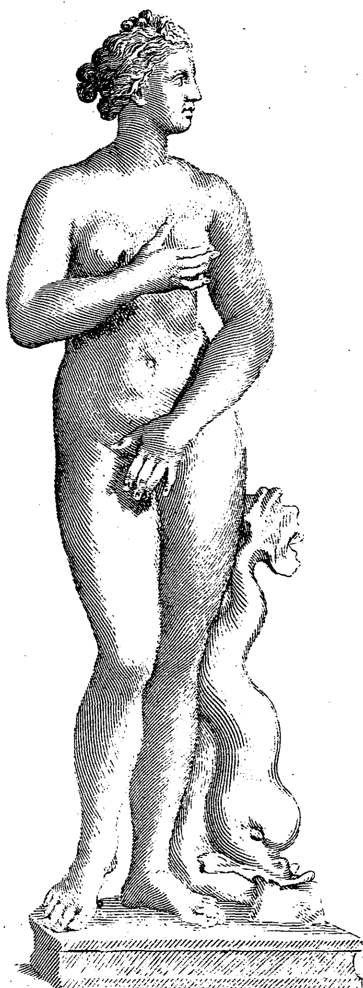
Mais aucune de ces dix formes de la Divinité n'est ni supérieure ni excellente : elles sont toutes égales. Rien n'empêche donc de les étudier l'une après l'autre sans autre guide que la fantaisie. Du moment que l'on sait les rattacher ensemble et les classer, aucune succession ne s'impose.

C'est pourquoi cet ouvrage débute par l'étude de la religion de Vénus. Vénus est la potentialité la plus concrète, la plus voisine de nous, celle que nous connaissons bien tous ; elle est notre cause immédiate et notre fin prochaine ; nous ne vivons que par elle et pour elle. Il était juste et nécessaire qu'elle précédât toutes les autres.

Tableau des dix formes possibles de religion

selon le schéma séphirotique des dix potentialités-dieux connaissables





Vénus-Cypris

LA DÉESSE INITIATIQUE DU TROISIÈME GRADE

H. Daragon, Edit. Imp. Rouy

LIVRE PREMIER

VÉNUS

LA DÉESSE MAGIQUE DE LA CHAIR

Il monte de la Terre au Ciel et derechef il descend sur la Terre et il reçoit la Force des choses supérieures et inférieures.

HERMÈS TRISMÉGISTE
(*Table d'Emeraude*)

LE MYTHE DE VÉNUS SELON LA TRADITION

I

Vénus est née du bouillonnement de la mer éternelle, cette mer qui mugit au-dessous de Zeus.

Elle est née dans la blancheur pure du bouillonnement et les poètes ont pu voir que cette blancheur était aussi claire que le jour et aussi éclatante que l'écume.

Aussi a-t-on dit que Vénus était fille de Diôné, la nymphe Océanide et de Zeus, ou bien encore de l'union du jour ou du ciel.

Mais pour tous les initiés, elle est sortie de l'écume de la mer. C'est l'Aphrodite.

Quand elle naquit les Océanides en prirent soin. Ces nymphes la placèrent dans un coquillage nacré en forme de spirale qui lui servit de berceau. Là, la déesse enfant pouvait dormir aux accords doux et lointains que les coquillages ont la propriété d'émettre.

Cette conque marine se balançait sur les eaux au rythme des vagues. Et les Zéphyres la poussèrent doucement jusqu'en l'île de Chypre.

C'est là qu'elle fut élevée par les Océanides.

Lorsque sa beauté se trouva parfaite, les Heures se présentèrent pour l'enlever. Les Heures étaient trois

sœurs, filles de Thémis et de Zeus ; elles se nommaient Dicé, Eunomie et Irène.

Elles prirent la déesse et la conduisirent dans l'Olympe.

II

Les dieux de toute espèce auxquels Zeus préside, étaient réunis pour la recevoir. Ils furent frappés du charme qui se dégageait d'elle et ils briguèrent aussitôt la faveur de l'épouser.

Mais Zeus, tout-puissant, la donna en mariage à Héphaistos.

Héphaistos, que certains appellent Tubal-Caïn ou Vulcain, était le plus laid des dieux. Né de Héra ou Junon et de Zeus, sa mère l'avait trouvé si horrible quand elle le mit au monde, qu'elle l'avait précipité violemment de l'Olympe sur la Terre. Dans sa chute il s'était cassé une jambe. Il se trouvait donc laid et boiteux. Mais il était le dieu du Feu et sans lui les autres dieux de l'Olympe et Zeus lui-même ne pouvaient rien. Il avait forgé les quatre foudres qui défendirent l'Olympe contre les géants de la terre.

Il épousa donc Vénus.

Celle-ci, cependant, ne l'aimait point ; et le désaccord régna dès le premier jour entre elle et son mari.

III

C'est alors que Vénus rencontra Arès ou Mars. Il était issu de Junon seule. Il n'avait pas de père. Junon l'avait enfanté lorsque Zeus avait fait sortir Athéné ou

Minerve de son cerveau. C'était le dieu de la guerre. Il fit la conquête de Vénus avec cette hardiesse qui le caractérise.

Vénus ne fut pas éprise de lui, mais elle en éprouva du plaisir.

IV

Leurs relations durèrent et furent connues de Vulcain.

Celui-ci, avec son ingéniosité et son habileté coutumière, fabriqua un filet dont les lacs étaient imperceptibles et dont on ne pouvait se débarrasser lorsqu'on s'y trouvait pris.

Il l'étendit sur le lit de Vénus et quand Mars vint s'y coucher, les deux amants, dans leurs ébats, enserrèrent les mailles. Vulcain s'approcha alors et s'empara d'eux.

Puis il se mit à crier et à appeler les autres dieux. Tous accoururent dans la maison d'airain ; les déesses seules s'abstinrent. Poseidon ou Neptune, Hermès ou Mercure et Apollon étaient au premier rang.

Le spectacle était beau. Mars, les mains dans la chevelure dorée de Vénus, paraissait chevaucher une cavale aux rênes d'or.

Mercure, source des richesses, conçut aussitôt une violente passion pour la déesse adultère.

Neptune, dieu des flots de la mer, et maître des tremblements de la terre, sollicita auprès de Vulcain la délivrance des amants. Il se porta même caution pour Mars, au cas où celui-ci ne paierait pas la rançon de l'outrage.

Vulcain rompit le filet et Vénus put se sauver à Chypre.

V

Vénus était grosse. Elle mit au monde Antéros, fruit de ses relations avec Mars.

Antéros n'était pas l'Amour, mais son frère aîné et son contraire.

VI

Typhon, le géant, fils de la Terre et du Tartare, le chef de ceux qui avaient voulu escalader l'Olympe, devint alors amoureux de Vénus.

Celle-ci, ne pouvant supporter ses assiduités, s'enfuit devant lui avec son fils.

Elle parvint jusqu'aux bords du fleuve Euphrate.

Le géant allait la saisir, et elle ne savait pas comment traverser l'immense cours d'eau quand deux poissons s'approchèrent de la rive.

La déesse mit son fils sur l'un et se plaça sur l'autre. Aussitôt les poissons les traversèrent, mettant ainsi une barrière infranchissable entre Vénus et le géant Typhon.

VII

Mais Vénus ne devait pas tarder à éprouver, elle-même, la passion de l'amour.

Elle rencontra Adonis, un jeune homme d'une grande beauté, fils de Cinyras, roi de Chypre, et de Myrrha.

Elle le rencontra comme il chassait et, dès lors, le suivit partout jusque sur les montagnes.

VIII

Adonis, malheureusement, fut tué par un sanglier.

La déesse éprouva la douleur. Elle pleura abondamment.

Et pour perpétuer le souvenir de ce triste événement, elle fit naître du sang de son amoureux mort la fleur de l'anémone.

IX

Vénus ensuite connut Mercure, le messager des dieux.

C'est avec lui qu'elle eut Éros ou Cupidon ou l'Amour, que parfois aussi on a appelé Hermaphrodite, du nom de ses parents.

Cupidon ne put jamais grandir seul. Il fallut qu'on lui donnât, sur les conseils de Thémis, la compagnie de son frère Antéros.

X

C'est alors que Éris ou la Discorde, chassée de l'Olympe par Zeus parce qu'elle brouillait continuellement les dieux ensemble, reçut un violent affront. Pelée, fils d'Éaque et roi de la Phthiotide en Thessalie, célébrait, sur le mont Pélion, ses noces avec la nymphe Thétis, fille de Nérée. Tous les dieux s'y trouvaient, sauf la Discorde, que l'on avait négligé d'inviter. Elle résolut de se venger. Elle grava sur une pomme d'or cette inscription : « A la plus belle » et lança le fruit sur la

table. Aussitôt trois déesses, Vénus, Junon et Minerve, se la disputèrent.

Zeus prit comme arbitre de la querelle Pâris, fils de Hécube et de Priam, roi de Troie.

Aussitôt, pour tenter le juge, Minerve lui promit la science suprême, Junon lui offrit des empires et des richesses, Vénus lui assura la possession de la plus belle femme du monde.

Pâris n'écouta que ses sentiments et donna la pomme à Vénus.

XI

Ce fut la cause de la guerre de Troie. Car Pâris, s'étant épris d'Hélène, fille de Zeus et de Léda, femme de Ménélas et reine de Sparte, Vénus, en reconnaissance d'avoir obtenu la pomme d'or, lui facilita l'enlèvement de sa bien-aimée.

Vénus prit partie, dans cette guerre, pour les Troyens contre Junon et Minerve, qui soutenaient les Grecs.

Dans le feu du combat, Diomède, fils de Tydée et roi d'Étolie, la blessa à la main, comme elle voulait protéger Énée. Énée était un fils qu'elle avait eu d'Anchise lorsque ce dernier paissait les troupeaux.

XII

Vénus remonta vers l'Olympe siéger parmi les dieux, ceinte de sa ceinture magique, assistée des trois grâces Euphrosine, Aglaé et Thalie, entourée des Ris, des Jeux, des Attraits et des Plaisirs.

C'est de là qu'elle ne cesse de gouverner les hommes, les mondes et les dieux.

DOGMES DE L'ATTRACTION UNIVERSELLE ET DE L'AMOUR HUMAIN

Réduit à une simplicité biblique, dépouillé de tous les artifices de la littérature poétique, exprimé dans un langage d'évangile auquel nous sommes en Occident familiarisé, le mythe de Vénus apparaît dans toute sa clarté et sa précision.

Si maintenant, pour élucider encore davantage le mystère qu'il renferme, on le traduit dans la langue usuelle des métaphysiciens, on fera aussitôt ressortir l'ensemble des vérités qu'il exprime.

I

Vénus, c'est l'attraction, la septième forme de la Divinité, la potentialité dont résulte l'équilibre universel.

Sur le cercle de la Divinité, elle est située en un point que les anciens mathématiciens avaient symbolisé sous le nom de Balance.

Elle est née de la fermentation des eaux éternelles, c'est-à-dire qu'elle est sortie d'elle-même de la fluidifi-

cation du néant lorsque cette fluidification commença à fermenter (1).

Au-dessous de Zeus, personnifiant ici la Divinité inconnaissable, se trouve le néant. Dans le néant, les quatre éléments sont confondus. Dès qu'ils se séparent, la création commence. Mais cette première création consiste uniquement en quatre plasmas primordiaux, d'où les potentialités se dégageront. Ce sont les plasmas de l'*Existence* (ou du Feu), du *Temps* (ou de l'air), de l'*Espace* (ou de l'Eau), de la *Pesanteur* (ou de la Terre).

L'attraction émane du troisième, de l'espace. Quand l'espace fermente, c'est qu'il agit, c'est qu'il se meut. Le mouvement engendre naturellement l'attraction.

On peut discuter. L'attraction semble antérieure au mouvement. Elle apparaît à première vue comme une qualité de l'espace, d'où se dégage le mouvement. Le raisonnement est exact, mais il faut prendre garde que, dans le développement du mythe, on passe insensiblement de l'abstrait au concret : on procède comme le créateur, on réalise. L'attraction, qualité de l'espace, n'est pas l'attraction symbolisée par Vénus ; c'est la cause du bouillonnement et de la fermentation.

L'attraction-Vénus, potentialité concrète, est fille de la qualité de l'espace.

(1) Hésiode explique symboliquement comment se produit cette fermentation de l'Espace. Le Temps (χρόνος), dit-il en substance, a coupé les parties génitales de l'Univers créé (οὐρανός) lorsque la Matière concrète (γαῖα) était encore dans les ténèbres du néant. Ces parties génitales, c'est-à-dire les fonctions du Temps, tombèrent dans l'océan de l'Espace. Elles y flottèrent longtemps. Mais peu à peu il se forma autour d'elles une écume blanchâtre d'où naquit Vénus.

Pour comprendre ce passage, il faut raisonner des fonctions du Temps et de l'Espace. C'est de la Haute-Initiation et, partant, de la mathématique.

Cf. Hésiode, *Théogonie*, — Warrain, *La Synthèse concrète*, — Wronski, *Apodictique*, *Nomothétique*, — Maillet, *La création et la Providence*.

Le mythographe s'est plu à préciser cette fermentation. Elle est blanche comme l'écume de la mer. En effet, la fermentation de l'espace, plasma pur, ne peut être analogue à nos fermentations terrestres, que nous constatons impures. L'attraction ne peut sortir de l'impureté ; elle est la cause de l'équilibre général et la loi universelle; elle se trouve expression de l'absolu, elle doit donc nécessairement émaner de la pureté et être pure elle-même, du moins dans les plans supérieurs.

C'est le mystère du nom d'Aphrodite qui, en lui seul, contient toute une théorie et qui, pour les initiés, devait être révéré comme un mot sacré, comme une clef.

L'attraction est un principe négatif. On l'a représentée par une déesse. C'est dire qu'elle est régie par des lois au-dessus d'elle et qu'elle est passive. Seule, elle ne peut rien, il faudra qu'elle s'allie à d'autres potentialités pour que des résultats en naissent.

Dès sa création, l'attraction, fille de l'espace, s'est exercée sur l'espace. Ce sont les parties composantes de ce plasma qui ont facilité son développement. L'attraction a été recueillie dans la matière évolutive, — dans cette matière primordiale que l'on a appelée *protyle* et dont l'évolution s'opère vers l'infini, selon un mouvement spiraliforme. Les anciens mythologues ont exprimé ces vérités en disant que Vénus, éduquée par les Océanides, avait eu, comme berceau, une conque marine. En effet, si l'on n'oublie pas que la qualité première de toute matière est l'espace, l'adjectif marin appliqué au coquillage spiraliforme était indispensable.

Alors, à ce point spécial de son évolution, l'attraction, recueillie dans le protyle, s'exerçait sur l'espace avec l'aide du temps. Le temps objectivé, le temps absolu, c'est la durée. L'attraction, fille de l'espace, évoluant dans l'espace, a besoin du temps pour être rendue

perceptible. En comprenant le temps même comme un rapport de succession dans les phénomènes (ce qui est la définition du temps relatif et non de la durée), on s'apercevra néanmoins que sans lui on ne peut préciser les résultats de l'attraction. C'est pourquoi les Zéphyres, génies de l'Air (ou du temps absolu) poussaient Vénus sur les eaux ; c'est pourquoi aussi les Heures, symboles du temps relatif, la transportèrent dans l'Olympe.

Quand les Heures, c'est-à-dire les mesures exactes du temps, peuvent s'appliquer à l'attraction, l'univers fonctionne ; il est donc créé. Nous sommes déjà dans la création concrète. A partir de ce point les lois mathématiques de l'attraction sont applicables aux masses.

II

Aussi Vénus est admise parmi les dieux. Son évolution est achevée.

Il s'agit maintenant de l'allier aux autres potentialités.

La force de l'attraction est telle que toutes les autres potentialités appètent son alliance. Mais la première à laquelle elle s'unira sera le Feu. Ce Feu ne sera point cependant l'existence même, prise comme plasma absolu. L'attraction n'a que faire de s'allier à l'existence absolue. Ce sera, au contraire, l'existence concrète et relative que symbolise Vulcain. Ce sera l'existence telle que nous la réalisons dans le monde terrestre. Cette existence est boiteuse au premier chef, car la vie qui nous est faite nous apparaît si peu conforme à notre nature que le qualificatif boiteux la caractérise merveilleusement. Cette existence est laide également ; et ce second adjectif s'y applique de lui-même. Elle est née du principe féminin, personnifié

par Junon, et du principe masculin, caractérisé par Zeus. Elle est née de leur mariage régulier ; c'est donc une conséquence naturelle de l'union du positif et du négatif dans le sein de la Divinité.

Mais le principe négatif l'a répudiée. Le principe négatif a rejeté sur la terre, parmi les hommes, cette existence difforme, car les potentialités supérieures ne peuvent rien posséder que de pur. Cependant, aucune de ces potentialités et la Divinité inconnaissable elle-même sont impuissantes sur la création sans elle. En effet, l'existence relative s'oppose à la Divinité et à ses potentialités ; c'est sur elle qu'elles s'exercent. Si elle n'existait pas, ni la Divinité ni ses potentialités ne pourraient se manifester dans le concret. Aussi l'existence a-t-elle produit quatre éléments relatifs qui sont les quatre états de la matière — solide, liquide, gazeux, radiant — qui établissent la ligne de démarcation entre le concret et l'abstrait. Ce sont ces quatre éléments relatifs, appelés foudres de Zeus, qui défendent l'Olympe, c'est-à-dire l'abstrait, contre les tendances des êtres matériels supérieurs, ou géants de la terre, à remplacer les abstractions, soit à devenir eux-mêmes des potentialités et des dieux.

Il fallait nécessairement que l'attraction s'unît à l'existence relative pour qu'elle entrât dans le domaine du concret.

Cette union, du reste, est stérile. Elle maintient un équilibre instable et ne produit aucun résultat. L'attraction demeure unie par la loi immanente à l'existence, mais elle tend constamment à échapper à cette union. Elle est fluidique, éthéréenne ; elle maintient un instant les cellules en cohésion, mais c'est tout. Au moindre choc, il y a désagrégation, d'où maladie et mort. Et cette union n'a d'autre conséquence.

III

Aussi le principe évolutif s'en empare-t-il. Le principe évolutif concret, c'est Mars, un dieu supérieur, mais de second ordre. Il est émané du négatif seul. La Divinité inconnaissable n'a point établi d'évolution concrète. Celle-ci est seulement une apparence pour nous. Elle est la conséquence du passif. Nous la subissons. Sur les plans supérieurs, même ceux qui ne sont pas encore divins, il n'y a pas d'évolution, il y a seulement mouvement. Mais nous ne comprenons, dans le concret, que l'évolution ; la tendance vers l'infini se présente à nous sous cet aspect. La Divinité nconnaissable ne l'a donc point créée.

L'évolution a, comme conséquence, l'effort, la lutte, le *struggle for life*. Mars est le dieu de la guerre.

L'évolution s'empara de l'attraction ; elle la détourna, pour ainsi dire, de ses devoirs. Ce n'est pas en effet Vénus qui va trouver Mars, c'est, au contraire, le dieu qui fait la conquête de la déesse. L'évolution est un principe positif, un principe mâle, selon l'expression des alchimistes anciens. Dans le plan du concret, elle prend l'attraction et s'y unit.

L'attraction trompe donc l'existence avec l'évolution : il y a adultère, c'est-à-dire altération. En effet, l'attraction se trouve liée à l'existence par des lois normales : si elle quitte l'existence pour s'unir à l'évolution, ce ne peut être un abandon complet. Dans le mythe, Vénus demeure mariée à Vulcain, mais elle le trompe. Cependant elle ne déserte pas la couche conjugale, puisque c'est précisément sur cette couche que l'adultère avec Mars se consomme.

L'union de l'évolution et de l'attraction est irrégulière. L'évolution, qui est une apparence, use momentanément

de l'attraction. C'est ainsi qu'elle ne produira qu'un résultat passager et éminemment concret : le plaisir, ou Antéros.

Il est à remarquer que, dans ce premier adultère, Vénus n'est pas amoureuse, mais éprouve une joie. L'attraction subit l'union de l'évolution, comme elle subit celle de l'existence. Cependant, cette union irrégulière, sans provoquer la sensation supérieure de l'amour, excite néanmoins le plaisir.

La distinction de l'amour et du plaisir et de toutes les catégories d'amours et de plaisirs est le point le plus admirable de la métaphysique du mythe. L'amour s'en dégage comme l'aspiration psychique vers les plans divins, la vibration à l'unisson des vibrations supérieures cosmiques, l'abandon pour un instant dans les abîmes du néant sensoriel. Le plaisir ressort, au contraire, comme l'aspiration matérielle, nerveuse, vers les plans terrestres, la vibration à l'unisson des vibrations des fluides de notre astre. Toute la morale du culte se fondera sur cette distinction.

IV

L'union de l'évolution et de l'attraction a une longue durée, si longue que l'existence voit sa propre union régulière compromise. Si l'existence, en effet, n'y prend garde, l'attraction qui lui est précieuse, parce qu'elle maintient l'équilibre dans le concret, la délaissera complètement pour l'évolution. Il y a donc un conflit qui se terminera à la victoire de l'existence et à la séparation de l'attraction d'avec l'évolution. Si l'attraction demeurait unie à l'évolution, l'apparence prendrait le pas sur la réalité, la matérialité serait supérieure à la spiritualité,

le concret à l'abstrait. Dans la vie courante, on ne tiendrait plus compte du fait d'exister, on ne se préoccuperait plus que de celui d'évoluer.

Il faut donc dénoncer le contrat adultère. Il faut que Vulcain fasse connaître aux dieux l'injure qui lui est faite.

Vulcain étend sur le lit de Vénus un filet subtil. Ce filet représente l'ensemble des lois que la condition d'existence impose. Ces lois sont strictes, nul n'y échappe; elles sont aussi imperceptibles, car, fonction de l'absolu, qui est une émanation de la Divinité, elles se trouvent, comme cette dernière, inconnaissables.

L'attraction, en s'unissant à l'évolution, s'enchevêtre dans ces lois complexes. Il faut la réunion de toutes les potentialités, c'est-à-dire la reconstitution de toutes les parties de la Divinité, pour la délivrer.

Parmi ces potentialités, celles qui s'intéressent le plus immédiatement à la question sont celles que le mythographe a désignées sous le nom de Neptune, Mercure et Apollon.

Neptune est le dieu des eaux. Il représente l'espace. On le dit maître des tremblements de la terre, parce que notre sphéroïde, étant matériel avant tout, se mesure par l'espace ; ses tremblements symbolisent ses efforts évolutifs et sont, en somme, les convulsions de l'espace.

Mercure, messager des dieux, c'est le temps, succession des phénomènes. Il est la source des richesses dans le concret, car le temps seul est capable d'améliorer la position des hommes (1).

Apollon, enfin, désigne le cosmos solaire, le système stellaire dont la terre fait partie. Car il ne faut pas oublier que le mythe est placé sur le plan terrestre. Aussi le mythographe a-t-il eu soin de ne donner à Apollon qu'un rôle de spectateur.

(1) Patience et longueur de temps... a dit La Fontaine.

L'endroit où la scène se passe est une maison d'airain. L'airain est un métal complexe. Couramment, les alchimistes anciens désignaient ainsi la matière imparfaite. Il s'agit donc bien de l'union de l'attraction avec l'évolution, sur la terre, dénoncée par l'existence à toutes les potentialités supérieures, en présence de l'espace concret, du temps relatif et du cosmos solaire.

Le spectacle est beau. Nous l'appelons la Nature. La Nature résulte bien de l'union de l'attraction et de l'évolution, même de la soumission de la première à la seconde. Elle consiste en une perpétuelle copulation, même une copulation mauvaise et altérée, où nul souci ne paraît pris de la condition d'existence, qui pourtant est présente. Sur cette union s'enserre le filet inextricable, invisible des lois immanentes. C'est, au fond, la misère de l'effort, l'écœurement de la fécondation souterraine. Mais le spectacle est beau. L'attraction se dore du reflet de son origine divine et l'évolution qui mélange ses causes secondes à la parure de son conjoint en paraît également dorée.

Mercure conçoit une violente passion pour Vénus. Le temps relatif s'éprend de l'attraction. C'est le moment où une affinité s'établit entre le temps relatif, mesure successive des phénomènes terrestres, et l'attraction absolue souillée par le contact de l'évolution concrète. A partir de ce point, les conséquences physiques des lois mathématiques de l'attraction sont applicables. L'union se réalisera plus tard et portera ses fruits.

Mais l'espace intervient. L'attraction ne peut demeurer prisonnière des lois immanentes dans le concret ni unie éternellement à l'évolution. Celle-ci paiera rançon à l'existence ; au besoin, l'espace la paiera pour elle : cette rançon sera la mort. La mort qui sépare les amants, la mort qui désunit l'attraction universelle de l'évolution terrestre et matérielle.

V

L'union de l'attraction et de l'évolution n'est pas stérile. Elle porte ses fruits. Le plaisir, ou Antéros, en sort.

Antéros doit se considérer comme la sensation physique du plaisir. Il n'est pas le spasme.

Le spasme, terme de l'acte d'amour, est le fait de se trouver en contact avec les plans supérieurs. C'est la minute où l'âme se plonge dans le néant, dans le nirvânâ.

La sensation du plaisir est antérieure et distincte du spasme. Dans la suite et le dérivé du mythe, l'évolution du spasme sera expliquée par l'union d'Éros et de Psyché. Antéros représente seulement le plaisir physique. Celui-ci procède éminemment de l'union de l'attraction avec l'évolution.

Quand deux entités s'attirent l'une l'autre, par suite d'une vibration physique, bien distincte de l'amour et que le langage imagé du peuple appelle le *béguin*, la sensation physique du plaisir en résulte seule. Il y a bien finalement spasme, diront les physiologistes. Certes. Mais ce spasme, résultant seulement de l'attraction et de l'évolution, ne plonge pas les âmes dans l'infini du néant. Il ne les lie du reste pas. Le *béguin* satisfait, rien ne demeure que le souvenir d'une étreinte où deux êtres ont été amenés par leur évolution respective unie à l'attraction.

Antéros, cependant, est indispensable à Éros. Lui seul permettra à ce dernier de grandir. Cependant, il peut exister sans son frère. Il le précède même, car souvent le *béguin* suscite l'amour.

Il est aussi son contraire, car rien ne ressemble moins à l'amour que le plaisir passager qui pourtant l'accompagne.

VI

L'attraction subit aussi la poursuite de l'homme. Vénus s'enfuit devant Typhon, amoureux d'elle. Quel est l'homme, en effet, qui n'a pas rêvé un jour au pouvoir qu'il aurait s'il lui était loisible de se faire aimer à volonté ? Typhon est le chef des géants de la terre. C'est l'homme parvenu au plus haut point de son évolution. Il a tenté de se transformer en potentialité lui-même. Il a cru que sa science pouvait faire de lui un dieu. Il a été déçu. Il veut alors accaparer l'attraction universelle, de manière à être plus puissant et plus fort. C'est impossible : Vénus s'échappe avec son fils. En recherchant les pouvoirs magiques de l'attraction, en essayant de trouver le moyen de se faire aimer, l'homme voit fuir devant lui l'attraction, elle-même, mère de l'amour, avec le plaisir. Il ne l'atteindra pas. Il la perdra et il ne lui restera rien.

Des poissons, c'est-à-dire des êtres de l'espace, vivant dans l'eau, donc dans l'espace, transporteront Vénus et son fils. C'est enseigner à l'homme qu'il ne peut s'emparer de l'attraction, et que seuls des êtres matériels, inférieurs, dont le mutisme symbolise l'absence de recherche métaphysique, recevront momentanément en dépôt l'attraction et le plaisir.

Ces êtres matériels mettront ainsi une barrière infranchissable entre lui, l'homme supérieur, le sur-homme, qui poursuit l'impossible, et l'attraction universelle. Cette barrière sera l'espace même. Quoique homme supérieur, il est matière : s'il veut aimer, il faut qu'il aime en être matériel.

VII

L'attraction ne se refuse, d'ailleurs, pas aux êtres matériels. Son union avec l'homme, personnifié par Adonis, le prouve dans le mythe. Bien mieux, de tous ses amants, Adonis est le seul que Vénus aime réellement.

Ici nous touchons à la partie la plus sacrée du mythe. L'union de Vénus et d'Adonis est le fondement de l'initiation de cette forme de religion. Le culte de Vénus étant sur le plan terrestre, le haut initié seul avait à se préoccuper de ce qui précède. La science de l'initié ordinaire commençait seulement au mythe secondaire des relations de Vénus et d'Adonis. C'était par conséquent la science de l'attraction dans l'homme vulgaire.

Car Adonis est un homme ordinaire. C'est un chasseur. Il n'est préoccupé que des conditions matérielles de la vie : il recherche sa subsistance et son plaisir.

L'attraction le préfère à tous. Elle est unie régulièrement à l'existence ; elle a procréé le plaisir avec l'évolution ; mais elle s'attache profondément à l'homme.

VIII

Cette nouvelle union demeure stérile. Elle est un fait sans conséquence : aucune puissance n'en sort. L'homme est voué à la mort. L'attraction est éternelle. On peut le déplorer, c'est la loi fatale. Du sang, principe matériel de la vie humaine, il ne naît, sous l'influence de l'attraction, qu'une fleur fragile, celle de l'anémone, dont le nom grec est synonyme de frivolité !

IX

L'attraction ensuite s'unit au temps. Le temps, symbolisé par Mercure, est considéré comme le messager des dieux. C'est lui qui exécute l'œuvre des potentialités : dans la création, rien ne se fait sans lui.

L'union de l'attraction et du temps est demandée par celui-ci et subie par celle-là. Elle devient alors la mesure et la règle des phénomènes physiques. C'est pourquoi elle produit l'amour.

Cette union, comme celle avec l'évolution, se trouve également frappée d'adultère. L'attraction liée à l'existence ne s'en défait jamais. Quand elle s'attache à une autre potentialité, il y a toujours altération. Ici, cependant, l'altération est moindre. Le mythographe ne renouvelle pas la scène de la jalousie de Vulcain. L'existence s'accommode ou ne s'inquiète pas de cette union entre l'attraction et le temps.

L'amour en est le fruit. L'amour naît de la potentialité attractive et du temps. Car il est fait d'attraction et il se passe dans le temps. Aussi bien, il échappe à la condition d'espace.

On doit remarquer qu'Éros, à cause de sa naissance, a été qualifié parfois d'Hermaphrodite. L'amour ne connaît pas de sexe. Il est l'apanage de l'homme et de la femme et peut même se rencontrer dans l'homosexualité.

Il n'a jamais pu grandir seul. Il lui a fallu la compagnie du plaisir. C'est le principe de justice et d'équilibre, personnifié par Thémis, qui l'exige.

X

Ici se place l'épisode de la pomme d'or gagnée par Vénus au mariage de Pelée et de Thétis. Cet épisode, comme celui qui lui succède et qui a trait à la guerre de Troie, constitue dans ses développements un mythe secondaire.

Éris ou la Discorde n'est ni une potentialité ni une puissance. C'est un fait. Elle est exclue du concert des potentialités qui ne peuvent être brouillées ensemble. Quand Pelée, *l'homme fait du limon de la terre*, se marie avec Thétis, c'est-à-dire *celle que les conditions de l'espace* (Nérée) *ont placée sur sa route*, et que les noces se célèbrent sur le mont Pélion ou de *fange*, toutes les potentialités sont invitées, mais la Discorde est bannie. C'est dire que lorsque se conclut son union avec une compagne aimée, l'homme invoque les potentialités composantes de la Divinité et repousse le fait de la Discorde.

Ce fait n'en demeure pas moins latent. Une circonstance le met du reste, en évidence, du moins dans ses résultats. Au milieu du cercle des potentialités convoquées à cette union, un fruit d'or, c'est-à-dire un produit de la terre très évolué, constitue cette circonstance matérielle déterminée par la fatalité évolutive (1). Ce fruit symbolise en raccourci la terre. Il doit appartenir à une potentialité considérée comme la mieux équilibrée dans sa forme, c'est-à-dire reconnue comme la plus belle. En l'espèce, cependant, sa possession représente non la domination sur la terre entière, mais seulement la prépondé-

(1) L'or symbolise le Soleil, donc le cosmos solaire. Un fruit d'or sera par conséquent un produit terrestre envisagé au point de vue du cosmos solaire.

rance dans le mariage humain. Celle des potentialités qui se trouvera la plus belle et l'obtiendra en prime aura la prépondérance sur toutes les autres.

Le mythographe a soin de ne faire concourir que trois potentialités : Vénus, Junon et Athéné-Minerve. Encore désigne-t-il cette dernière sous le nom de Pallas. Pallas était un géant père de l'Aurore : c'était un géant fils du Ciel et non de la Terre. Il personnifie une de ces essences suprêmes d'où les éléments constitutifs procèdent. Aussi il a engendré l'Aurore, la lumière primordiale, l'Aôr des Hébreux. Toutes ces essences, dans les mythes, sont tuées, ou remplacées, par des potentialités, dieux ordinaires, grands ou petits. L'essence dont la lumière est faite a été tuée par le principe intellectuel, Athéné, *la fleur des êtres*, émanation directe de la Divinité, laquelle s'est ensuite si bien substituée à cette essence qu'elle en a adopté le nom. C'est dire que le moi supérieur, la *mens*, remplace pour les humains l'essence de l'Aôr, qu'elle est la lumière de l'âme, qu'elle éclaire et élucide toutes les connaissances, qu'elle constitue le moyen d'acquérir la philosophie, la science, et de pratiquer l'art.

Quelle sera donc, dans ce mariage concret et terrestre, de Vénus, l'attraction universelle, ou de Junon, le principe passif général, ou de Minerve, la *mens* humaine, celle qui prédominera ? Ce mariage, conclu avec le concours de toutes les potentialités, supérieures et inférieures, aura-t-il pour guide l'intellectualité, la matérialité (réalisation concrète du passif) ou l'attraction simple ?

Il y a hésitation, conflit même. Le fait de discorde se réalise.

Pâris, ou le principe génératif, est choisi comme juge. De toute évidence, il est le plus intéressé à la question. Il dédaigne les offres des potentialités. Dans le mariage, peu lui importent la domination territoriale et les richesses pécunaires : on s'aime bien tout en étant pauvre ! De la

science suprême, la connaissance universelle, il n'en a cure : on s'aime bien tout en demeurant dans l'ignorance ! Même la beauté l'indiffère : est-ce que la beauté, qui pourtant provoque, sinon l'amour du moins le désir, compte pour beaucoup dans l'attachement ? Pâris n'écoute que ses sentiments, c'est-à-dire ses besoins. Principe de génération, seule l'attraction doit le guider dans le mariage humain. Il donne la pomme à Vénus (1).

Dès lors, sur la terre, le conflit s'établit en maître. L'union des êtres humains, fondée uniquement sur l'attraction, provoque la réaction de la matérialité et de l'intellectualité. Perpétuellement, les mariages des hommes trouveront en opposition à leur amour les difficultés matérielles de l'existence et la différenciation des deux intellectualités. C'est la misère de notre monde et de notre race que raconte la guerre de Troie. Ce mythe est par conséquent le plus humain des anciens mythes, le plus réaliste, le plus près de nous ; il demeure dans toutes les mémoires, et le mythographe qui l'a conté passe de génération en génération à la postérité. La puissance de l'œuvre est telle que, confusément et inconsciemment, ses lecteurs sentent qu'elle synthétise toute la vie humaine. Un volume entier suffirait à peine pour en faire ressortir toute la splendeur de construction mythique, toute la hauteur des conceptions métaphysiques exprimées, toute la profondeur de la science qui voile l'allégorie.

La guerre de Troie a pour cause l'union adultère du principe génératif et de l'intelligence humaine personnifiés par Pâris et Hélène. Dès que la préoccupation génésique s'empare de la raison, celle-ci s'altère et sème autour d'elle le trouble. Les trois potentialités

(1) La scène du jugement de Pâris se place sur le mont Ida (ἴδη) ou domaine de l'idée (ἰδέα). Comparer aussi le verbe latin *iduo* qui signifie partager et qui passe pour être d'origine étrusque.

qui se disputaient la direction du mariage se retrouvent sur le champ de bataille. Tandis que la matérialité et l'intellectualité luttent pour séparer la raison de la préoccupation génésique, l'attraction s'efforce au contraire de maintenir cette union.

Le combat est long ; il est semé de péripéties diverses. En fin de compte, la raison sera ramenée dans son droit chemin, son ascension vers les plans de l'absolu.

Cependant l'attraction sera mortifiée. Le *soin de la Divinité* — en grec Diomède — sera d'empêcher qu'elle ne prenne trop d'extension : Vénus recevra une blessure.

Dans l'ardeur de la bataille, elle veut protéger son fils Énée. Énée, c'est, comme son nom l'indique, l'art du verbe, la poésie. C'est un rejeton terrestre produit de l'attraction et de son plus *proche parent*, ou Anchise, lorsque celui-ci gardait les troupeaux. Anchise est une entité humaine ; il représente l'homme simple, fruste même. S'il s'unit à l'attraction, s'il la comprend, il enfantera la poésie, qui est le symbolisme écrit des choses métaphysiques. Mais cette union momentanée, qui effleure à peine l'attraction, est inavouable. Anchise n'a jamais pu se vanter d'avoir possédé Vénus. L'homme ne dit pas qu'il puise dans sa connaissance cosmologique pour faire de la poésie : le symbole doit demeurer le mythe. C'est la raison de l'initiation qui reste secrète. La Divinité oppose ses foudres matérielles à l'homme qui se permet de dire qu'il a un instant possédé l'attraction.

Celle-ci, cependant, défend l'art poétique, comme elle défendra tous les arts. Elle est l'*Œneadum genitrix*, la mère de tous les genres artistiques. Elle ne l'oublie pas.

Le soin del a Divinité néanmoins sera de la blesser. Malgré la robe tissée par les Grâces, c'est-à-dire malgré toute la beauté matérielle dont l'attraction se pare,

sa main, — le moyen dont elle se sert — sera atteint et un peu de son sang — de son essence (car le mythographe a soin de dire que ce sang est loin de ressembler à celui des hommes) — sera répandu.

Mars, ou l'évolution, vient à son secours. Il offre son char, c'est-à-dire l'ensemble des lois qui le conduisent. Il la tire d'embarras et la conduit dans l'Olympe, dans l'abstrait.

L'attraction se plaint à une des composantes de l'espace, à l'océanide Dioné qui l'éleva. Junon ou la matérialité et Minerve ou l'intellectualité se réjouissent. Elles essaient d'exciter la Divinité contre la blessée.

Mais la Divinité inconnaissable, dont les potentialités sont des émanations et des formes, dit à l'attraction : « Ma fille, ce n'est pas à vous de vous mêler de la lutte terrestre ; présidez sur terre à la gaîté, aux arts, aux amours, au mariage. Laissez la lutte à l'évolution et à l'intellectualité » (1).

C'est là la formule du rôle que joue, dans le plan terrestre, l'attraction.

XII

Dans l'abstrait, parmi les potentialités, l'attraction est entourée de ses diverses qualités et conséquences. On les nomme les attributs de la déesse.

Ce sont d'abord les Grâces ou Charites, — à proprement parler, les trois formes sous lesquelles se présentent à nous les dons divins de la beauté, donc les trois formes du beau : Euphrosine, la beauté structurale ; Aglaé, la beauté idéale ; Thalie, la beauté constitutionnelle. En toute

(1) Cf. HOMÈRE, *Iliade*. Liv. V.

œuvre, la première s'admire dans la proportion, la seconde dans la pensée, la troisième dans la matière. Tout objet réunissant ces trois conditions sera à l'image des cosmos : il sera beau (1).

Ce sont ensuite les Ris, les Jeux, les Attraits et les Plaisirs, en d'autres termes la gaîté, les amusements, les engouements, les satisfactions, ou encore, l'harmonie de l'âme, l'harmonie du corps, l'harmonie des sentiments, l'harmonie de la chair. Ils constituent les quatre points cardinaux du cercle des douze manières dont l'homme polarise en soi l'attraction. Dans son âme, il acquiert la sénérité, dans son corps l'eurythmie, dans ses sentiments l'excitation, dans sa chair le contentement. L'artiste, l'amant réaliseront ces quatres points cardinaux, — et par conséquent ces douze manières — dans l'accomplissement de leur œuvre d'art ou d'amour.

La morale de la religion de Vénus se calquera sur ce cercle des douze manières de l'attraction par rapport aux divers plans de « ce qui existe ».

C'est ainsi que, des hauteurs de l'abstrait, l'attraction universelle, entourée de la ceinture de ses lois propres, environnée de ses qualités et conséquences, gouverne les potentialités par l'harmonie supérieure, qu'elle maintient entre ces dernières, les systèmes stellaires par les raisons de la gravitation céleste et les humanités par la sympathie, l'amitié, l'amour.

(1) Les Grecs disaient facilement χοσμος pour beau et les latins *mundus* ; nous avons oublié le mot *monde* pour ne conserver que son contraire *immonde*.

LES QUATRE SENS ÉSOTÉRIQUES DU MYTHE DE VÉNUS

Un mythe doit être considéré comme un document initiatique rigoureux formant la base d'une religion.

Toute fable qui ne présente pas ce caractère de rigorisme est une légende.

Le mythe est construit suivant des règles fixes, immuables parce qu'elles sont l'expression même de la vérité géométrique et que celle-ci ne peut se traduire que d'une seule manière.

Une légende flotte, évolue et subit des transformations à travers les âges et les pays.

Un mythe demeure toujours égal à lui-même.

Certes, on peut rencontrer plusieurs formes ou plusieurs versions du mythe. Si on les examine de près, on verra que ces formes et ces versions sont toujours établies suivant les principes de la symbolique générale, c'est-à-dire de la géométrie initiatique (1), tandis que les multi-

(1) Bachofen, *Das Muttereicht* (Préface) : « On a dit que le mythe, pareil au sable mouvant, ne permet jamais de prendre pied. Ce reproche s'applique moins à la matière même qu'il nous offre qu'à la manière de la traiter. Multiforme et changeant dans son aspect extérieur, il obéit cependant à des lois fixes et n'est pas moins fécond en résultats positifs que tout autre source de renseignements historiques... Partout expression d'une grande loi fondamentale, il possède dans la multiplicité des manifestations qu'il en présente la plus haute garantie de vérité profonde et de nécessité naturelle. »

ples leçons d'une légende ne concordent souvent pas entre elles.

Il y a des mythes complets. Ce sont les textes que les hiérophantes ont établis à l'usage de leurs adeptes et que ceux-ci ont précieusement conservés. Mais la plupart des mythes — et le mythe de Vénus est de ceux-là — ne nous sont pas parvenus dans leur intégrité. Nous ne les connaissons que par les poèmes.

Le mythe hiérophantique, — comme le Pentateuque ou les Védas ou les Évangiles, — est indiscutable, sinon dans quelques détails que la tradition peut avoir infidèlement rapportés. Le mythe poétique, au contraire, est sujet à de graves discussions.

Ainsi, au début même du mythe de Vénus, les auteurs se disputent pour établir la généalogie de la Déesse. Est-elle fille de l'écume de la mer, du ciel et du jour, de Jupiter et de Dioné ? Les modernes voient volontiers dans cette confusion plusieurs mythes parallèles et en infèrent l'origine imaginative et artistique du mythe. Habitués, par des siècles de christianisme exotérique, à ne considérer les vérités de la religion que sous la forme précise des dogmes élaborés par les conciles, nous comprenons mal comment un Dieu peut avoir plusieurs parents. Notre Christ est fils de Marie et du St-Esprit ; nos mythes — qui sont hiérophantiques — sont unanimement d'accord sur ce point. Nous voudrions inconsciemment rencontrer une telle précision partout. Néanmoins, si l'on discute ésotériquement, nous verrons que le Christ lui-même peut avoir plusieurs parents. Sans aller bien loin, nous nous heurterons au mystère de sa naissance : il est fils de Dieu, il est fils de la troisième personne de Dieu et il a un père putatif qui est Saint Joseph. Nous pouvons facilement lui trouver, sans sortir du texte précis du mythe, trois généalogies.

Il en est de même pour Vénus et pour tous les dieux.

Dans un mythe, une pluralité de faits ou de versions des faits n'implique pas l'incertitude. Au contraire, souvent, le mythographe a voulu par là renforcer la certitude.

D'où une série de complications faites pour dérouter les hiérologues modernes, peu au courant des moyens initiatiques. L'érudition étouffe la science. Elle rassemble les documents, elle exhume des textes précieux, mais elle se complaît aisément dans les rapprochements factices. Elle demeure profane, c'est-à-dire devant le temple, et se perd en discussions et en délibérations. La science ne discute pas ; elle raisonne, ne délibère pas ; elle agit. Si Cuvier, au lieu d'être un savant, eût été un érudit, il se fût contenté d'aligner ses fossiles dans les vitrines des muséums avec l'indication de leur origine, jamais il ne fût arrivé à reconstituer des squelettes entiers avec un osselet, jamais il n'eût créé la paléontologie. L'érudition est une œuvre de lieutenant et non de capitaine. Ce n'est pas à dire qu'elle soit négligeable : ce sont les capitaines qui font les plans de campagne, mais ce sont les lieutenants qui gagnent les batailles !

L'érudition en mythologie a rendu de grands services. Elle a mis en lumière les diverses versions des mythes selon les peuples. Elle a montré l'universalité de la symbolique. C'est à la science à coordonner et à classer ses découvertes (1).

Un mythe possède quatre sens principaux :

1° *poétique*,
2° *historique*,

(1) Cf. LANG, *Mythes, cultes et religions* (Conclusion) : « En thèse générale les érudits ne s'accordent que sur deux points : 1° ils croient que c'est dans les noms qu'est renfermé le secret de la signification originelle des dieux ; 2° que les dieux sont généralement des personnifications d'éléments ou de phénomènes naturels, tout au moins qu'ils ont pour origine des personnifications de cette espèce. En dehors de cela, tout n'est que doute et confusion. »

3° *uranographique*,
4° *cosmologique*.

Ces quatre sens constituent quatre manières d'interprétations principales, qui engendrent douze ordres généraux de connaissance (1).

***

Le sens poétique comprend :

1° *La base même du conte*. — C'est la narration des faits, celle dont la lecture se prend au « pied de la lettre ». Il faut remarquer à ce sujet que si tous les mythes hiérophantiques d'un même dieu sont construits sur un canevas identique, il n'en est pas de même des mythes poétiques. La raison en est que les premiers constituent des textes initiatiques proprement dits : l'adepte doit les étudier mais non les altérer. Les seconds, au contraire, ne sont que des expressions de mythes initiatiques perdus ou inexistants. Devant un texte hiérophantique, le chercheur n'a pas à hésiter, il n'a qu'à entreprendre l'élucidation. Mais devant un poème, il doit se montrer plus circonspect.

Les poèmes d'abord exposent rarement le mythe en entier. Il faut donc en rassembler plusieurs pour reconstituer la narration complète. Tous les poèmes ensuite ne sont pas initiatiques. Si l'on peut se fier à des Homère, à des Hésiode, à des Apulée, à des Dante, à des Rabelais (2) même, qui ont pris soin de

(1) Cf. *L'année occultiste et psychique* (1907), p. 117 et suiv.

(2) Le Dante et Rabelais ne sont point des mythographes, mais des doctrinaires : ils exposent d'une façon très voilée certaines doctrines secrètes. Rabelais, dans la préface de son *Gargantua*, a pris soin de dire : « Crochetastes vous oncques bouteilles ? Caisgnes ! Reduisez à mémoire la contenance qu'aviez. Mais veistes vous oncques chien rencontrant quelque os medulare ?... Si veu l'avez vous avez peu noter de quelle devotion il le guette, de quel soing il le garde, de quel fer-

signaler au lecteur l'ésotérisme de leurs œuvres, on doit tenir pour suspects les dilettantes qui, en général, se contentent d'imiter leurs devanciers. Ce sont, pour la plupart, seulement des conteurs aimables dans les vers desquels on chercherait en vain un sens caché.

Le mythologue doit donc choisir avant tout les textes et les coordonner ensuite.

Mais comment opérera-t-il ? Il aura dans son travail la Haute-Science pour guide. Celle-ci, lui ayant démontré que l'intelligence et le cerveau de l'homme sont constitués d'une façon invariable, à peu de chose près, malgré les époques et les latitudes, lui fera comprendre que les vérités générales ne peuvent être exprimées sous la forme mythique que d'une seule façon. Il faudra donc retrouver à sa place toutes les douze parties du mythe, correspondant à un schéma type établi selon les théorèmes de la géométrie symbolique usuelle.

La base même du conte, devra, par conséquent refléter les onze autres manières d'interprétation du mythe.

2° *La narration cosmique.* — Les faits du poème doivent avoir un rapport immédiat avec des phénomènes physiques. On pourra les expliquer facilement par la description géographique de la terre entière ou d'une contrée, la succession des saisons, le travail d'un fleuve, etc. (1) C'est le sens physique du mythe. On trouvera ainsi

veur il le tient, de quelle prudence il l'entomme, de quelle affection il le brise, et de quelle diligence il le sugce. Qui le induict à ce faire ? Quel espoir de son estude ? Quel bien prétend-il ? Rien plus qu'un peu de mouelle », etc..

(1) Un curieux essai a été fait, il y a plusieurs années, dans ce sens. Il avait pour but principal d'expliquer *géographiquement* les mythes homériques. Malheureusement, son auteur s'est laissé emporter par son sujet et en a déduit des conséquences dont l'Archéologie a, plus tard, démontré la fausseté.

Cf. Théophile Cailleux. *Origine celtique de la civilisation de tous les peuples.*

par exemple qu'Adonis était un fleuve, l'Olympe une montagne, etc. Ce sens a fait croire à l'origine populaire des mythes. On a pensé que l'imagination des hommes primitifs ou frustes s'était plu à diviniser les phénomènes qu'ils constataient. Cela supposerait chez ces êtres, intellectuellement inférieurs à nous, une faculté supérieure à la nôtre. Nous ne sommes plus capables de diviniser quoi que ce soit. Cela supposerait encore que l'idée de Dieu était une idée innée en eux. Cela supposerait enfin que l'imagination se trouve plus développée chez l'ignorant que chez l'homme évolué. Or, ces trois suppositions sont controuvées par l'expérience.

Les êtres intellectuellement inférieurs sont inférieurs en toutes les qualités de l'âme. L'idée de Dieu se ramène à la déification de la limite de la compréhension, mais ne se superpose pas à celle-ci. L'idée de Dieu est une idée de limite, de centre et de stabilité. En la fournissant même à un être primitif, celui-ci, par simple logique, constatera le fleuve franchissable, la montagne accessible et les saisons transitoires. Il n'y a là rien qui ressemble à une limite de l'infini, à un centre universel, à une stabilité immuable ! Mais nous savons que les êtres primitifs n'ont point d'imagination. L'imagination est faite d'acquisitions. L'être primitif a fort peu de notions acquises. Il est incapable d'ébaucher un mythe. On s'en rend compte quand on veut bien approfondir les douze interprétations mythiques.

Le mythographe, en donnant à son texte ce sens physique, a voulu placer dans le concret les potentialités dont il parlait. Quand il a mentionné l'abstrait, il lui a donné le nom d'une montagne pour éveiller, chez l'ignorant, l'idée de quelque chose de haut, de grand et de difficilement accessible. Peut-être même le peuple, qui, lui, est le grand baptiseur des lieux géographiques,

a-t-il donné le nom d'Olympe à la montagne parce que celle-ci représentait dans son imagination précaire la masse de l'abstrait, élevée et malaisée à atteindre (1).

3° *La narration céleste.* — Enfin, ces faits du poème s'appliquent aux astres. Les dieux, à la fin du mythe, se placent toujours dans le ciel. Le ciel, pour le vulgaire, est constitué par la voûte constellée : les dieux y sont les étoiles. C'est encore un sens qui a paru à quelques-uns le fondement du mythe.

Les hommes primitifs, a-t-on dit, ont choisi leurs dieux parmi les astres, parce que ceux-ci sont inaccessibles et semblent échapper aux conditions ordinaires de l'existence ; les mythes alors racontent la disposition des constellations. Une semblable théorie a toujours fait sourire les astronomes. Ceux-là seuls savent combien il est difficile à l'œil nu de se rendre compte de la différence qui existe entre une étoile fixe et une planète. Le fait que cette dernière ne se trouve pas toujours dans la même constellation suffit-il à expliquer la division des astres en deux groupes bien distincts : les fixes et les mobiles ? Les mythes ne confondent jamais les uns et les autres. Ils auraient bien pu raconter, par exemple, que Vénus était sortie de la constellation du Bélier. Car si, un jour, un observateur primitif aperçoit la planète Vénus dans la constellation du Bélier, il doit lui venir à la pensée qu'elle en fait partie. Si, plus tard, il la constate dans la cons-

(1) L'auteur a pu surprendre sur lui-même le mécanisme d'une semblable divinisation. Étant tout petit, un jour de pluie, il demanda à son père : « Qu'est-ce qui fait pleuvoir ? » Généralement le père, homme de science très averti, entrait dans des explications savantes à chaque question de l'enfant. Ce jour-là, étant en humeur de rire ou ne voulant pas entamer la théorie difficile et obscure de la condensation de la vapeur d'eau, il répondit : « C'est Jupiter qui fait pleuvoir, Jupiter le plus gros des dieux ». Et pour l'auteur, enfant de Paris, Jupiter se personnifia aussitôt en une grosse cheminée rouge placée très haut sur un toit et dominant la multitude des petites cheminées...

tellation du Taureau, il pourra bien raconter que c'est une étoile du Bélier qui a été se mélanger à celle du Taureau. Or, jamais un mythe ne dit une chose semblable. Les constellations font l'objet de mythes spéciaux et les planètes également.

Mais le grand argument est celui de l'appellation des constellations. Comment a-ton jamais pu prétendre que les divers noms des astérismes provenaient de la forme que présente la disposition des étoiles? Il faut n'avoir jamais levé la tête par une nuit claire pour émettre une telle hypothèse. Est-ce que le Bélier ressemble à un bélier, le Lion à un lion, les Poissons à deux poissons? Est-ce qu'Hercule a la forme d'un homme tenant une massue? Il est vrai que l'on objectera que, par suite de la précession des équinoxes et d'autres mouvements encore, la disposition des constellations que nous voyons aujourd'hui n'est pas celle que les anciens constataient. Reste à savoir si jamais le Bélier a représenté un bélier. Qu'on se livre à un casse-tête chinois : étant donné les divers noms des douze constellations du Zodiaque, dire à quelle époque chacune d'elles présentait un arrangement d'étoiles capable de lui appliquer d'emblée l'appellation mythologique! Les calculs sont longs, mais faciles : ce qui est difficile, c'est d'obtenir un résultat.

Il est plus simple de penser que l'on a donné un sens céleste au mythe, parallèlement à un sens physique pour placer dans le concret — mais dans le concret extra-terrestre — les potentialités dont on parlait.

***

Le sens historique se développe, de même, de trois manières :

1° *La narration positive.* — Elle a donné naissance, parmi les mythologues modernes, à la théorie de l'anthro-

pomorphisme. Les mythes sont presque toujours une affabulation de l'histoire. Mais ils ne sont pas seulement cela. Le mythographe, afin de leur donner une apparence réelle, les a greffés sur un ensemble d'événements historiques. Ceux-ci ont-ils existé réellement, ont-ils été imaginés ? La question peut se discuter. Sans le secours de l'archéologie, on la résout difficilement. Voyez comme l'on se bat autour de l'existence de Jésus, et cependant cet événement, comparé à la guerre de Troie, est relativement récent. Qu'importe, du reste, l'authenticité des événements historiques auxquels le mythe s'adapte. Le chercheur n'a qu'à constater le sens de la narration positive ; il ne s'y arrêtera pas plus qu'il ne s'arrête au premier sens, celui du « pied de la lettre ». L'historien seul aura le droit et le devoir de le considérer, car le mythe raconte l'évolution de l'humanité. Mais c'est déjà là une interprétation de la narration positive : c'est l'interprétation ethnique.

2° *La narration ethnique.* — L'histoire ne se ramène pas à une chronologie brutale. Elle s'élargit aussi en une synthèse des mouvements ethniques. Le mythe ne raconte pas uniquement un ensemble de faits réels ; il est aussi — et plutôt — une histoire synthétique de l'humanité.

Pour qui sait lire et pénétrer le symbole, ce sens apparaît très clairement.

3° *La narration terrestre.* — Parallèlement aussi, le mythe fait l'histoire de la terre. Il expose une période géologique ou l'ensemble des périodes géologiques. Il fournit des détails intéressants sur l'évolution de notre sphéroïde. Ces détails, jadis, les initiés devaient les accepter comme des vérités sans preuves expérimentales. Aujourd'hui, ils nous paraissent évidents, car ils se trouvent corroborés par les découvertes géologiques. Les

mythologues modernes ne semblent pas avoir soupçonné cette dernière interprétation.



Le sens uranographique apparaît ensuite sous trois formes :

1° *La description céleste.* — Cette interprétation ressort de la narration céleste. Elle fournit une analyse de l'astre ou de la constellation au point de vue *astronomique.* C'est une cosmographie, si l'on veut : elle envisage les rapports physiques des corps célestes entre eux, leurs mouvements, leurs phases, etc.

2° *La description astrologique.* — Elle développe la précédente interprétation. Sous cet aspect, les rapports dynamiques des corps célestes entre eux sont seuls considérés. Il s'agit alors du jeu combiné des forces cosmiques, de la répartition des fluides, des vibrations etc.. C'est toute une partie de la science hiérologique ancienne que notre civilisation moderne a négligée jusqu'ici et que les travaux de certains chercheurs ont dernièrement mis en lumière. Cette interprétation des mythes constitue une sorte de complément de nos sciences classiques. Elle servait de base pour l'établissement du culte.

3° *La description évolutive* — de l'univers entier, d'un groupe stellaire ou d'un astre. C'est une cosmogonie fondée sur les théorèmes de la Haute-Science et très rationnelle. Elle montre, en quelque manière, la matérialisation de l'idée de la Divinité, ou encore, si l'on veut, le processus de sa pensée dans le concret, ou mieux la genèse des émanations. Il s'en dégage une métaphysique éminemment positiviste.



Le sens cosmologique complète par ses trois aspects cette dernière interprétation.

1° *La gnose statique* — déploie ses courbes, en fait sortir les raisons et en montre les résultats. Elle révèle, dans « ce qui est » le rôle des idées, la place et la direction des forces, la nature et la constitution des formes.

2° *La gnose arithmologique* — est son complément. Elle s'occupe des nombres, lesquels sont compréhensifs des formes, des forces, des idées. Elle réduit chaque dieu à un nombre et chacune des puissances qui en émanent à une idée, à une force, à une forme.

3° *La gnose noologique*, — interprétation dernière et synthèse générale, fait entrevoir l'idée de la Divinité inconnaissable et le rôle du dieu dans cette idée. Elle passe du nombre au noumène. C'est la plus haute expression de la science mythique.

II

Tel est un mythe, œuvre complexe et savante, formule simple et commode de vérités difficiles à saisir pour le vulgaire et accessibles dans leur totalité aux seuls initiés supérieurs.

Le croyant ordinaire se bornait au sens poétique : il se contentait de retenir le texte et d'en dégager les narrations cosmique et céleste.

L'initié du premier grade étudiait les trois formes du sens historique. Celui du second grade découvrait le sens uranographique. Celui du troisième grade s'élevait parfois jusqu'à la plus haute interprétation du sens cosmologique ;

généralement, cependant, il ne dépassait pas la gnose statique. (1)

Dans une religion constituée, tout est prévu savamment, de manière à laisser chaque adepte reculer de lui-même peu à peu la limite de sa compréhension. Jamais on ne dirige quelqu'un dans une voie vers laquelle il ne se sent pas appelé. En disant que l'on respecte son libre arbitre, on cherche à ne pas contrarier son évolution. On sait qu'il est inutile de faire un initié supérieur de quiconque n'a pas la vocation. La foi n'est demandée qu'au croyant ordinaire. Celui-ci se trouve obligé d'accepter les vérités hiératiques sans contrôle puisqu'on ne lui explique rien. A l'initié on explique ; aussi l'initiation tue-t-elle la foi. Encore les explications qu'on fournit dans les cryptes des temples sont-elles exemptes de toute contrainte. Le principe absolu est celui de l'acquisition de la connaissance par ses propres moyens : on s'initie soi-même. Le mythe se prête admirablement à un semblable procédé d'instruction : les douze interprétations du symbole correspondent aux douze principales formes des mentalités humaines. Aussi l'initié arrive-t-il à comprendre le divin : il se sert de sa raison seule et il atteint rapidement à une certitude qui le satisfait, tandis que le croyant vulgaire se débat dans un conflit insoluble entre sa foi et sa raison.

Nous avons oublié cette distinction. A force de ne plus connaître que notre christianisme où l'initiation

(1) L'initiation, on le verra plus loin, se compose de trois enseignements distincts : celui des *Petits Mystères* (initiation inférieure), celui des *Grands Mystères* (initiation supérieure) et celui de la *Haute-Initiation*.

Les *Petits Mystères* comprennent les trois grades dont les thèmes d'études sont spécifiés ici. Il est à remarquer cependant que l'initié du troisième grade ne pouvait s'élever jusqu'au sens cosmologique qu'à la condition d'être admis d'abord aux *Grands Mystères* et ensuite de parvenir à la *Haute-Initiation*.

est, aujourd'hui, réduite à peu de chose, nous n'apercevons plus nettement le rôle respectif, dans la religion, de la foi et de la raison. Nous essayons de le définir en échafaudant des théories précaires pour concilier une science incomplète avec la religion. Nous nous plaisons à mettre en parallèle l'intuition et l'intelligence; nous essayons d'arriver à dégager de l'une la foi, donc la religion ; de l'autre la raison, donc la science. Nous distinguons nos aspirations vers l'infini sous le nom de religiosité, et l'ensemble des dogmes incompris et des pratiques mal étudiées sous le nom de religion.

Nous divaguons. Et cependant notre science moderne possède tous les moyens pour pénétrer l'ésotérisme. Nous sommes assez forts pour nous passer d'initiation!

***

Le mythe de Vénus se trouve épars dans plusieurs poèmes. Il se dissimule çà et là dans nombre de sous mythes. On n'arrive à le reconstituer qu'en faisant appel aux moyens usuels de la symbolique hiératique. C'est, dans toute l'acception, un mythe poétique.

Les poètes ésotériques — les *vates* — peuvent être considérés comme des initiés supérieurs dont la mission a consisté à indiquer aux hommes les voies de la connaissance. Mais, fidèles à leurs serments d'adeptes, fidèles aux traditions initiatiques, ils se sont soigneusement gardés d'exposer complètement les dogmes. Tandis que, dans un texte hiérophantique, chaque mot, chaque lettre même, est susceptible d'interprétation, dans un texte poétique le sens seul, le processus des idées, doit uniquement être considéré.

Le texte hiérophantique de Vénus a-t-il jamais existé? On ne sait. Tant de barbares, depuis les Touraniens d'Attila jusqu'aux moines iconoclastes du Moyen-Age,

ont passé sur les civilisations anciennes qu'il ne nous est parvenu que des ruines. Combien de textes se sont perdus dans les bouleversements des peuples?

Il est à croire, cependant, qu'un tel document écrit, ou tout au moins oral, devait être communiqué aux adeptes, qui, sortant de la foule des croyants à Vénus, allaient grossir les phalanges des initiés de Chypre, de Cythère, de Lesbos, de l'Élide, de la Phénicie et d'ailleurs.

Ce texte devait servir de thème aux études ésotériques et de guide dans l'évolution de la compréhension vers le divin.

***

Le dogme fondamental de l'attraction universelle que ce texte exprimait se dégageait, pour l'initié, de l'étude des trois sens cachés : historique, uranographique et cosmologique.

Le *sens historique* du mythe de Vénus n'apparaît guère dans l'interprétation positive. De quel ensemble d'événements est-il l'affabulation ? Quelle est la reine si magnifiquement adultère qui a servi de type pour l'anthromorphisme ? A quelles personnalités correspondent Vulcain, Mars, Mercure, Adonis ? Nous nous perdons en conjectures. Au demeurant, cette interprétation des mythes rentre purement dans le domaine des érudits. Eux seuls, à l'aide de patientes recherches, parviendront peut-être un jour à découvrir la vie réelle de la femme que l'on a déifiée sous le nom d'Aphrodite, l'attraction universelle. La narration positive doit inquiéter fort peu le mythologue qui se fonde sur le texte pour comprendre les dieux et les religions et néglige l'histoire proprement dite pour ne considérer que l'expression hiératique de la Haute-Science.

Néanmoins il peut s'arrêter un instant à envisager la narration ethnique. Celle-ci lui soulèvera un coin des mystères de l'évolution des hommes.

Vénus représente alors la Femme, — spécialement celle qui est née de la crême de l'humanité, l'amante. Les nymphes qui l'élèvent, jeune fille, sont les aspirations vers l'infini qui confusément la bercent dans le coquillage nacré de son amour sans but, sur l'océan de ses illusions pendant que les zéphires de la destinée la conduisent vers l'île de la réalité.

Mais le temps la presse. Il faut se marier. Le mariage devrait s'opérer dans les hauteurs de l'idéal, où se trouve l'époux rêvé. Quelle est l'amante cependant qui épouse son rêve ? Les circonstances cruelles donnent à la malheureuse un mari dont la beauté physique et morale est peu conforme à la sienne. Les mariages mal assortis sont la règle, dans l'humanité, et non l'exception.

L'amante rencontre, alors, l'homme de joie. Elle n'éprouve pas d'amour pour lui, mais elle se donne pour connaître le plaisir. L'adultère est encore une loi commune sur la terre où rien ne demeure jamais pur, parce que tout est en fermentation.

Avec l'adultère commence pour l'amante la tribulation. Les amours mensongères sont surprises par le mari. Celui-ci tend autour des amants la trame de ses soupçons et de ses pièges. Il les surprend. Il les livre à l'opprobre du public. Mais le public ne se tourne-t-il pas toujours contre le mari qui se proclame outragé ? Le spectacle touchant de ces amours dites coupables n'est-il pas magnifique ? n'inspire-t-il pas à quelque personne l'envie d'en profiter aussi ? La séparation s'ensuit. L'amante abandonne son mari ; elle est abandonnée après, parfois en

même temps par son amant. C'est là l'histoire schématique de mainte union terrestre.

Vénus, mettant au monde un fils de ses amours avec Mars, représente la femme procréant plus volontiers dans la passion.

Typhon, c'est le satyre de la nécessité qui poursuit l'amante pour la prostituer. La femme en a horreur; elle fuit devant lui. Lui échappera-t-elle? Peut-être, si la destinée a soin de placer sur sa route des circonstances qui mettront entre elle et le tentateur une barrière infranchissable.

Adonis, c'est l'homme aimé, celui que l'amante choisit de sa propre volonté. Celui-là est doué d'une beauté adéquate à la sienne. Aussi elle ne le quitte plus; elle le suit partout, même dans les endroits inaccessibles. La mort seule l'en sépare. Mais, quand la mort survient, il ne demeure de ces amours voulues que la fleur du souvenir.

Mercure, c'est l'amant riche, celui qui peut donner les satisfactions terrestres. Mercure a conçu une passion pour la femme quand celle-ci est tombée. Il préfère volontiers les parfums violents et troublés. La femme se donne à lui sans passion et cependant elle consent à procréer avec lui : n'a-t-il pas, en effet, ce qui est nécessaire pour assurer l'avenir d'un fils?

Le triomphe de Vénus au jugement de Pâris symbolise la gloire factice de la femme qui n'a que sa beauté et son cœur ; sur Junon, la mère de famille qui se complaît dans la régularité matrimoniale, et sur Minerve, qui reste vierge. L'homme de plaisir préfère celle qui promet de lui en procurer.

L'épisode de la guerre de Troie montre l'amante fourvoyée dans les affres de la lutte sociale. Que va-t-elle chercher dans toutes ces vilenies ? Elle va défendre un fils, né du hasard, mais ce fils est un citoyen ; il sait se défendre tout seul.

L'amante, blessée dans sa chair, se retire dans son évolution. Femme d'amour, elle se doit à l'amour. Sa puissance provient uniquement de l'amour : c'est ainsi qu'elle peut gouverner ses amants, la société, l'humanité.

N'est-ce pas là de la plus belle, de la plus noble et de la haute poésie ? N'est-ce pas en raccourci toutes les phases possibles de la vie d'une amante ?



C'est mieux encore, cependant. C'est, en parallèle, la synthèse de l'histoire de la femme à travers les âges.

La femme est un être sorti de l'infini, née avec la pureté psychique. Les exigences de la matérialité l'ont contrainte au mariage. L'union légitime de Vénus et de Vulcain représente les accouplements de ces âges inférieurs de l'humanité où la femme avait déjà pu s'affiner, — car elle est plus précoce que l'homme, — et où l'époux se présentait sous l'aspect d'une brute immonde, abêtie de travail. C'est la période de l'hétaïrisme où la femme appartenait à la tribu (1).

Mars, fils de Junon seule, est un de ces hommes de l'époque gynécocratique où la filiation paternelle ne comptait pas. Les femmes gouvernaient l'État, alors ;

(1) Cf. Bachofen. *Das Mutterecht.*

elles voulaient asservir les hommes en gardant pour elles seules leurs enfants.

Vulcain surprenant les amants, c'est la revanche du mâle qui opéra une révolution pour rétablir l'anthropocratie et le mariage sous la forme indissoluble. Vanité des institutions humaines ! La femme dut accepter les conditions de l'homme ; elle s'évada quand même, payant la rançon de l'adultère.

Le fils reste à la mère, car l'amour filial est de tous les liens le plus naturel et le plus solide.

Typhon, symbole de l'homme en rut, poursuit la femme dans ces périodes de barbarie patriarcale et du mariage romain. Elle s'enfuit ; elle trouve le moyen de se débarrasser de lui en mettant entre eux la barrière infranchissable de la froideur.

Vient ensuite l'ère galante du Moyen-Age, où la femme passe son temps dans les amours. Le mariage chrétien se pare du charme du consentement des époux. C'est l'idylle de Vénus et Adonis.

Puis, le mariage demeurant indissoluble, la femme, dans les temps modernes, prend sa revanche par les satisfactions matérielles. Elle s'unit à Mercure le riche, sans amour, à cause du bien-être qu'il peut lui procurer. Nous touchons à ce moment au XX[e] siècle.

La femme triomphe partout. Elle est adulée, glorifiée. On la couvre d'or. On préfère la beauté charnelle à la vertu de la mère de famille et à la chasteté de la vierge. C'est l'opinion de Pâris.

Mais déjà s'annonce le féminisme avec le suffragisme, son corollaire. La femme veut être citoyenne ; elle tient

se mêler aux luttes politiques. N'a t-elle pas un patrimoine, une dot, une personnalité à défendre?

Le mythe, ainsi envisagé, constituait pour les anciens une prophétie complète, ainsi du reste que tous les mythes. L'avenir dira si cette prophétie s'accomplira jusqu'au bout.

Il est vraisemblable, cependant, qu'après cette incursion dans le domaine politique, où certainement sa beauté sera entamée, la femme revienne à son rôle d'amante, rôle sublime et divin.

Car ce rôle lui donne une autorité sociale immense sur les hommes, les mœurs et les lois.



Plus spécialement, Vénus représente l'existence sur la terre. Son mythe raconte alors les conditions de la vie aux différentes époques géologiques.

On voit d'abord la matière terrestre se polariser au sein de l'éther, par suite des lois conséquences de l'attraction. Au début, la terre est couverte par les eaux et les coquillages en sont les premiers habitants.

Les conditions de la vie se trouvent intimement liées à l'élément propagateur de la chaleur; la terre est chaude. La première croûte de notre sphéroïde se compose de roches ignées.

La seconde est moins brûlante. Mais Mars, qui s'unit à ce moment à Vénus, est, en mythologie, une potentialité chaude. La période cambrienne se caractérise également par une température élevée.

Cependant, une révolution s'opère. Des bouleversements considérables ont lieu à la surface du globe. Tandis que le

noyau igné fuse de toute part à travers les interstices de la couche suivante, la vapeur de l'eau condensée en pluie diluvienne vient rafraîchir l'ardeur du sol. C'est Neptune, maître des eaux, qui force Vulcain à abandonner sa vengeance.

Alors, la vie organisée apparaît pour la première fois. (1)

Des géants se répandent sur la terre. Ce sont ces bêtes immenses : plésiosaures, ichtyosaures, diplodocus, mégalothériums, mastodontes, etc... Nous ne les connaissons que par leurs squelettes ; mais nous comprenons l'effroi que ces monstres devaient produire. Les autres animaux ne pouvaient que fuir devant eux.

Adonis symbolise l'homme primitif vivant de chasse, ayant à se défendre contre les bêtes féroces, dont il était souvent victime.

Sa mort même, sous le signe du Taureau (du travail), indique la transformation de l'homme primitif en homme social par le labeur patient.

Mercure, enfin, c'est la société qui s'organise et se multiplie. Cupidon, son fils, représente les satisfactions, qui sont d'autant plus vives qu'elles s'accompagnent de plaisir.

Dans le jugement de Pâris, on reconnaît la civilisation et son postulat, la renommée. Ici, Junon est la famille, Minerve la sagesse et Vénus la vie réalisée. Celle-ci prime tout.

(1) Si Cupidon personnifie les conditions de la vie, Antéros représente l'organisation de la vie qui développe, naturellement, ces conditions. En effet, les *êtres* organisés sont supérieurs aux inorganisés.

L'épisode de la guerre de Troie où Vénus se fourvoie raconte, en dernier lieu, les conditions de la vie dans la lutte des peuples et des classes.



Le *sens uranographique* est un des plus délicats à expliquer. Si l'on ne tient pas compte de plusieurs considérations préalables, on est tenté de se laisser aller à l'erreur en le développant.

Il ne peut y avoir de dieu, pour les hommes, que dans les limites de leur compréhension respective. Les dieux compris dans l'horizon seront donc uniquement les idoles du culte extérieur : peu de croyants, sinon les plus bornés, s'arrêteront à cette conception. Les dieux compris dans notre équateur céleste et dans l'écliptique seront les plus répandus. Les dieux du plan alcyonaire seront les plus rares. Il en résulte qu'un même dieu pourra être envisagé, dans le mode relatif, sur un quelconque de ces plans.

La Vénus-idole, placée dans notre horizon, sera la déesse *pandémie* ou populaire.

La Vénus, placée sur l'équateur céleste, c'est-à-dire dans le plan Terre-Lune, sera la déesse *terrestre*.

La Vénus de l'écliptique, ou du système solaire, sera la déesse *uranie*.

La Vénus, enfin, du système alcyonaire sera la déesse *marine*.

Ce ne seront pas cependant quatre Vénus ; mais une seule, envisagée différemment (1).

Un mythe, dans son sens uranographique, ne s'occupe pas du plan terrestre puisqu'il décrit précisément le ciel.

(1) Cf. Cicéron, *De natura Deorum*. — Xénophon, *Le Banquet*. — Pausanias, *Voyage historique en Grèce*.

Nous ne devons donc considérer, dans le mythe de Vénus, au point de vue explicatif du ciel, que les déesses *terrestre*, *uranie* et *marine*.

Toutefois, il faut encore distinguer les mythes et les sous-mythes. Les premiers sont des textes constitutifs des religions : ils fixent la croyance concernant un dieu. Les seconds, dérivés des premiers, les complétant ou les étayant, traitent soit des dieux secondaires, soit des demi-dieux, soit encore des géants célestes. Or, il faut entendre un dieu comme une des dix potentialités dont l'ensemble forme la Divinité inconnaissable. Tandis qu'un dieu secondaire sera une émanation, *une puissance* et un demi-dieu, une *force concrète*, par conséquent une création. En dehors de ces dieux seront les géants célestes représentant soit les plasmas constitutifs des choses, soit les modifications de ces plasmas. Ils symboliseront les qualités de la Divinité inconnaissable, mais non les faces mêmes de celle-ci, car ces faces sont les dieux.

Tous les mythes et sous-mythes présentent bien les douze interprétations caractéristiques, mais, naturellement, avec des différences.

Ainsi, uranographiquement parlant, les sous-mythes des géants célestes s'appliqueront aux étoiles de première grandeur et aux constellations. De même ceux des dieux secondaires et des demi-dieux concerneront les planètes (1), en prenant le vocable dans l'acception ancienne de tout astre composant le système solaire, le soleil y compris. Mais les mythes traitant des dieux envisageront seulement le Soleil.

C'est ce qui a fait dire à certains hiérologues, avec

(1) Cf. Jean Trithème : *De septem secundeis*. Les planètes étaient dans l'antiquité appelées couramment : les causes secondes.

beaucoup plus de bons sens que de raison : l'humanité n'a jamais adoré que le Soleil (1).

En effet, le plan le plus élevé que nous puissions atteindre d'une façon expérimentale, c'est le plan solaire. Nous pouvons connaître notre cosmos d'une manière presque absolue et le Soleil est pour nous un centre suffisant. Tous les mouvements de notre sphéroïde terrestre — partant, tous nos mouvements à nous autres hommes — ont pour cause le Soleil et ses forces.

Sous peine de passer pour illogique, l'hiérophante ne pouvait proposer à l'adoration de ses adeptes, dans le concret, un autre dieu. La Divinité inconnaissable, inaccessible, est, à l'infini, le centre « de ce qui est ». Sa représentation uranographique pour nous sera notre centre. Or, ce centre, c'est le Soleil.

Cependant, chacun des dieux n'est pas la Divinité inconnaissable, elle-même ; c'est plutôt une de ses formes. Les dieux, donc, ne représenteront pas tous également le Soleil, mais seulement une de ses formes. Ces formes seront symbolisées chacune par un signe du Zodiaque.

Ainsi le mythe de Vénus ne décrira pas la planète que nous appelons aujourd'hui de ce nom ; mais, tout au contraire, il expliquera le Soleil et, plus particulièrement, le Soleil de la Balance.

Le Soleil des mythes ayant trait aux dieux, c'est le Soleil centre du système. Les mythes sont construits en héliocentrique, c'est-à-dire qu'ils supposent le spectateur placé sur le Soleil et voyant le système tout entier tourner autour de lui. Ils décrivent donc le mouvement réel, selon la conception que nous attribuons à Copernic.

Le Soleil des sous-mythes est au contraire l'astre pris en lui-même. Ils sont donc établis soit en héliocentrique,

(1) Cf. Dupuy, *Origine de tous les cultes*. — Max Muller, *Nouvelles études de mythologie*.

soit en géocentrique. C'est-à-dire qu'ils considèrent soit le mouvement réel, soit le mouvement apparent et en prenant alors la terre pour centre.

Ces manières d'interpréter les divers mythes et sous-mythes supposent au mythographe des connaissances astronomiques très étendues. Pendant longtemps, notre civilisation moderne a cru devoir revendiquer la gloire d'avoir découvert le véritable fonctionnement des astres. On s'imaginait volontiers que les anciens possédaient des vues fausses sur l'univers. Aujourd'hui, nous devons en rabattre. Nous n'avons rien trouvé en astronomie, sinon des méthodes rapides de calcul et des moyens visuels pratiques. Nous avons pour nous l'invention des tables de logarithmes et celle du télescope. C'est beaucoup. Ce ne sont pas là, néanmoins, des outils indispensables.

On sait qu'il n'est pas nécessaire de voir un astre pour en révéler la présence. La découverte de Neptune par Le Verrier en est la meilleure preuve. On sait aussi que, si l'on a le courage d'entreprendre de longues opérations arithmétiques, les tables de logarithmes sont négligeables. On peut tout faire, en mathématiques, avec la géométrie et l'arithmétique. Mieux encore, tous nos calculs les plus transcendants doivent se résumer en lignes et en nombres. Or, les anciens maniaient supérieurement la science des lignes et celle des nombres. Nous n'avons fait, depuis, que discuter leurs théorèmes. Rien ne s'oppose donc à ce que, dans l'antiquité, on eût des connaissances astronomiques très étendues.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire les auteurs grecs : Zénon d'Élée, Platon, Épicure, tous ceux que les doctrines de Pythagore ont plus ou moins influencés, jusqu'à l'astrologue Manilius et au vulgarisateur Ptolémée. Mais il ne faut pas les lire dans les traductions. Il faut posséder soi-même des connaissances scientifiques, sinon adé-

quates aux leurs, tout au moins égales à celles qu'ils exigeaient de leurs disciples (1). Il ne faut pas les traduire en homme de lettres, mais en homme de science. Alors on verra clair dans les textes et on ne tombera pas dans ces contre-sens ridicules qui ont fait passer Zénon pour un fou, Platon pour un visionnaire, Épicure pour un sot, Manilius pour un farceur et Ptolémée (2) pour un ignorant.

Si nous voulons nous rendre compte de ce qu'étaient les sciences dans l'antiquité, nous devons traduire à nouveau toutes les œuvres que les anciens nous ont léguées. Alors seulement nous comprendrons comment ils ont pu élever ces monuments que nous admirons et comment ils sont parvenus à établir des mythes aussi parfaits (3). Nous avons réalisé, aujourd'hui, assez de progrès matériels, pour que notre orgueil n'en souffre pas.



Dans le sens uranographique d'un mythe, le dieu, donc, représente le Soleil, mais un Soleil correspondant à un des signes du Zodiaque (4).

(1) Platon avait écrit sur le frontispice de son école : *Nul n'entre ici s'il n'est géomètre.*

(2) Ptolémée n'a jamais dit que le Soleil tournait autour de la terre. Il a exprimé le sens du mouvement apparent en disant : « Tout se passe comme si le Soleil tournait autour de la Terre » ; il a suffi donc qu'un subjonctif fût traduit par un indicatif pour que le dangereux contre-sens fût fait.

(3) C'est dans le but d'élucider les données scientifiques de l'antiquité que plusieurs savants et courageux chercheurs se sont réunis dernièrement pour constituer un *groupe d'études des Sciences anciennes.*

(4) Plusieurs auteurs modernes, Dupuy, notamment, ont pressenti ce fait. Son ouvrage sur l'*Origine de tous les Cultes* est entièrement fondé sur la thèse que chacun des dieux représente le Soleil. Ainsi on y trouve de nombreuses remarques très profondes. Mais sa première erreur fut de ne pas distinguer les dieux principaux — formes de la Divinité inconnaissable — et les dieux dérivés. Ensuite, il confondit, comme la plupart des mythologues du reste, les constellations zodia-

L'astronomie moderne qui se cantonne, soit dans les calculs de positions des astres, soit dans l'observation simple, a négligé certaines méthodes usitées par les savants anciens. A vrai dire, ces méthodes auraient fait dévier l'astronomie de son véritable but, qui est la connaissance superficielle des mondes. Elles l'auraient engagée dans une voie parallèle et l'auraient transformée en cosmologie. La cosmologie, science née d'hier (1), a pour objet la connaissance intrinsèque des choses. Tandis que l'astronomie pèse, mesure, analyse les corps célestes, la cosmologie — dans sa partie astrale — étudie leurs rôles réciproques, leurs effets les uns sur les autres, donne les raisons de leur évolution, de leur état, etc. En d'autres termes, l'astronome agit à l'égard des astres comme un critique littéraire qui, en présence d'un livre, le pèserait, le mesurerait, en compterait les feuilles, voire les lettres, mais ne le lirait pas. Le cosmologue vient après lui, lit le livre et en rend compte.

La cosmologie, cependant, ne pouvait apparaître que de nos jours. Il fallait que maintes autres sciences, moins synthétiques, fussent parvenues à une quasi-perfection pour qu'elle puisse donner des résultats.

Or, appliquée aux astres, la cosmologie, dans l'antiquité, a crée l'astrologie. Il ne faut pas prendre toutefois, ce vocable dans le sens « d'art de la bonne aventure » que le vulgaire lui attribue. L'astrologie, pour les anciens, était l'étude des corps célestes du système solaire dans

cales avec le cercle du zodiaque en soi. Il en arriva à établir de cette façon des rapprochements entre certaines religions qui n'ont rien de commun. Il fut par là légèrement discrédité des érudits. Cependant les rapprochements qu'il faisait étaient justes. Son tort fut seulement de les prendre pour réels, tandis qu'ils n'étaient qu'apparents. Néanmoins, au point de vue uranographique, par l'*Origine de tous les Cultes*, DUPUY doit être considéré comme un précurseur.

(1) Dont l'auteur de cet ouvrage a été le promoteur.

leur rapport avec notre sphéroïde terrestre. Elle avait comme fondement une induction électro-magnétique des astres, dont la formule mathématique a été donnée récemment (1). Cette induction était appelée *influx*. Le jeu entremêlé des divers influx, soumis naturellement aux lois générales du système, produisait les conditions de la vie sur la terre. C'était, en somme, la science du déterminisme, matériel et psychologique. Dans son ensemble, elle ne pouvait être rejetée que par les esprits imbus de l'hypothèse de notre libre arbitre et pénétrés de la valeur primordiale de l'homme dans l'univers. Aussi, les grands adversaires de l'astrologie, après les prêtres du catholicisme, furent - ils les pontifes de l'athéisme. Les prêtres catholiques condamnaient, avec quelque raison, l'astrologie, car ils défendaient leurs mystères et savaient que cette science pouvait les faire pénétrer. Or, les mystères chrétiens élucidés, que devenait le christianisme et surtout que devenaient ses prêtres ? Les athées, ou soi-disant tels, voulaient substituer l'homme et l'humanité à Dieu et à la Providence ; ils repoussaient toute cause qui pouvait entraver la volonté, par conséquent, ils ne voulaient pas admettre l'ingérence de causalités astrales sur la terre. Leurs études les conduisirent au déterminisme. Or, le déterminisme est un mot vide de sens s'il ne puise ses lois et ses raisons dans les corps célestes.

L'astrologie des anciens est donc une science très admissible, très légitime. On doit la considérer comme un embryon d'où sortirent d'une part l'astronomie de Képler (2) et de l'autre la cosmologie contemporaine. C'est, en somme, la cosmologie céleste du système solaire.

Les mythes, dans leur sens uranographique, tiennent

(1) Cf. *L'année Occultiste et Psychique* de 1907, pages 9 et suivantes.
(2) Képler fut un astrologue très remarquable.

compte des données de cette science. Les dieux dont ils traitent s'adaptent au Soleil, et leurs natures, qui correspondent respectivement à une des formes de la Divinité inconnaissable, se différencient selon la qualité de chacun des signes du Zodiaque.

Le Zodiaque est un cercle. C'est l'orbite terrestre ou écliptique. L'écliptique, à vrai dire, n'est pas un cercle. C'est plutôt une ellipse. Mais, pour la commodité du raisonnement, on peut la considérer comme un cercle.

Le Zodiaque, donc, comme tout cercle, se divise en douze parties égales de 30 degrés chacune, qui portent respectivement le nom d'une constellation traversée par l'écliptique.

Ici, il faut bien prendre garde à une distinction préalable. Le Zodiaque est une courbe fermée, imaginaire en ce sens qu'elle ne se *voit* pas sur le ciel. Le Zodiaque, c'est l'écliptique, et non pas l'ensemble des constellations dont le nom est identique à celui de chacune de ses tranches ou *signes*. Les constellations, par suite de la précession des équinoxes, ne correspondent que tous les 25.000 ans environ aux signes dont elles portent le nom. Ainsi, de nos jours, c'est la constellation des Poissons qui correspond au signe du Bélier.

Le Zodiaque, en tant que cercle, n'a aucun rapport avec ces constellations. Les noms de ses divisions, quoique semblables à ceux de ces constellations, ont par eux-mêmes une signification propre (1). Les idéographismes par lesquels, de toute antiquité, les savants les symbolisèrent, ont leurs raisons dans des formes de noumènes.

(1) Cf. Paul Flambart, *Preuves et bases de l'astrologie scientifique* (p. 133) : «... Aujourd'hui, comme dans l'antiquité, on peut appeler le Bélier la douzième partie du Zodiaque que traverse le Soleil aussitôt après l'équinoxe de printemps ; rien ne prouve *a priori* que ces signes ou divisions ainsi invariables ne caractérisent pas des zones d'influences particulières indépendantes des étoiles. »

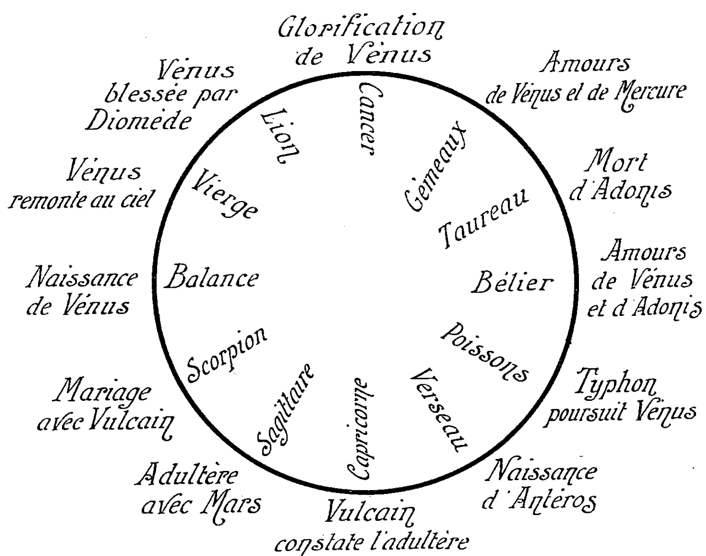


SCHÉMA DU DÉVELOPPEMENT ZODIACAL
DU MYTHE DE VÉNUS

Mais c'est là de la Haute-Science et non point de l'hiérologie.

Le Zodiaque se compose, par conséquent, de douze signes. Dans l'ordre où semble les parcourir le Soleil autour de la terre, ces signes sont : le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, le Cancer, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau et les Poissons. Chacune de ses appellations est un symbole. Si, au lieu du Zodiaque, nous considérions le cercle parfait dont la Divinité est à l'infini le centre inconnaissable, chacune de ces appellations correspondrait alors à une des formes de cette Divinité. Mais si nous plaçons, par transposition et par hypothèse, la Divinité dans le Soleil, chacun des signes zodiacaux sera réellement la représentation d'une des formes de cette divinité. Nous pouvons donc dire que tel dieu est le Soleil de tel signe, car tout se passe comme si c'était ainsi.

Vénus déesse, uranographiquement parlant, est le Soleil de la Balance. C'est même, probablement, ce fait qui a donné lieu à l'appellation moderne de la planète Vénus. En effet, dans l'antiquité, cet astre portait un nom nettement différent de celui de la déesse : les Grecs disaient *Phosphoros* et les Latins *Lucifer* (1). Mais la théorie astrologique établit un rapport étroit entre cette planète et le signe de la Balance (2). Il y a eu vraisemblablement une substitution de nom très naturelle et très compréhensible.

Le signe de la Balance est le septième du Zodiaque. Il est d'abord le symbole de l'équilibre. Si l'on considère, en

(1) Il ne faut pas traduire ces appellations par « astre du jour », car la planète Vénus est aussi bien l'étoile du soir que celle du matin, mais par « astre de lumière », car elle est, de tous les satellites du Soleil, le plus brillant à nos yeux.

(2) Le signe de la Balance est considéré comme le *domicile* de Vénus. Cf. Robert Fludd, *Traité d'Astrologie générale.*

effet, le cercle de l'horizon, en plaçant à l'Est le signe du Bélier, premier de tous, on aura, à l'Ouest, la Balance. La Balance se trouve à l'extrémité d'un diamètre, dont l'origine serait le Bélier. Elle s'oppose à lui et, par cette opposition même, paraît maintenir l'équilibre entre toutes les parties du cercle. Ainsi, également, elle assure l'union entre les différents points de la circonférence.

On trouvera donc dans le symbole de la Balance une *idée* d'équilibre, une *force* de cohésion et une *forme* d'union. Ce sont bien là les caractéristiques de la déesse Vénus, dont le sens métaphysique est l'attraction.

De tous les signes zodiacaux, celui de la Balance est le seul qui soit représenté par un objet; tous les autres ont comme figure, soit un animal, soit un être chimérique ou une forme humaine. C'est que l'attraction est une potentialité dont la qualité intrinsèque résulte des autres potentialités. Il faut considérer l'attraction comme une nécessité dans « ce qui est ». Si, cependant, « ce qui est » n'était pas, l'attraction ne se manifesterait pas. Aussi l'a-t-on figurée par un objet fabriqué (1).

Le Soleil, d'un signe, épouse toutes les qualités de ce signe. Le Soleil de la Balance est un Soleil d'équilibre, de cohésion et d'union; il est, de plus, une résultante. Ou mieux, en renversant la proposition, le Soleil deifié sous les attributs mythologiques de Vénus est le centre du système solaire dont on ne veut considérer que les manifestations d'équilibre, de cohésion et d'union sur ses satellites ou planètes, et dont on réduit le rôle à celui d'une résultante des causalités supérieures.

*
* *

(1) Tous les zodiaques peuvent ne pas symboliser ce signe de cette façon; néanmoins, si on les examine attentivement, on verra que la représentation est bien analogue à la Balance. Il en est de même pour les autres signes.

Tous les signes zodiacaux correspondent trois à trois à chacun des quatre éléments (1). La Balance correspond à l'élément appelé Air. Par ce vocable, on sait que les anciens entendaient le temps objectivé comme un des plasmas constitutifs des choses. Or, dans la gradation usuelle, les éléments se suivent ainsi : Terre, Eau, Air, Feu. L'Air paraît donc procéder de l'Eau, c'est-à-dire de l'espace. En disant que le Soleil - Vénus sort de l'écume de l'eau, on exprime donc simplement que le Soleil, marquant le temps, évolue dans l'espace.

Le Soleil-Vénus commence donc son cycle zodiacal du mythe dans le signe de la Balance. Les circonstances des premières années de la déesse symbolisent les qualités de la Balance. On y voit une conque marine spiraliforme qui représente la matière façonnée et, par extension, l'art plastique ; cette conque émet un son et rappelle ainsi l'art musical ; enfin les Zéphires qui soufflent personnifient les météores aériens. En effet, le signe de la Balance est en astrologie celui des arts et, parmi les météores, il s'applique aux vents.

L'union avec Vulcain correspond au signe suivant, au Scorpion. Le Scorpion est froid, parce que sa figure est celle d'un insecte à sang froid, qui, de plus, vit dans l'eau. Cet insecte, très intelligent, est curieux à observer. Il est muni de grosses pinces à l'avant et d'une longue queue à l'arrière. Il serre avec ses pinces, mais il ne fait du mal qu'avec sa queue : en effet, son dard venimeux est placé à son extrémité postérieure. Il est vif, bien qu'il ne vole pas. Il peut cependant grimper aux arbres. C'est même sur les arbres qu'il s'endort de préférence. Enfin, il ne marche jamais qu'en zigzag.

(1) Les signes du Feu sont : *Bélier*, *Lion*, *Sagittaire ;* les signes d'Air : *Balance*, *Verseau*, *Gémeaux ;* les signes d'Eau : *Cancer*, *Scorpion*, *Poissons ;* les signes de Terre : *Capricorne*, *Taureau*, *Vierge*.

Cet animal symbolise, pour l'homme, l'effort vers le progrès. Il est aquatique et terrestre ; il paraît préférer la terre ; il sait s'élever sur les arbres. Il est bien la représentation du progrès qui se constitue par la recherche du mieux, du plus stable et du supérieur. Mais vit-on jamais un progrès se réaliser normalement ? Aussi bien que le scorpion qui court en zigzag, le progrès avance par des tâtonnements. Avec ses bras robustes, comme les pinces de l'insecte, il paraît formidable ; on dirait qu'il va tout détruire. Ce n'est cependant pas en heurtant les choses présentes de front qu'il les transforme. Toute révolution n'est jamais opérée que par les éléments mauvais que le progrès traîne par derrière. N'est-ce pas de lui qu'on a dit : *in cauda venenum?* C'est dans sa queue que se trouve le venin. Aussi bien, tout progrès est une mort du suranné. Les vieilles gens, les misonéistes, qui existent à toutes les époques, trouvent toujours que les idées avancées sont mauvaises. C'est pourquoi le signe du Scorpion est un signe de mort, de déception, de tortuosité, de tares physiques, de fermentation, de froid, mais aussi de chaleur. Car le progrès destructeur cause des déceptions aux partisans des vieilles institutions ; il suit des voies méandreuses ; il entraîne un cortège de maux, parce qu'il bouleverse ce qui est établi ; il fermente sans cesse dans les bas-fonds de l'humanité ; il est froid, car il est implacable ; mais il est chaud, car il est actif. Le signe du Scorpion correspond à la planète Mars, astre de chaleur (1). Enfin, le Scorpion, insecte noir, aux contours heurtés, peut être considéré comme laid.

(1) Le symbolisme a ses correspondances naturelles. Il doit même les présenter toujours, sous peine d'être faux. Ainsi Mars est chaud, non seulement comme dieu, mais aussi comme astre. En effet, les astronomes ont pu calculer que, malgré que cette planète soit plus éloignée du soleil que la terre, l'eau doit y bouillir à + 45° centigrades et l'athmosphère privée de nuages y entretenir à l'équateur une température plus élevée qu'ici.

C'est Vulcain, disgracieux, boiteux, peu aimable, brutal et travailleur. Son union avec la déesse Vénus est froide, décevante et, en fin de compte, tourne mal.

L'adultère avec Mars se place dans le Sagittaire. Le Sagittaire est un centaure. C'est même le centaure Chiron. Grand coureur de filles, son arc toujours tendu et sa flèche toujours prête à partir ont conservé dans le langage des peuples des métaphores énergiques.

Le Sagittaire est chaud : c'est un signe du Feu. Sa figure moitié homme, moitié animal, symbolise le passage des espèces animales inférieures à l'espèce humaine. Elle représente la mentalité de l'homme se dégageant de la brute, mais étant toujours matérielle. Le plaisir domine le Sagittaire : les sports, les femmes et la table sont les trois préoccupations de cet être éminemment prosaïque qui, dans le sous-mythe le concernant, ne pense qu'à chasser, qu'à conquérir les filles et qu'à manger. Dans la suite, dit-on, il devint médecin. Mais le médecin, par sa profession, ses études et souvent même sa mentalité, n'est-il pas toujours occupé uniquement de la matière? Et puis, — en transposant le symbole et en restant dans la conception d'un sagittaire moins intellectuel, — un mari n'est-il pas un emplâtre qui guérit tous les maux des filles, selon la cavalière expression de Molière ?

Mars est la consolation de Vénus mal mariée. Il lui procure du plaisir et lui fait un enfant. Il l'amène également à la honte de l'adultère public. Aussi les astrologues et les kabbalistes disaient-ils volontiers que le Sagittaire est un signe de récompense et de châtiment.

La scène de la vengeance de Vulcain correspond au Capricorne. Le Capricorne, c'est le péché pour les ésotéristes. C'est en tout cas un signe de Terre ; il représente la matérialité chez l'homme, tandis que le Sagittaire

correspond à l'organisme; il symbolise la chair elle-même. C'est bien le péché originel, soit : l'obligation pour l'âme humaine d'avoir une dépouille mortelle.

Vulcain fait constater le tableau de la misère humaine : l'amour réduit au prosaïsme de la fornication, le mariage acculé à l'adultère, les amants enserrés dans les lacs d'une fatalité imperceptible, mais inextricable. Voilà le résultat de la chair ! Cependant le spectacle ne manque pas d'une certaine grandeur et, malgré les détails vilains de l'amour physique et les désordres de l'adultère, quel est l'homme qui refuse d'aimer et même d'être adultère ?

La chair est faible, dira le Christ ; elle est capricieuse, disaient les mythographes. Aussi l'ont-ils symbolisée par une chèvre à queue de poisson. La chèvre est faible, folle, sans suite dans les idées. Sa queue de poisson l'alourdit : elle symbolise les conditions de l'espace (de l'eau où nagent les poissons), que la chair traîne comme un boulet.

Antéros naît au Verseau. Antéros personnifie le plaisir et le Verseau le génie humain. La figure du signe est celle d'un homme parfait tenant à la main une urne et versant de l'eau. L'homme, ayant asservi les éléments terrestres, les restitue à la nature. Rien ne se perd, car le poisson austral, Fomalhaut, qui complète la figure, avale le jet d'eau.

Le plaisir dans l'amour, c'est l'ingéniosité humaine raffinant les étreintes. En ce sens on peut dire que la véritable volupté commence seulement quand l'homme s'applique à rechercher son maximum de plaisir. On peut donc comprendre le plaisir comme une adaptation d'un principe naturel.

L'épisode du Typhon correspond au signe des Poissons. Le sous-mythe explicatif de ce signe indique, du reste, que les poissons zodiacaux sont ceux qui conduisirent au

delà de l'Euphrate la déesse Vénus et son fils. Ces poissons sur les anciennes cartes célestes sont figurés attachés par un fil noué au milieu. On sait aujourd'hui comment vivent les poissons. On sait que de tous les animaux ce sont ceux qui se montrent le plus d'affection. Le mâle, au temps de l'amour, fait pendant longtemps la cour à la femelle de son choix. C'est une cour chaste, tendre, touchante même. Puis, quand enfin la femelle a consenti, elle pond simplement ses œufs dans le nid préparé par son époux. Celui-ci alors projette la laitance sur les œufs. Et c'est tout. Aucun contact, aucune liaison, sinon psychique. Le mariage des poissons est le plus chaste de tous ! L'union se consomme dans leurs âmes et non dans leurs corps !

Quand Typhon, le monstre avide de chair, persécute la déesse Vénus, celle-ci ne trouve de refuge que dans la chasteté, qui l'aide à mettre une barrière infranchissable entre elle et son poursuivant.

Ici, le Soleil, en parcourant successivement les signes du Zodiaque, arrive au Bélier.

Le Bélier est toujours le premier des signes sur tout cercle établi selon de symbolisme zodiacal. Il implique donc toujours une idée de commencement.

Dans ce signe, nous voyons l'alliance de la déesse Vénus et de l'homme-amant sous les traits d'Adonis. Le bélier, animal généralement doux, parce que de la race des ovidés, se laisse mener facilement, se laisse même tondre, voire égorger bêtement, symbolise par excellence l'habitude. En effet, le bélier conduit le troupeau ; il marche en tête, mais il a soin de suivre exactement chaque jour aux mêmes heures le même chemin. Il tient à la régularité de sa vie avec un entêtement qui n'a d'égal que la docilité déployée par le troupeau pour le suivre. L'apologue des moutons de Panurge est typique à cet égard. Le bélier cependant est capable de colères : lent à s'emporter,

il ne connaît pas de bornes à sa fureur. Il fonce alors sur son ennemi, aveuglément, la tête la première, sans s'inquiéter du danger. Aussi le populaire dit-il couramment : quand le mouton devient enragé, rien ne l'arrête !

Ce sont là les qualités que le Soleil-Vénus adopte dans ce signe et que l'on retrouve dans le mythe. La déesse, en effet, amoureuse d'Adonis, devient docile et douce ; elle s'habitue à le suivre partout. Elle ne se révolte à la fin de l'idylle que lorsque la mort lui arrache son amant. Encore son désespoir ne s'en prend-il qu'à la fatalité !

Cet épisode de la vie symbolique de Vénus constitue par lui-même un sous-mythe. Dans cette version particulière, Adonis doit alors être pris pour le Soleil lui-même tournant autour de la Terre comme un des sept astres (1) que les systèmes d'astrologie géocentrique ancienne envisageaient. Macrobe l'a formellement laissé entendre (2) et Dupuy, dans son *Origine de tous les cultes*, a suivi ses traces (3). Ce sous-mythe avait, du reste, une importance très considérable, car la cérémonie principale du culte public de Vénus était fondée sur son développement.

Adonis meurt sous le signe du Taureau. Le taureau, animal doué d'une grande force, est toutefois domestiqué par l'homme. Il appartient à l'espèce des bovidés qui s'emploie couramment pour les durs travaux de la terre. Il représente donc le travail assidu, patient, producteur. Mais c'est une bête méchante que la passion génésique contrariée met hors de lui. Il symbolise donc également la révolte des instincts non satisfaits. Le signe du Taureau doit s'entendre comme la synthèse des astreintes de l'homme. Celui-ci est condamné au travail et à la satis-

(1) *Saturne*, *Jupiter*, *Mars*, *Soleil*, *Vénus*, *Mercure*, *Lune* étaient les sept *planètes* astrologiques.

(2) Cf. Macrobe, *Saturnales*.

(3) Cf. Dupuy, *Origine de tous les cultes*.

faction de divers besoins. Ce sont pour lui des nécessités.

Adonis meurt et la mort est une des nécessités impérieuses de la condition humaine. Il meurt tué par un sanglier, et ce sanglier, dans la voûte céleste, est représenté par la constellation de la Grande Ourse, appelée aussi porc d'Érymanthe, dans le sous-mythe d'Hercule. Or, la Grande Ourse paraît s'avancer sur le ciel, vers le Nord, à la suite du lever de la constellation du Taureau. Le sanglier est un animal sauvage et dévastateur. Il est laid, implacable, fantasque, rapide et destructeur comme la mort elle-même.

L'idylle de Vénus se termine par les larmes. Mais la nécessité des amours humaines n'est-elle pas, à cause de la mort ou de toute autre séparation, de finir dans les pleurs ?

Aux Gémeaux, le Soleil-Vénus rencontre Mercure. Le signe des Gémeaux est figuré par deux jeunes enfants étroitement enlacés. Il symbolise l'affection terrestre dans ce qu'elle a de plus innocent et de moins charnel. Les enfants se tiennent l'un contre l'autre, côte à côte : leur amour paraît être simplement fraternel. On sait que ces enfants sont Castor et Pollux, et on connaît le sous-mythe qui raconte leur amitié réciproque. C'est donc ici l'amour humain envisagé au point de vue psychologique, et par conséquent différent de l'ardeur sexuelle du Sagittaire (union de Vénus et de Mars) ou de la passion absorbante du Bélier (union de Vénus et d'Adonis). L'amour des Gémeaux est un amour supérieur qui n'a pas besoin de contact pour être complété. C'est donc l'amour conjugal, fraternel, familial.

Aussi Vénus, sans grande passion pour Mercure, procrée avec lui son fils préféré, Cupidon.

Le signe du Cancer contient la scène du jugement de Pâris.

Le Cancer, disaient les ésotéristes du Moyen-Age, représente l'attachement à la vie. En réalité, c'est la vie elle-même qu'il symbolise. Le *cancer*, crustacé plat, laid et vorace, est un crabe plutôt qu'une écrevisse. On l'a pris pour une écrevisse par suite d'un faux-sens, le mot *cancer* désignant d'une façon générique le crustacé. Mais la figure céleste représente bien une sorte de crabe. La vie, notre vie humaine et terrestre, ne se passe-t-elle pas dans la platitude, la laideur, l'instabilité inassouvie ? Ne la vivons-nous pas tous de travers, ainsi que marche le crabe qui ne saurait avancer que sur les côtés ? Ne recherchons-nous pas, également, ici-bas un idéal de beauté que nous croyons facilement atteindre dans la possession de la femme qui semble à nos yeux la plus belle ?

Le jugement de Pâris est celui que nous aurions tous prononcé en pareil cas, si nous n'avions considéré que les conditions de notre existence terrestre.

La guerre de Troie, conséquence de ce jugement, a lieu sous le signe du Lion qui, dans la course zodiacale du Soleil, suit le signe du Cancer. Le lion est le roi des animaux. Cette royauté, d'ailleurs, représente une simple tradition mythologique. Le lion, félin, cauteleux et féroce, a du chat l'adresse, l'égoïsme, la cruauté même ; il y joint une certaine grandeur d'âme parce qu'il vit sauvage et qu'il a conscience de sa force et de son courage. Le lion pourrait être un politique fameux : il n'aime que lui et les siens ; il sait, comme le chat, se montrer caressant au besoin et faire patte de velours ; il peut aussi montrer ses griffes et dévorer sans pitié son ennemi. Si le lion devient roi, ne sera-t-il pas un de ces monarques tyranniques qu'Homère a si génialement caractérisés du nom de *démovores*, c'est-à-dire mangeurs de peuples ?

Le signe du Lion représente donc bien les troubles

politiques auxquels la déesse Vénus se mêle si malencontreusement.

Avec la Vierge, la Déesse remonte dans l'abstrait, dans l'Olympe. Son cycle solaire est terminé.

La figure du signe de la Vierge représente une femme chastement vêtue, tenant d'une main une plume et de l'autre un épi. La plume constitue la moisson des bestiaux parce qu'elle est arrachée aux volatiles de la basse-cour et l'épi rappelle les fruits du travail de la terre. Ce sont les symboles de l'honnêteté et des gains licites.

Vénus finissant son rôle terrestre dans la Vierge et s'y fixant en quelque sorte, signifie que, malgré toutes ses modifications altérées, l'attraction, en principe, demeure honnête, licite et chaste.



Ces données, qui ressortent des trois interprétations du sens uranographique du mythe de Vénus, servent à dégager d'abord la description céleste — astronomique et astrologique — du cycle du Soleil et ensuite, comme corollaire, la description évolutive du Cosmos solaire.

Il est inutile d'insister plus longuement sur le premier point. En entrant dans les détails, on verrait apparaître une multitude de considérations, fort intéressantes sans doute, mais inutiles à l'hiérologie. La particularité des mythes est d'embrasser, par leurs diverses interprétations, plusieurs sciences. Si on en développe un point, on approfondit une science, mais on néglige l'ensemble. Or, c'est l'ensemble seul qui constitue le fondement de la religion.

Le second point — la description évolutive du Cosmos solaire — mérite, au contraire, que l'on s'y arrête un instant. Il forme d'ailleurs la transition et le lien entre l'uranographie et la cosmologie du mythe.

Le Soleil-Vénus, sorti de l'écume de l'Eau, est envisagé sous l'aspect de l'astre-étoile doué de la puissance attractive, en vertu de laquelle toutes les planètes tourneront autour de lui.

Son union avec Vulcain indique le moyen principal de cette puissance attractive résidant dans l'élément appelé Feu. Dès que le Soleil, doué d'attraction, possède le Feu, il émet une force.

Quand il altère cette force avec Mars, il produit de la chaleur. Aussi bien les théories de la physique moderne permettent-elles de considérer la chaleur solaire comme une modification des émanations du Soleil. La chaleur est un état vibratoire. L'éther ou espace interplanétaire, qui est le médiateur plastique, véhicule des vibrations, ne vibre pas par lui-même, donc n'est ni éclairé, ni chaud. Les rayons solaires traversent l'espace de leurs ondes vibrantes et produisent seulement la lumière et la chaleur sur l'astre qu'ils frappent.

L'adultère de Vénus et de Mars explique la genèse de cette chaleur, que personnifie Antéros. Si Vulcain est jaloux et s'il est obligé ensuite de s'effacer, c'est que les hommes ne veulent voir dans le Soleil qu'un astre lumineux (beauté de l'union de Vénus dorée avec Mars) et non point un astre centre de forces cosmiques. Apollon, potentialité de l'harmonie ; Mercure, dieu de la vie commerciale ; Neptune, maître des aspects de la nature, assistent à la constitution de la lumière et s'y intéressent vivement, car ni l'art, ni le négoce, ni l'évolution du sol terrestre ne peuvent se passer de la lumière.

Vulcain cède, vaincu.

Antéros, ou la chaleur, produit de l'union de Vénus et de Mars, est bien le moyen employé par l'ingéniosité humaine en action. L'ingéniosité, en effet, exige, pour

être appliquée, du travail, donc du mouvement. Or, on sait que le mouvement engendre de la chaleur. D'autre part, en ce siècle où l'ingéniosité humaine confine à son plus haut période, ne voyons-nous pas la chaleur constituer le principal moyen de l'industrie? Dans ce sens, on peut dire que l'utilisation pratique de la chaleur ou Antéros a contribué sur la terre à améliorer les conditions de la vie (Cupidon).

Typhon représente le désordre sur la terre (1). C'est le mal résultant de la confusion des vibrations et, en somme, de la fermentation continuelle de notre globe. Ce principe paraît tendre à s'établir et semble vouloir régner en maître. Il faudrait, pour que cette apparence se réalise complètement, que le mal absorbe le bien. Le bien c'est le Soleil ; c'est, dans le mythe de l'attraction, Vénus la bienfaisante. Le mal cherche à saisir et à dompter la déesse, comme les ténèbres luttent contre la lumière.

Ici, l'épisode rappelle le combat d'Ahriman contre Ormuzd, celui aussi de Typhon contre les cieux. Vénus échappe à son persécuteur, grâce à la constitution même de la nature terrestre où chaque chose se trouve en sa véritable place, comme les poissons dans l'eau, leur élément.

Adonis, ou l'humanité, profite des bienfaits du Soleil. Si l'homme aime le Soleil, celui-ci semble aussi l'aimer. Ne pare-t-il pas pour lui la nature de ses plus belles couleurs ? Ne lui arrange-t-il pas l'année en saisons graduées, de l'excessive chaleur au froid rigoureux, provenant ainsi des variations de température qui forcent son organisme à lutter et qui entretiennent la bonne harmonie

(1) Cf. Plutarque, *de Iside*.

du corps (1)? Le Soleil suit l'homme partout sur la terre. Il n'y a pas d'endroit où il ne brille !

Cependant, cet astre de vie ne peut empêcher la mort. Il assiste à la fin de l'homme sans pouvoir y remédier.

L'union de Vénus et de Mercure symbolise l'altération de la force solaire par les moyens de la création. Mercure, dit le messager des dieux (ou potentialités), dit aussi source des richesses (2), personnifie la puissance de création. Quand le Soleil s'unit à lui, il acquiert une vertu créatrice. Il devient le Soleil qui fait germer les grains et pousser les plantes. Il se transforme en fontaine de vie. Aussi engendre-t-il la germination, c'est-à-dire Cupidon, à qui il faut Antéros, ou la chaleur, pour se dévolopper.

Quand Pâris, où la civilisation, doit choisir son dieu entre Junon, principe de la vie organique, Minerve, principe de la vie intellectuelle, et Vénus, dispensatrice de la vie naturelle, de la vie pratique, il choisit cette dernière. Que lui importent en effet les dons du corps, les dons de l'âme ? La civilisation, cherchant à réaliser un progrès dans le beau et le confortable, préférera le Soleil-Vénus, principe de la vie matérielle.

Ce choix, dicté par le bon sens vulgaire, mais non par le sens réel de l'excellence des causes, provoquera le trouble parmi les peuples. La recherche du bien-être matériel occasionne, en effet, les luttes sociales. De là

(1) On croit généralement qu'une température toujours égale serait une condition excellente pour la santé. On soupire souvent après le printemps perpétuel. Il y a des pays où le thermomètre demeure toujours à + 15° centigrades, avec de très minimes variations. Santa-Fé de Bogota, en Colombie, est de ce nombre. Mais les habitants de cette ville se désolent de cette uniformité. Ils sont contraints de se créer un hiver en allant villégiaturer sur les montagnes voisines et de suppléer à l'été en descendant dans les plaines torrides !

(2) Cf. Homère, *Iliade*.

la guerre de Troie à laquelle le Soleil-Vénus se mêle, pour ainsi dire, inutilement. Car sa déité est blessée dans ses moyens. Les hommes, en pleine fureur belliqueuse, oublient le Soleil et ses bienfaits. Ils préfèrent les ténèbres pour perpétrer leurs forfaits ; ils maudissent la lumière qui les empêche parfois de bien viser leurs ennemis ; ils dévastent, enfin, sans pitié la nature, œuvre du Soleil. Vénus est atteinte dans sa main, c'est-à-dire dans ses moyens d'action.

Cette description évolutive du cosmos solaire qui raconte l'opération du Soleil sur la terre, est un des fondements de la théorie du Grand-Œuvre. En la développant convenablement, on verrait apparaître la science des alchimistes, cette science que l'on doit considérer surtout comme une philosophie de la matière (1).

*
* *

Le *sens cosmologique* dérive naturellement de cette description de l'évolution du Soleil.

En basant une gnose statique sur le processus du mythe de Vénus nous ferons ressortir le rôle de l'attraction dans l'univers. Poussant plus loin l'interprétation, nous verrons la place que les altérations de l'attraction, c'est-à-dire les forces dérivées, y occupent. Ainsi nous obtiendrons les raisons des formes.

Vénus, alors, sera considérée comme l'attraction universelle, unie au premier principe de force (au plasma *force*). Elle altère son union en s'appliquant au principe de vie (Mars) pour produire les conditions de l'existence (Antéros). Elle échappe cependant au domaine du concret (Typhon). Elle se dévoue à la création mortelle

(1) Cf. Berthelot, *Les Origines de l'Alchimie*.

(Adonis) (1). Elle s'attache au principe de direction générale (Mercure) et engendre l'existence elle-même (Cupidon). Elle prime la matérialité (Junon) et l'intellectualité (Minerve). Elle se mêle aux bouleversements cosmiques (guerre de Troie), mais s'y trouve paralysée dans l'action de ses moyens.

Les forces en jeu dans ce rôle de l'attraction seront d'abord la Force en soi (Vulcain), l'Action en soi (Mars), produisant l'Acte (Antéros), la Matière (Typhon), l'Humanité (Adonis), le Mouvement (Mercure) créant le Résultat (Cupidon) (2). Junon représentera la Force générative et Minerve la Force intellectuelle, qui sont susceptibles de créer des êtres ou des concepts: l'Attraction leur est naturellement supérieure.

Les formes obtenues seront les modifications du Beau en soi (Vénus), uni à la Force en soi (Vulcain). On distinguera la beauté de la vie (adultère avec Mars) créant le sens artistique (Antéros) et la beauté humaine (union avec Adonis). On remarquera que le Beau absolu échappe à Typhon, la laideur concrète, et qu'il est supérieur à la beauté matérielle (Junon) et à la beauté de la pensée (Minerve).

Mais déjà nous pénétrons dans un domaine abstrait où seules les ressources de la géométrie font apercevoir les formes, où la mécanique est nécessaire pour rendre compréhensibles les jeux des forces, où enfin l'arithmétique peut uniquement donner les raisons des idées par les nombres (3).

La gnose arithmologique devient indispensable pour

(1) Tout meurt de ce qui est créé, même la matière. Cf. Dr G. Le Bon, *Évolution de la Matière.*

(2) Un résultat ne peut se développer sans actes, comme Cupidon ne peut grandir sans Antéros.

(3) Cf. Warrain, *La synthèse concrète.*

compléter l'interprétation, et la gnose noologique utile pour parachever la synthèse.

Ici, le mythe touche aux hauteurs de l'absolu ; il atteint presque les limites de l'infini, il s'approche le plus possible du divin. Il dépasse le domaine où les mots n'ont plus de sens, où les nombres constituent le seul langage ; il arrive dans une région où la pensée n'a plus de truchement, pour échouer sur un plan où la pensée même ne se forme plus !

Là, alors, c'est le néant, c'est le nirvâna, et par delà se trouve la Divinité inaccessible, inconnaissable.

Le sens cosmologique, pour être pleinement expliqué, demande de faire appel à des connaissances vastes, solides, et exige une argumentation rigoureusement mathématique, hérissée de figures sèches et de formules rébarbatives. La philosophie supérieure y trouve, alors, un réel profit ; mais la philosophie moyenne risque de s'égarer. On suppléera aux développements du sens cosmologique du mythe en se contentant de l'exposition métaphysique. Aussi bien, dans les philosophies moyennes, une exposition métaphysique remplace-t-elle toujours — parfois, hélas ! désavantageusement — les données certaines de la Haute-Science.

SACREMENTS DE LA RELIGION DE VOLUPTÉ

I

En toute religion, la foule des adorateurs du dieu ne se distingue de la masse plus grande des infidèles que par la fréquentation des sacrements.

Les sacrements constituent donc les marques distinctives d'un adeptat.

Parmi les sacrements, l'un d'eux prime tous les autres et se rencontre dans chaque religion. C'est la *communion*, qui établit un rapport étroit entre le croyant et le dieu.

Ce rapport est constitué par une sorte d'induction électro-magnétique, où l'ensemble des forces auxquelles préside la potentialité-dieu joue le rôle d'inducteur et le croyant le rôle d'induit.

Tous les sacrements, du reste, ont pour but cosmologique de mettre, par le moyen d'une semblable induction, le croyant en communication directe avec une des forces régies par la potentialité-dieu. Seule, cependant, la communion s'applique à l'ensemble des forces.

C'est là, la Haute-Magie cérémonielle (1).

Il faut envisager l'ensemble du Cosmos solaire comme une énorme machine d'induction où se tient en réserve une masse considérable de fluides de toutes sortes. Le Soleil surtout est le grand réservoir où les diverses pla-

(1) Cf. *Formulaire de Haute-Magie*, préface.

nètes puisent l'essence même des fluides. Ainsi, nous constatons sur la terre les courants électriques, magnétiques, X et Z. Aujourd'hui que nos laboratoires ont révélé, mesuré, étudié et vulgarisé les courants X ou radio-actifs, nous comprenons mieux les courants Z, bien que ceux-ci soient toujours dans le domaine de l'hypothèse et que leur expérimentation imparfaite n'ait pas encore convaincu tous les savants.

Ces courants Z existent cependant ; on les calcule, on les constate même. Mais le déterminisme spécial de leurs lois échappe encore à plusieurs observateurs. Toutes les manifestations dites psychiques ou spirites doivent leur être attribuées. Ce sont les *forces inconnues* devant lesquelles la science contemporaine se heurte aujourd'hui. On ne peut en saisir le jeu qu'en se pénétrant des donnée de la cosmologie contemporaine dans sa partie statique On ne pourra les asservir et les rendre industriellement pratiques qu'en suivant les voies ouvertes par cette même science nouvelle dans sa partie dynamique.

Leur théorie est simple. Le Soleil, dans le cosmos solaire, est un centre inducteur et le Zodiaque, une zone d'induction. On sait que le Zodiaque est un plan de dix degrés environ d'épaisseur dans lequel les planètes se meuvent. C'est l'anneau solaire. Cette zone, en vertu des théories d'Ampère, se comporte comme un aimant immense. Elle se divise en plusieurs parties, notamment en douze, qui sont le siège de sous-courants ionisés chacun d'une façon spéciale. Les lois de Lenz et de Faraday et les travaux de Becquerel autorisent cette conception. Les découvertes de M. Charles-Henry et celles plus spéciales de l'école cosmologique contemporaine lui donnent une pleine certitude (1).

(1) Cf. *L'année occultiste et psychique* de 1907, pages 11 et suivantes. E.-C., *L'influence électro-dynamique des astres* ; Dr Baraduc, *La force curatrice à Lourdes*, etc.

La Haute-Magie cérémonielle des anciens formait un ensemble de moyens pour utiliser d'une façon psychique ces courants Z.

La religion, ou mise en pratique sur un mode hiératique de cette Haute-Magie, les emploie dans les sacrements et les sacrifices.

Vénus est la déesse de l'attraction. Sa religion se trouve placée sur le plan terrestre; elle constitue même une *expérimentation de ce plan terrestre* (1). Les sacrements et les sacrifices de Vénus devront donc faire appel aux courants Z du plan terrestre et, spécialement, au courant *attractif*. La forme ordinaire de celui-ci est l'amour et son champ d'exercice la chair. C'est pourquoi la religion de Vénus est, avant tout, la religion fluidique de l'amour, et la déesse, la déesse magique de la chair.

La communion, sacrement principal, sera, par conséquent, l'union intime du croyant avec la déesse, c'est-à-dire la vibration de l'âme à l'unisson du courant attractif, la fusion complète de l'être dans le fluide de l'amour, ce sera le spasme.

Quelle chose mystérieuse et divine que le spasme ! Au terme de l'acte de plaisir, la chair tout entière sursaturée de courant se détend brusquement comme la bouteille de Leyde se décharge au contact du doigt de l'opérateur. L'amour accumulé se répand dans le réservoir cosmique du plan terrestre, comme l'électricité de la bouteille de Leyde se perd dans le sol. L'âme, éperdue, s'abîme une minute dans les régions infinies de l'attraction. C'est un moment d'inconscience, pendant lequel rien n'existe plus ! C'est la plongée sublime dans le néant !

La communion est complète. La déesse et l'homme pour un instant ne font qu'un. La créature transportée dans le

(1) Voir la préface des *Mystères des Dieux* (dans ce volume).

monde des principes créateurs goûte un peu la sensation indéfinissible du retour au non-être, d'où elle est sortie et où elle reviendra !

C'est là, certainement, pour l'homme, la plus haute expression de ses affinités cosmiques matérielles. Inconsciemment, quand il n'est pas dirigé par la religion, il recherchera ce moment comme le but suprême des attractions de sa chair, comme la conclusion de l'amour. Mais quand une religion, c'est-à-dire une science sous la forme hiératique, le guide, il s'applique à obtenir le spasme d'une manière logique et d'une façon complète. Il ne s'abandonnera pas au hasard d'une étreinte ; il s'accouplera savamment avec un être de polarisation fluidique contraire à la sienne ; il alliera son courant positif au courant négatif, son activité à une passivité ; il tiendra compte de l'heure, de la position de la terre dans l'espace ; il s'ingéniera à ressentir un maximum de vibrations attractives et il s'abîmera confiant dans le sein de la déesse !

Alors la jouissance sera infinie ! Alors l'acte d'amour prendra l'allure d'un rite et le spasme la forme d'un sacrement.

Ce sera la communion avec Vénus.

***

Notre morale actuelle, fondée sur les principes de la religion du Christ, est logique avec elle-même et avec son fondement. Elle nous a, malheureusement, fait oublier que d'autres morales peuvent exister parallèlement, basées sur des principes différents. Ainsi, nous ne comprenons plus l'amour.

Poursuivis par l'idée que la matérialité est inférieure à la spiritualité, que la chair se subordonne à l'esprit, nous préférons inconsciemment l'abstinence à l'amour.

Nous sommes des chastes pour qui l'œuvre de chair est un péché. Or, comme un péché est une honte, nous n'avouons pas l'œuvre de chair.

C'est du christianisme pur. On ne doit ni l'incriminer ni le vanter. Chaque religion est rigoureusement établie selon les lois de la Haute-Science. Le christianisme est ainsi parce qu'il a pour dieu le Christ. Aucune autre raison n'est meilleure que celle-là.

Cependant, la religion de la déesse Vénus, construite, elle aussi, très rigoureusement, a ses dogmes, sa morale, ses sacrements et son culte différents du christianisme. Les principes qui en constituent la base sont naturels, logiques et solides comme ceux du christianisme. On ne doit pas plus les incriminer ni les vanter. Ils sont autres, voilà tout.

Nous ne comprenons plus l'amour. Nous ne savons même plus bien accomplir l'œuvre de chair, et c'est là une plainte que tous les physiologistes émettent (1). Nous devons pourtant abandonner momentanément notre morale actuelle et faire abstraction de notre ignorance en amour si nous voulons élucider les sacrements de Vénus.

***

Le spasme est un de ces phénomènes qui échappent à la physiologie proprement dite. Celle-ci doit se contenter de constater le fait et d'en montrer seulement le mécanisme nerveux. Le reste, la sensation elle-même, se passe dans cette partie de l'âme que l'on appelle aujourd'hui le moi subliminal, ou encore conscience polygonale (2). Mais ce moi subliminal n'est qu'une forme particulière du moi conscient. Il n'en paraît différent que parce qu'il reflète les états du corps fluidique. C'est une vérité qui doit mettre

(1) Notamment le célèbre obstétricien, le Docteur Pinard.

(2) Cf. Boirac, *La psychologie inconnue*.

d'accord les psycho-physiciens, les psychistes et les psychologues, gens faits pour s'entendre et que, seules, des terminologies diverses séparent à l'heure actuelle.

Or, on doit considérer le corps fluidique comme le médiateur plastique du corps humain. En ce sens, il sera analogue à l'Éther, qui constitue le médiateur plastique interplanétaire. C'est donc un milieu vibratoire apte à recevoir et à transmettre les vibrations cosmiques.

Le spasme est le résultat de vibrations cosmiques attractives. Il est une vibration lui-même, mais une vibration d'un plan cosmique très supérieur. Le mythologue dirait : du plan spécial à la déesse Vénus.

En somme, le spasme est notre manière, à nous autres humains terrestres, d'avoir la sensation de l'attraction universelle. Cette sensation ne peut s'analyser parce qu'elle est *para-physique*, parce qu'elle est supérieure au concret et inférieure à l'abstrait ; qu'elle se trouve, par conséquent, dans un domaine intermédiaire. Aussi n'en avons-nous pas conscience, mais subconscience.

On conçoit qu'une religion, fondée sur la potentialité et les modalités de l'attraction, ait, pour sacrement principal, le spasme. C'est le seul moyen que l'adepte possède pour recevoir et ressentir l'induction électro-magnétique de tous les courants Z attractifs.

Il faut qu'un sacrement, pour avoir une portée hiératique, soit non seulement une fonction cosmique, mais présente aussi une moralité et une utilité. En d'autres termes, il ne suffit pas que le moyen initiatique — le sacrement — constitue uniquement une pratique nécessaire pour entrer en relation avec les plans supérieurs ; il convient, également, que cette pratique soit légitimée par les modes rationnels de l'existence et par la constitution naturelle de l'homme.

A force de pratiquer la morale de la religion du Christ,

nous n'apercevons plus les bases cosmologiques de la morale universelle. Aussi nos idées sur la morale sont-elles en perpétuel conflit avec la science.

Élargissons nos conceptions. Une morale n'est-elle pas un ensemble de modes rationnels de vie ? Soit un code des coutumes qui résume ce qu'il faut ou ne faut pas faire ? Sans aller plus loin, on comprend que cette morale puisse présenter divers aspects, selon l'orientation que l'on donne à la vie.

Les divers aspects de la morale, ainsi envisagée, seront donc égaux entre eux, aucun n'étant meilleur ni pire. Le bien et le mal, le plaisir et la douleur, le beau ou le laid, l'utilité ou l'inconvénient, ne seront plus, alors, que les rapports subjectifs de nos actes considérés d'après le code adopté.

Ces rapports sont des postulats de la morale : ce n'en sont pas le fondement.

Le fondement de la morale est simplement la logique. On ne peut demander à toute institution humaine d'autre qualité que celle d'être logique, — ou mieux rationnelle.

L'acte immoral est un acte anti-humain. L'acte moral sera un acte humain. Mais on doit entendre ces expressions dans leurs acceptions les plus larges. Tout ce qui n'est pas dans le même sens que le mouvement général de l'univers se trouve indubitablement anti-humain et immoral. Toute autre idée de l'immoralité est particulière et non générale : elle est susceptible d'être entachée d'équation personnelle.

Mais c'est là de la métaphysique. Pour rendre ce raisonnement valable, il faudrait le reprendre d'une façon cosmologique. On aurait alors une notion exacte du mouvement universel ; on comprendrait comment nous percevons des rapports d'arrêt qui nous causent la sensation du mal, de la douleur, du laid ou de l'inconvénient. Si l'on avait su lire Zénon, il y a longtemps qu'on aurait

compris le mouvement et qu'on aurait raisonné de la morale comme les stoïciens.

Le spasme, pour les fidèles de Vénus, est éminemment moral. C'est même, pour eux, le fait le plus moral. N'est-il pas humain ? N'est il pas dans le sens du mouvement universel ? Ne fait-il pas vibrer l'être à l'unisson de courants attractifs absolument nécessaires, absolument normaux, absolument naturels ?

Le spasme, pour les fidèles de Vénus, est donc le souverain bien, la suprême beauté, la meilleure utilité, — le parfait plaisir. En faisant, du reste, abstraction de notre moralité vulgaire et actuelle, quel est l'homme qui n'est pas enclin à penser ainsi ?

Le spasme, cependant, présente une réelle utilité physique. Tous les physiologistes proclament que l'être doit nécessairement éprouver le spasme. C'est un besoin. Si on ne le satisfait pas, des troubles graves se manifestent dans l'organisme, dont les moindres sont ces interférences vibratoires connues sous le nom de névralgies, de neurasthénie, de folie, etc. L'utilité du spasme est incontestable.

Par conséquent, le sacrement principal de la religion de Vénus, la communion avec la déesse de la chair, est bien un sacrement.



De tous les sacrements d'une religion, seul, le principal, — la communion, — peut se ranger à la fois dans les trois catégories des pratiques sacramentelles (1).

Il est, à vrai dire, *communicatif*, parce qu'il établit un rapport étroit entre le fidèle et son dieu. Mais il est également *initiatif*, parce qu'il confère une qualité hiératique au croyant qui le pratique pour la première

(1) Cf. Préface des *Mystères des Dieux* (dans ce volume).

fois et qu'il transforme son être psychique. Enfin, il est aussi *moral*, car il peut à la rigueur se passer — surtout dans la religion de Vénus — de rites spéciaux, qu'il sanctifie un acte ordinaire de la vie et que chacun, en somme, peut le recevoir en particulier.

Les autres sacrements n'ont pas pour but de mettre l'homme en rapport avec l'ensemble des courants derivés de la potentialité-dieu, mais seulement avec certains d'entre eux. Ils doivent nécessairement se ranger dans une des trois catégories.

On remarquera, cependant, que toutes les religions ne comportent pas un même nombre de sacrements. Ce fait n'est pas dû à un pur hasard. C'est, au contraire, une conséquence logique de la nature même de chaque religion.

En effet, les dieux possibles représentent chacun une forme de la Divinité inconnaissable et sont par eux-mêmes chacun une potentialité différente. Sur un cercle, ces dix dieux ont chacun une place déterminée qui fait un angle plus ou moins grand avec un point origine. La religion du dieu qui est placé en ce point origine possèdera un maximum de sacrements, dont le nombre sera déterminé par le maximum de différenciation des sous-courants Z dérivés de la potentialité. Elle présentera donc autant de pratiques sacramentelles qu'il est possible d'imaginer pour mettre en rapport l'homme terrestre avec chacun des sous-courants Z dérivés d'une potentialité. Cette religion-là se trouvera certainement analogue au plan humain terrestre lui-même.

Ce sera donc la religion du Christ.

En style cosmologique, on exprimera, par une formule qui suppose maintes propositions démontrées, que l'axe du christianisme est superposable à l'axe de la Terre, ou encore : que ces deux axes font avec le plan zodiacal héliocentrique le même angle.

Les autres religions ont diverses inclinaisons d'axe. Aucune, par conséquent, ne peut présenter la même disposition de sacrements (1).

La religion de Vénus ne comporte que cinq sacrements: la *communion*, dont il vient d'être parlé, — la *rémission de la défectuosité originelle*, — la *confirmation de la vibration attractive*, — le *mariage* — et l'*hiérodulisme*.

*
* *

Le péché originel symbolise, dans toute religion, l'union de l'âme immatérielle et de la chair. C'est un péché, dans le sens de défectuosité (2). Mais, selon la conception adoptée par une religion, cette défectuosité se constate diversement. Dans la religion de Vénus, l'hiérophante trouve dans le corps humain un obstacle à l'acte d'amour. C'est, chez la femme, la membrane hymen et, chez l'homme, le ligament du prépuce.

Un croyant ne devient un véritable fidèle que lorsqu'il est capable de communier avec le dieu. Or, comment arriver au spasme complet dans une union charnelle, si l'on ne peut pratiquer cette union ? Il faut donc remédier à la défectuosité originelle. De là, l'institution d'un sacrement ayant pour objet de fendre la membrane hymen et de couper le ligament du prépuce.

Quand cette cérémonie est accomplie, le néophyte se trouve apte à recevoir les autres sacrements. La dévirginisation se pratique donc au début de l'existence, comme, du reste, tout rite de rémission de la défectuosité originelle.

(1) Les conciles de Florence et de Trente ont déclaré que les sacrements du christianisme *surpassaient* ceux des anciennes lois. C'est une doctrine d'ésotérisme chrétien fondée, comme on le voit, sur la raison. Seulement, les sacrements chrétiens ne surpassent pas les autres; ils sont plus adéquats au plan humain.

(2) *Peccatum* signifie défaut.

Il importe, en effet, que l'homme soit au plus tôt admis dans le sein de la religion, car, ainsi, il ne perdra pas un seul instant pour profiter des doctrines et du merveilleux moyen éducatif qu'elles constituent. Dans l'instruction profane, nous ne procédons pas autrement, du reste : nous apprenons à lire aux enfants dès leur plus bas-âge.

A l'époque de la puberté, se reçoit le second sacrement de Vénus : la confirmation de la vibration attractive. C'est la première menstruation des filles, la première éjaculation des garçons. A ce moment, les fluides attractifs commencent à vibrer dans l'être, et le fidèle qui connaît leur origine supérieure en respecte les manifestations. Logiquement, la religion de la chair doit les consacrer par des rites symboliques.

Enfin, arrive le mariage. L'attraction dans l'humanité, ayant pour résultat social et physique l'union des êtres, le mariage constitue un des principaux sacrements de Vénus. Mais, ici, le mariage est surtout envisagé au point de vue sexuel. C'est uniquement le moyen de parvenir à la communion avec la déesse. Si bien que le mariage et cette communion ne représentent qu'un même sacrement dans la *forme,* quoiqu'ils soient, en réalité, distincts dans la *matière* et aient le caractère de deux sacrements.

Le mariage, dans la religion de Vénus, est donc une union rituelle de deux êtres. On ne le considère pas uniquement, ainsi que font les fidèles du Christ et de Jéhovah, comme le fondement de la famille. Aussi le mariage n'entraîne-t-il aucune liaison, si peu durable qu'elle soit. C'est surtout une union charnelle pour le plaisir et pour le spasme.

Il a donc comme complément naturel le cinquième sacrement : l'*hiérodulisme* sous la forme de prostitution sacrée. L'hiérodulisme, c'est l'ordination hiérophantique, la con-

sécration complète du croyant au service de la déesse (1). Il établit une distinction entre le fidèle et le prêtre. Tandis que le premier ne pratique la communion rituélique qu'en de certaines occasions appelées fêtes solennelles, ou quand sa piété particulière l'incite à se rapprocher du dieu, le second, au contraire, a le devoir de communier régulièrement. Dans la religion de Vénus, cette communion consiste dans le spasme ; l'hiérodulisme, par conséquent, devient une manière de prostitution méritoire.



Les sacrements, dans une religion, sont ou nécessaires ou facultatifs. Tous ceux de Vénus sont nécessaires, sauf, bien entendu, l'hiérodulisme. Aucun fidèle n'est jamais obligé de se consacrer au service du dieu.

Tous sont initiatifs. Ils correspondent à des stades divers dans l'instruction religieuse. Deux seuls sont communicatifs : le mariage et la communion. Ces derniers établissent des liens parmi les croyants entre eux et un rapport entre le croyant et la déesse. Ces deux seuls aussi sont moraux et le fidèle doit les pratiquer dans la vie journalière. Cependant, la communion n'est excellente qu'accomplie dans le temple, solennellement, et selon le rite. Mais le mariage, qui unit les époux par sa consommation, peut avoir pour conséquence aussi l'établissement de la famille : c'est donc principalement le sacrement moral.

Quelle est la valeur de ces sacrements ? Autrement dit, quelle est leur raison au point de vue des fonctions cosmiques, de la moralité et de l'utilité courante ?

La dévirginisation, qui met l'être en état de recevoir les vibrations attractives et d'atteindre le spasme, remplit

(1) ἱερόδουλος signifie *voué au temple*. Dans l'hiérodule, nous distinguerons le *servant* et le *prêtre*.

incontestablement une fonction cosmique primordiale. Rituéliquement, par un moyen sacramentel, ou autrement par la fortuité de l'existence, l'homme doit nécessairement se débarrasser des tares imposées par la défectuosité originelle. Cette tare des membranes de la virginité est destinée à disparaître. La conserver reviendrait à refuser les bienfaits de l'amour. Or, refuser les bienfaits de l'amour, c'est négliger d'entrer en communication avec le plan terrestre de l'attraction.

Il en est de même pour la puberté. Ce phénomène s'impose. Aucun homme n'y échappe. L'homme peut conserver la tare originelle de la virginité ; il arrivera malgré lui à l'époque de la puberté et le phénomène se produira. Inutile d'insister : l'évidence de la fonction cosmique est démontrée par la vie courante.

Le mariage est nécessaire si l'on envisage la fonction sociale, car il a pour postulat la reproduction. Il apparaît moins indispensable si l'on se rapporte aux fonctions cosmiques. L'homme peut demeurer vierge et le refuser. Mais, en ce cas, ne refusera-t-il pas également les vibrations cosmiques de l'attraction ? ne se privera-t-il pas du spasme complet ? On ne peut nier sérieusement que le mariage remplisse une fonction cosmique.

La prostitution, par contre, nous semble, aujourd'hui, entièrement en désaccord avec les institutions naturelles. Notre mentalité, façonnée selon les préceptes de la religion du Christ qui dédaigne la chair, nous fait considérer la prostitution sous un jour défavorable. Cependant, autour de nous et en nous, la prostitution s'étale au grand jour ! Quel est l'homme qui fut toujours monogame ? Quelle est la femme qui n'a appartenu, du moins en pensée, à plusieurs hommes ? Dans notre effort évolutif à nous

séparer de l'animalité, nous voulons nous distinguer des animaux en demeurant toujours sur les hauteurs de l'intellectualité et en ne nous unissant jamais qu'à un seul être! Folie et orgueil! Rien n'est plus contraire à notre nature d'hommes doués non seulement d'une âme intellectuelle, mais aussi d'un corps animal.

La prostitution n'est que la consécration du fait indéniable et constant de la polygamie et de la polyandrie. Elle est même supérieure, dans un sens, à toute institution d'un mariage fondé sur la polygmie et la polyandrie. En effet, elle ne réglemente pas le nombre des conjoints; elle laisse le soin aux lois cosmologiques du déterminisme de régler les accouplements.

Établie dans la société comme une institution générale, elle conduit à l'hétaïrisme et nous fait perdre la notion de famille. Or, la notion de famille ne peut être négligée. La famille est un ensemble, un bloc humain, uni par la consanguinité et les affinités héréditaires. On ne peut en faire abstraction: c'est un fait.

L'hétaïrisme disperse la famille. Nul ne sait plus quel est son père. L'hétaïrisme, alors, est obligé de devenir gynécocratique, c'est-à-dire de poser le principe de la filiation maternelle, — la seule que l'on puisse réellement prouver. L'essai a été fait dans l'humanité; nous en avons aujourd'hui la certitude (1). Si on ne l'a pas continué, c'est moins à cause de ses conséquences sociales que par suite d'une transformation évolutive de la mentalité des hommes.

On remarquera, cependant, que la filiation maternelle donne à l'enfant une famille incomplète. Cet enfant a nécessairement un père. Pourquoi ne le connaîtrait-il pas? Virtuellement, ce père fait partie de sa famille. Pourquoi n'y figurerait-il pas réellement?

(1) Baschofen, *Das Muttereicht.*

C'est ce que l'hiérophante de Vénus a compris. Il s'est bien gardé d'établir un mariage sous la forme de prostitution et d'instituer dans la société l'hétaïrisme. Du reste, il ne le pouvait pas. La Haute-Science lui imposait, par la construction géométrique de sa religion, de distinguer le mariage de l'hiérodulisme, sous peine d'être en discordance avec le plan des vibrations attractives terrestres dont il se servait (1).

Le mariage dans la religion de Vénus est d'abord l'union sexuelle; mais il est aussi l'union sexuelle des époux constituant la base de la famille.

L'hiérodulisme, c'est l'union sexuelle simple, sans liaison d'aucune sorte, sans lendemain, — c'est bien la prostitution pour le plus grand nombre de communions avec la déesse.

Il y a bien là une fonction cosmique, celle de la recherche du meilleur spasme par changement de polarité du conjoint. C'est une loi de notre évolution : nous devons progresser, donc changer continuellement. Nous avons constaté que l'habitude fatigue et qu'elle émousse la sensation. A toujours unir son être à un même autre être, on ne progresse pas dans le plan de la vibration attractive. On doit donc changer parfois. Nous ne pouvons indéfiniment conserver ni les mêmes amis ni les mêmes amantes. De là la fonction cosmique de la prostitution.



Quant à la moralité de tels sacrements, elle ne se discute même pas si l'on envisage toujours le bien relatif terrestre comme ce qui est humain et le mal relatif terrestre comme ce qui est anti-humain.

Il est humain de ne pas conserver sa virginité, d'être pubère, de se marier, voire même de pratiquer la prosti-

(1) Voir le schéma de la religion de Vénus, page 128.

tution. Le mal — ce qui se trouverait anti-humain — serait certainement de ne pas aimer et de ne pas procréer ; ce serait aussi de tomber dans l'hétaïrisme à cause de la désorganisation de la famille par manque de filiation paternelle. Néanmoins, si la prostitution demeure un hiérodulisme, si elle ne sort pas du temple, elle prend l'allure d'une institution humaine très acceptable et très profitable. Et les courtisanes, comme aussi les éphèbes voués à l'amour, au lieu d'être considérés comme des désorganisateurs sociaux, deviennent au contraire des êtres nécessaires dont la mission est de satisfaire à la fonction cosmique du changement. En ce sens, ils sont respectables. Au point de vue de la religion de Vénus, ils sont même sacrés. On comprend pourquoi les peuples anciens les honoraient.

Utiles, ces sacrements le sont également. Car il est utile de ne pas conserver sa virginité pour se marier et de se marier pour éprouver le spasme. Il est utile aussi d'établir une prostitution pour permettre le changement de conjoint aux chefs des familles et pour donner accès au spasme à ceux qui ne fondent pas de familles.

En faisant abstraction de tous les préjugés que nous ont légués les institutions du Christ, nous arrivons très bien à saisir les rouages de cette religion oubliée et méconnue de Vénus et à en comprendre les raisons logiques.

II

Les détails manquent sur la façon dont ces divers sacrements de Vénus étaient administrés.

Les auteurs de l'antiquité nous ont cependant de ci

de là laissé entendre qu'ils existaient. Mais aucun ne paraît nous avoir légué une *théologie* sur laquelle on puisse épiloguer. Il y a de cela une raison primordiale. La religion de Vénus, comme toutes les religions, comportait une initiation rigoureusement ésotérique. Rien de ce qui est ésotérique ne devant être révélé, nous ne possédons généralement que les textes indispensables pour constituer une base hiératique. Seule, la religion du Christ, où l'initiation est réduite à son expression la plus simple, où l'adeptat est en quelque sorte uniquement public, où, en tout cas, les rites cachés sont très peu nombreux, a pu donner l'occasion aux auteurs d'analyser et de commenter les sacrements. C'est ainsi que nous avons des théologies chrétiennes et que nous n'en possédons guère sur les autres formes religieuses.

Les adeptes de Vénus, au surplus, n'avaient pas besoin d'être grands clercs pour se faire une raison suffisante de la nécessité des sacrements de leur religion. S'ils n'en saisissaient toute l'importance et toute la beauté que quand ils étaient initiés, du moins ils pouvaient facilement se rendre compte de la logique des formes adoptées.

En effet, tandis qu'il faut à un fidèle du Christ un certain effort pour comprendre par exemple comment l'aspersion du baptême efface une tare originelle, le mode de dévirginisation est si peu symbolique que toute explication devait au fidèle de Vénus en paraître superflue.

Aussi les auteurs de l'antiquité se sont-ils contentés de signaler que l'on immolait la virginité des enfants en l'honneur de la déesse (1).

***

(1) Cf. St-Augustin, *La cité de Dieu.* — Hérodote, *Histoires.* — Strabon, *Géographie.* — Pausanias, *Voyage historique en Grèce.* — Dufour, *Histoire de la prostitution.*— Frédéric Creuzer, *Religions de l'antiquité,* — *etc.*

Cependant, il faut prendre garde, lorsqu'on lit les auteurs de l'antiquité, de distinguer les anticléricaux, les cléricaux et les initiés.

De tout temps, on a vu des anticléricaux. Ce sont des persifleurs auxquels le sens supérieur des pratiques religieuses échappe. Or, par une tournure étrange de leur esprit, ces contempteurs des hiératismes ne peuvent s'empêcher de parler de ce qu'ils méprisent. Au lieu de demeurer indifférents, ils cherchent à expliquer les doctrines et les rites qui leur paraissent vétustes, illogiques ou inutiles, et que, bien entendu, ils ne comprennent pas.

Tout adepte d'une religion adéquate à l'époque où il vit est un anticlérical par rapport aux autres formes religieuses.

Aujourd'hui, les adeptes de la science, laquelle doit nécessairement percer à jour les mystères des dieux et mettre en évidence les raisons des hiératismes, sont anticléricaux.

Aussi discutent-ils volontiers du Christ, de Jéhovah, de Brahma et de toutes les potentialités constituant des sujets de mythes. Ils ratiocinent à l'envi, mais ils n'avancent guère.

Jadis nous avons eu, très près de nous, les premiers chrétiens imbus de mysticisme qui ont répandu les idées les plus fausses sur les cultes de l'antiquité. Nous avons eu, auparavant, lors de la décadence romaine, des littérateurs fort élégants, mais très sceptiques, qui, dans la confusion des diverses religions présentée par la civilisation cosmopolite, rejetaient sinon les dieux, du moins les hiératismes. En Grèce même, bien que la Grèce puisse passer au regard de la postérité comme la terre bénie des idoles où les rites cohabitaient sans se mélanger, nous avons eu également des talents très respectables qui se sont gaspillés à médire des religions.

Ces anticléricaux sont légion. L'hiérologue doit les

consulter avec circonspection. Ils se nomment Saint Augustin, Saint Chrysostome, Saint Clément d'Alexandrie, Juvénal, Cicéron, Aristophane ou Démosthène ; ce sont des notoriétés incontestables, des gens convaincus, mais des savants de faible génie.

A côté d'eux se trouvent les cléricaux. Ceux-ci se présentent sous un aspect plus amène. Ils sont tout autant dangereux. Ils ne méprisent rien de ce qui n'est pas leur religion, mais ils déforment ce qu'ils croient comprendre. Ils raisonnent avec leur foi aveugle. On rencontre parmi eux peu de vrais talents. Les plus célèbres sont peut-être Saint Alphonse de Liguori, Virgile, Saphô, Swedenborg. Mais l'hiérologue, homme de science, s'aperçoit vite qu'il ne tire aucun profit de ces visionnaires.

Il s'agit, pour lui, dans la masse, de distinguer les initiés. Les véritables philosophes présentent généralement ce caractère; plusieurs poètes aussi sont indéniablement empreints de cette marque. Tous, du reste, planent sur la postérité avec une renommée ineffaçable. Ce sont les Homère, les Hésiode, les Sophocle, les Ésope, les Platon, les Xénophon, les Zénon, les Apulée, les Lucien, les Phèdre, les Ovide, les Lucrèce, les Albert le Grand, les Saint Thomas, les Dante, les Rabelais, les Jacob Bœhme, les Guillaume Postel, les Valentin Weigel, les Robert Fludd, les Gœthe.

Ceux-là, si on sait les lire et les comprendre, laissent toujours entrevoir les voies de la vérité.

***

Nous devons croire que la dévirginisation selon le rite de Vénus devait être différente des dévirginisations que l'on rencontre ailleurs. On trouve en effet, dans la religion de Dionysos, un sacrement analogue. Il se pratiquait par le simulacre de l'acte procréateur. Les

vierges devaient introduire le phallos et donner à cet emblème les prémisses de leur chair. Dans la religion de Jéhovah, on rencontre la circoncision. Les jeunes garçons sacrifient au dieu leur prépuce.

Mais sont-ce bien là, à proprement parler, des dévirginisations?

Dans le culte de Vénus, l'offrande consiste dans les membranes virginales; dans celui de Dionysos, au contraire, c'est le corps tout entier qui est prostitué au dieu, et, dans celui de Jéhovah, il y a effusion de sang par blessure. Ce sont des pertes de virginité dans la *forme* du sacrement, mais non dans la *matière*.

Il est indiscutable, du reste, que les fidèles de Jéhovah tiennent à conserver la virginité. L'abandon du prépuce n'a pas pour effet d'enlever la virginité, mais de découronner le mâle d'un attribut charnel. Il symbolise le sacrifice du corps, l'effusion de sang, l'abstraction que le fidèle doit faire de sa matérialité: c'est l'offrande d'Abraham qui n'hésite pas à immoler son fils, œuvre de sa chair, mais qui, néanmoins, lui conserve la vie sur l'ordre de son dieu. Ce n'est donc pas une dévirginisation.

Les fidèles de Dionysos ne s'inquiètent pas de la virginité. Ils ne la considèrent ni comme une tare, ni comme une qualité. Ils font consister l'acte procréateur dans la génération. Le phallos représente le mode actif de création que la nature concrète emploie. La jeune fille l'essaie, non pour rechercher la sensation ou le spasme, mais pour procréer. Certes, elle n'engendre pas avec l'idole matérielle, mais elle n'en éprouve aucun plaisir. Par là, l'hiérophante a voulu indiquer que la religion de Dionysos est la religion de la procréation et non de l'amour. La physiologie démontre en effet qui ni la sensation, ni le spasme, ni, à plus forte raison, l'amour ne sont pour rien dans la conception.

La dévirginisation est purement et uniquement un sacrement de Vénus. On devait nécessairement la pratiquer sans douleur et sans effusion de sang. La douleur est un mal pour une religion dont la morale a pour base le plaisir. L'effusion voulue du sang est une abomination pour un culte fondé sur la conservation intacte de la chair.

Néanmoins, un couteau de métal chauffé était certainement employé à cet effet. Le développement de toute religion suit rigoureusement le mythe ; chaque sacrement dérive naturellement, dans sa forme, des épisodes symboliques. Vulcain, dieu des métaux et du feu, préside à la dévirginisation : c'est lui qui déflore la déesse. L'instrument du premier sacrement devait être un couteau forgé et trempé, légèrement chaud. De plus, le fidèle qui le recevait devait nécessairement être étendu, non seulement pour se mettre dans la même posture où la déesse, antropomorphisée, avait connu son mari, mais encore pour se conformer à l'exigence cosmologique.

En effet, s'est-on jamais demandé pourquoi l'homme, seul de tous les animaux, pratique l'œuvre de chair étendue? Nul atavisme, nulle adaptation sociale, nulle conformation corporelle ne répond d'une façon satisfaisante à la question. On n'explique rien par l'hérédité, la sociologie, la physiologie. Car les données des études scientifiques positives aboutissent uniquement à des constatations. Les prétendues lois qui s'en dégagent sont des remarques et non des lois. Jamais elles ne donnent une raison suffisante. Il faut remonter plus haut.

La cosmologie, au contraire, mathématique dans son fondement et son développement, explique tout naturellement ce phénomène. La vie de tout être peut se considérer comme une courbe fermée. Les actes naturels de cet

être peuvent également former une courbe fermée, soit un cercle. Leurs mobiles se réduiront dès lors aux douze points du cercle. Leurs formes aussi. L'homme est l'être supérieur terrestre, — le vibrateur le plus évolué du système terrestre ; il se trouve donc construit sur un plan analogue à celui de la Terre. Or, ce plan de la Terre, considéré aussi comme un cercle, — le Zodiaque, — a son point de liaison au signe de la Balance.

Corollairement, l'homme a son point de liaison au même signe. Mais qu'est-ce que la Balance? L'équinoxe d'automne sur l'écliptique, moment où les jours décroissent ; le crépuscule sur l'horizon, moment où la nuit s'avance. Nous disons encore: le Soleil se couche. Nous ne nous doutons pas que nous exprimons en cela l'ensemble d'un raisonnement cosmologique. La Balance, signe d'équilibre, est, comme conséquence, le signe aussi de l'horizontalité. La liaison pour l'homme étant principalement la liaison charnelle, l'amour, nous devons donc nécessairement aimer couchés, et pendant la nuit.

C'est là tout le secret du déterminisme de l'acte le plus fréquent de notre existence. Un raisonnement succinct en fait apparaître la raison suffisante ; mais une démonstration géométrique serait évidemment nécessaire pour l'étayer. Nous n'en avons pas besoin dans l'occurrence.

Nous savons, par l'interprétation uranographique du mythe, que la naissance de la déesse Vénus correspond au signe de la Balance et que son mariage avec Vulcain se passe au Scorpion. Nous considérerons également que la Balance a un rapport astrologique étroit avec la planète Venus et le Scorpion avec la planète Mars, et que, d'autre part, la planète Vénus symbolise, en alchimie, le cuivre, et la planète Mars

le fer. Nous saurons donc en induire comment le sacrement de la dévirginisation se pratiquait. Car nous n'oublierons pas que la symbolique rituelle est, dans toutes les religions, parallèle à la symbolique graphique.

La cérémonie avait donc lieu au coucher du Soleil. Le catéchumène était amené au temple, entre les deux colonnes du portique. Là, il était étendu, la tête vers l'orient et les pieds vers l'occident. Comme le temple, selon le rite usité dans la construction de tous les temples, était disposé de manière à avoir son entrée à l'occident et son autel à l'orient, le cathéchumène se trouvait placé tournant le dos à l'autel. Mais, pour que le symbole de la Balance soit encore mieux observé, le catéchumène devait avoir ses reins exactement sur le seuil. Ainsi ses pieds et la moitié de son corps se trouvaient à l'extérieur du lieu sacré et l'autre moitié à l'intérieur. On lui écartait le plus possible les jambes, en lui faisant prendre une attitude semblable à celle du colosse de Rhodes. Car le colosse de Rhodes représentait la Balance. Mais la statue était debout, tandis que le catéchumène demeurait couché.

Alors le prêtre s'avançait et opérait. Tandis qu'il élevait la main gauche ouverte vers le ciel, il prenait dans sa main droite un couteau dont la lame était faite de cuivre et de fer, c'est-à-dire d'airain ; il le trempait dans une eau en ébullition et tranchait la membrane de haut en bas pour les filles et de gauche à droite pour les garçons.

Ces gestes mêmes nous sont indiqués par le sens cosmologique; le prêtre devait employer, pour dévirginiser, la main droite, qui est celle de l'action. Il élevait la gauche, celle de la passivité, vers le ciel ; car il savait que le côté gauche est, dans le corps humain, la partie fluidique. Il trempait son couteau, fait d'un alliage de métaux représentant l'union de la déesse avec Vulcain, dans une eau en ébullition, parce que le métal devait avoir reçu le

contact de l'eau et la chaleur du feu. Cette eau représentait les eaux en fermentation du signe du Scorpion. Tous nos actes devant être imprégnés d'esprit de progrès, c'est-à-dire pénétrés d'influx du Scorpion, le couteau était plongé dans une eau dont les bouillons symbolisaient la fermentation. Ainsi le rituel était d'accord avec le mythe.

Le coup était porté de haut en bas pour les filles et de gauche à droite pour les garçons. En opérant ainsi, par suite de la position du catéchumène, le prêtre traçait chez les filles une ligne de l'orient à l'occident et chez les garçons du sud au nord. C'est là d'abord le sens du mouvement apparent du Soleil et des courants magnétiques qui vont de l'est à l'ouest ; c'est ensuite le sens de l'axe de la Terre sur son orbite, — notre sphéroïde tournant en effet de manière à avoir le Soleil au nord (1).

Sous peine d'être illogique et de manquer aux règles fondamentales des rites universels, le prêtre de Vénus ne pouvait procéder autrement.



Le sacrement de la confirmation de la vibration attractive, conféré à l'époque de la puberté, correspond dans le mythe à l'épisode de l'union de la déesse avec Mars.

Vénus, jusque-là mariée à Vulcain, n'a éprouvé aucun plaisir. Mars est le premier homme qui l'initie à la sensation du désir, sinon de l'amour.

Le but du sacrement étant la consécration des premiers désirs, les garçons et les filles devaient sans doute y apporter en offrande les preuves de leurs facultés à procréer.

(1) Comparer le signe de la croix que l'on fait en entrant dans une église (une église devrait toujours avoir son autel à l'orient) ; comparer également divers autres signes semblables usités dans différents rites, en Franc-Maçonnerie notamment.

Des linges tachés devaient solennellement y être brûlés. Plus tard, quand la religion se déforma, des phallos durent aussi y être promenés en procession (1). Les auteurs anciens ne nous ont presque rien révélé à ce sujet, mais nous sommes en droit de le soupçonner.

Du reste, cette fête avait sans doute le même caractère intime de toutes les fêtes de la nubilité que l'on rencontre par ailleurs. Tandis que, par exemple, les chrétiens invitent volontiers leurs amis au baptême des enfants, ils s'abstiennent au contraire de les convoquer à leur première communion.

Bien qu'elle eût un caractère public, la cérémonie de la confirmation de la vibration attractive devait offrir une allure familiale.

L'épisode de Vénus unie à Mars se passe au signe du Sagittaire, qui symbolise l'excitation amoureuse. D'autre part, sur le plan abstrait correspondant et parallèle, le sacrement est lié au signe de la Vierge. De ces deux indications, nous pouvons conclure qu'aucune union entre les sexes n'avait lieu et que vraisemblablement même les garçons et les filles étaient séparés. Nous avons aussi le droit de supposer qu'un repas leur était servi, — un simulacre de repas, sans doute, où ne devait figurer que du pain (la Vierge) et du vin (le Sagittaire) (2). Enfin, après avoir constaté l'aptitude des enfants à éprouver le désir, on devait nécessairement les instruire de l'amour.

Il y a une science de l'amour. Nous l'avons complètement perdue en Occident. Nous savons cependant

(1) Cf. St Clément d'Alexandrie, *Exhortations aux gentils*. — Arnobe, *Traité contre les gentils*. — Firmicus, *De profanis religionibus*.

(2) La *Vierge* est figurée avec un épi. Le *Sagittaire*, signe de Dionysos de Noé, etc., a un rapport mythologique étroit avec le vin ; il a aussi comme correspondance les plaisirs de la table.

que l'antiquité l'enseignait soigneusement aux garçons et aux filles. Rien n'en a transpiré. Cette instruction était secrète; elle devait être orale et probablement aussi impossible à décrire.

Elle consistait non seulement en l'explication des diverses pratiques employées pour stimuler le désir, mais encore dans l'étude des postures, des paroles, des moments propices pour exciter le meilleur plaisir, et enfin dans l'analyse du spasme.

Rien n'est ni anti-physique ni contre-nature, ni anti-humain en amour. La volupté, pour atteindre le spasme complet, est la seule loi. Uniquement, tout moyen douloureux peut être considéré comme une perversion. L'aberration génésique commence avec la confusion du plaisir et de la douleur. C'est alors que la notion du bien et du mal, selon la religion de Vénus, se perd; c'est alors que le péché — la défectuosité — apparaît.

L'art d'embrasser, qui n'est pas aussi spontané qu'on pourrait le croire, devait faire le fondement de cette instruction initiatique. L'homme est encore le seul être qui unisse ses lèvres dans l'amour, alors que les animaux s'accouplent de telle façon que le mâle seul peut à peine mordre le cou de la femelle. Le signe de la Balance, qui préside à l'union de l'homme, est également la raison suffisante de cette anomalie apparente. Ce signe, indiquant l'équilibre parfait, attribue à chacun des conjoints les mêmes droits que l'autre. De là une union dans laquelle l'homme et la femme se comportent de la même façon, en tenant compte, toutefois, de ce que la passivité femelle doit, cosmologiquement et naturellement, être toujours dominée par l'activité mâle.

Mais l'art d'embrasser ne se borne pas à cette union des lèvres, — à ce *soul kiss*, selon l'expression des jeunes filles américaines qui essaient inconsciemment de renouveler dans les temps modernes les pratiques savantes de

la religion de Vénus. La bouche, qui émet les sons de la parole, expire par le souffle une quantité notable de fluides et aussi de fluides attractifs, durant l'excitation. Son application savante sur diverses parties du corps susceptibles de vibrer demande des exercices approfondis pour la provocation du plaisir et du spasme.

L'étreinte des bras, ensuite, faisait certainement l'objet d'études compliquées où entraient des notions de physiologie et de magnétisme. Dans l'accouplement, la position des bras et des mains ne peut être livrée au hasard. Nous savons par les travaux de nos psychiâtres modernes qu'il y a sur notre corps des points hypnogènes, des points génésiques, etc. L'application de chaque main sur le corps a besoin d'être observée, la main droite ne provoquant pas les mêmes sensations que la gauche.

L'union, enfin, exige que l'on s'y arrête. Cette union du mâle et de la femelle nécessite de la part de chacun un effort pour atteindre le spasme par le plaisir, et cet effort ne s'opère pas sans connaître la manière de le pratiquer. Puis, il faut songer que, si l'union d'êtres de sexes différents est la loi pour procréer, l'union homosexuelle doit être aussi considérée (1). Celle-ci provoque également le plaisir et le spasme. Le fidèle de Vénus ne peut la négliger. Or, il y a plusieurs façons d'accouplements homosexuels. Chacune de ces façons demande de la part des conjoints une science complète des choses de l'amour.

On voit que l'instruction des nubiles, pour être parfaite, ne pouvait se faire en quelques instants. Et ce n'était certainement que lorsque le croyant se trouvait totalement instruit qu'il était admis à communier avec la déesse.

***

(1) Dans le temple d'Amathonte, l'idole de Vénus portait les attributs des deux sexes. Cf. Macrobe, *Saturnales*.

La communion, on l'a vu, s'obtenait par le mariage. Le mariage correspond, d'une part, dans le mythe aux ébats de Vénus et de Mars, enserrés dans les mailles du filet de Vulcain en présence d'Apollon, Neptune et Mercure ; de l'autre, sur le plan abstrait, parallèlement à cet épisode, se trouve l'immixtion de Vénus dans la guerre de Troie.

Tout d'abord, nous découvrons le symbole de l'amour humain avec son cortège d'adultérations et de bassesses en même temps que celui de la fondation de la famille, pivot de la société, mêlée conséquemment aux luttes sociales. C'est là, en quelque sorte, l'esprit du sacrement.

Le signe du Capricorne, où se place l'épisode des enlacements de Vénus et de Mars et celui du Lion, où s'applique la guerre de Troie dans le mythe, fournissent les éléments de la forme sacramentelle.

Il convient de considérer le Capricorne comme la représentation même de la chair et de l'œuvre de chair en soi. Ce n'est pas l'acte génésique symbolisé principalement par le Sagittaire, mais la fusion charnelle des deux conjoints. Quant au Lion, c'est incontestablement la personnification de l'élément social. Dans le système astrologique usuel (1), la planète Saturne a un rapport étroit avec le Capricorne et l'astre du Soleil avec le Lion.

Ce sacrement du mariage, doublé de celui de la communion, devait donc logiquement se conférer en grande solennité. Mais l'œuvre de chair, à cause précisément du Capricorne, devait être consommée en particulier dans une sorte d'intimité entre les conjoints. Il ne faut pas oublier que l'homme a pour coutume d'aimer dans la solitude. La raison suffisante de ce fait réside principalement dans la qualité saturnienne du Capricorne. Saturne

(1) C'est-à-dire construit selon le septénaire des anciens.

est, à nos yeux d'humains terrestres, un astre peu visible. Le Capricorne est le point solsticial de l'hiver, moment où, dans l'hémisphère nord (1), les jours sont les plus courts, — où également la nature semble se replier sur elle-même en une sorte de vie latente. Saturne, disaient volontiers les anciens, aime la solitude.

Le Capricorne symbolise aussi le moi conscient et son intimité la plus secrète. Mais, comme corrollaire, il représente toutes les fantaisies et les *caprices*. Au point de vue de l'amour, il donnera à l'œuvre de chair un caractère éminemment privé, voire personnel, et au choix du conjoint une direction arbitraire.

On en conclura que chacun des croyants recevait le sacrement selon leur goût. Ils s'unissaient à leur convenance et consommaient l'œuvre de chair à part.

L'obscurité était nécessaire pour satisfaire aux conditions saturniennes du Capricorne. Quand on voulait suppléer à celle que la nuit apporte, les bois sacrés aux alentours des temples offraient leur ombrage tutélaire (2).

La règle suivie dans de telles fêtes était celle du meilleur plaisir et du maximum de spasme; et le changement était une loi absolue. Chacun devait se livrer le plus possible à une prostitution effrénée.

Des danses amoureuses préludaient sans doute à la cérémonie rituélique. Le Capricorne est en effet le signe zodiacal qui correspond à la danse. Au surplus toute chorégraphie ne symbolise-t-elle pas admirable-

(1) Dans les analogies des signes zodiacaux avec les saisons, il s'agit toujours de l'état de la nature terrestre considérée sur l'hémisphère nord. Cette particularité ne provient pas de ce que les anciens connaissaient surtout ce dernier hémisphère, mais de ce que la zone de civilisation est uniquement septentrionale.

Cf. *L'année occultiste et psychique de 1907*, page 45 et suivantes.

(2) Cf. DUFOUR, *Histoire de la prostitution* : sur les mystères d'Astarté en Phénicie.

ment la fantaisie et le caprice ? Ne voyons-nous pas encore dans nos bals les couples tourbillonner au hasard de leur choix ? Ne considérons-nous pas comme *indécent*, dans nos bals pourtant si chastes, qu'une femme danse toute une soirée avec le même cavalier ?

On peut se demander quelles étaient ces danses hiératiques du culte de Vénus. Nous n'avons guère de documents sur l'art chorégraphique des anciens, mais nous pouvons le reconstituer aisément en faisant usage de la même méthode cosmologique à l'aide de laquelle nous restituons les rites oubliés.

Le culte de Vénus procède du signe de la Balance en général. C'est un culte calme, admirablement réglé. On ne doit donc pas y danser follement, désordonnément, comme dans celui de Dionysos. L'amour est une chose grave. Quand on aime, on ne rit pas, on sourit à peine ; dans le spasme, on est sérieux comme dans la mort. Or, les danses, dans une cérémonie religieuse, doivent toujours symboliser la manière dont s'exerce la potentialité-dieu sur l'Univers et sur l'Homme en particulier.

Les danses de Vénus devaient être graves et lentes. Elles devaient consister en mouvements d'ensemble, en marches accompagnées de chants langoureux et de mimiques voluptueuses.

Ces marches devaient s'exécuter selon un sens giratoire, peut-être même spiraliforme, à cause du signe du Lion, dont l'idéographisme correspond à une idée de spirale.

Ces chants devaient être murmurés plutôt que criés. Ils ressemblaient sans doute un peu à ces litanies chrétiennes, qui ne sont, en somme, que des *mentrams* attractifs et qui rendent bien le langage de l'amour. Celui-ci est généralement fait d'épithètes sans cohésion entre elles : il n'a d'autre raison que celui d'être proféré et d'autre sens que celui du son de ses mots. Cela ne veut rien dire,

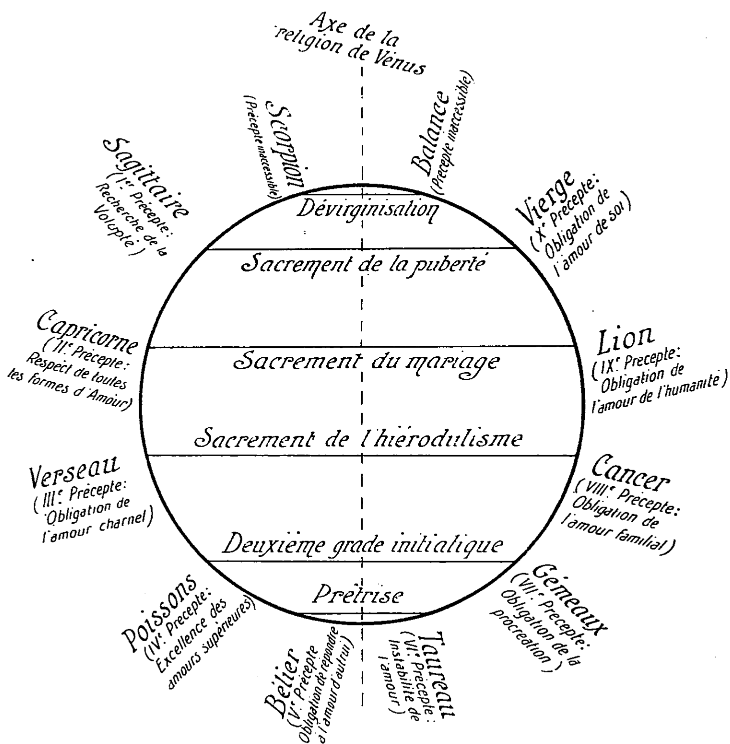


SCHÉMA DE LA RELIGION DE VÉNUS

mais c'est charmant : c'est de la plus simple et de la plus sublime poésie.

Quant aux mimiques des danseurs et des danseuses, elles devaient se résumer en quelques contorsions lentes dans le genre de celles que l'homme fait malgré lui sous la caresse de l'amour. Elles exprimaient sans doute la sensation du plaisir et du spasme.

Des phallos symboliques furent portés en procession dès que la religion se déforma (1). On faisait ces phallos immenses pour montrer la puissance incommensurable de la force générative de la nature (2). Les sexes et les rangs se trouvaient confondus. Quand la loi établit une distinction entre les femmes mariées et les courtisanes, on autorisa toutefois ces dernières à se mêler dans ces fêtes aux mères de familles, et quand il y eut des femmes esclaves, on leur permit, pendant les cérémonies du mariage et de la communion, selon le rite de Vénus, de fréquenter les femmes libres (3). La déesse ne connaît ni sexe ni caste ; elle enflamme qui elle veut !

Mais on distinguait soigneusement les deux faces du sacrement du mariage, — l'union charnelle, de l'union conjugale. Dans ces fêtes d'amour, la préoccupation de fonder une famille était écartée. Tous les auteurs anciens sont unanimes à reconnaître que, chez les peuples qui suivaient la religion de Vénus, les filles se prostituaient toujours avant d'habiter avec leurs maris. Ils ne parlent point des garçons, car les religions d'une moralité différente ont accoutumé le langage à réserver le mot prostitution pour qualifier la polyandrie hors du mariage social.

Ces mêmes religions, par suite de leur préoccupation

(1) Cf. St-Clément d'Alexandrie, *Exhortations aux gentils*. — St Augustin, *La cité de Dieu*.

(2) Cf. Hérodote, *Histoires*.

(3) Cf. Athénée, *Le Banquet*. — Chaussard, *Fêtes de la Grèce*.

de l'abaissement de la matérialité au profit de l'intellectualité et de leur proclamation de l'excellence de la virginité, ont aussi fait entrevoir la prostitution sous un jour péjoratif. Elles ont entraîné l'humanité à considérer la prostitution pratiquée par la femme comme une infamie et, son équivalent, la polygamie hors la loi pratiquée par l'homme, comme un simple défaut pour lequel on doit être indulgent. Aussi voit-on des écrivains de valeur, tels que Valère-Maxime, s'étonner de ce que, en Asie Mineure, les jeunes filles, après s'être longtemps prostituées dans les temples de l'amour, puissent devenir d'excellentes épouses et de parfaites mères de famille (1). Mais Valère-Maxime vivait à une époque où les religions de l'antiquité se trouvaient en décadence et où, déjà, les adeptes du Christ faisaient des prosélytes.

Afin même que le symbole soit encore plus rigoureusement suivi, certains croyants avaient établi comme règle que la prostitution des femmes ne devait s'exercer qu'avec des étrangers. Dans le rite de Mylitta, qui est le rite assyrien de la religion de Vénus, l'union de toutes les femmes avec un étranger au pays se trouvait obligatoire au moins une fois l'an (2). Aussi a-t-on fait remarquer avec juste raison le double caractère de la pratique sacramentelle, qui est sédentaire pour les femmes et nomade pour les hommes. La femme va au temple attendre l'homme. Celui-ci, le plus souvent, pour elle sera un étranger ; en tout cas, ce doit être quelqu'un qu'elle ne connaît pas. L'homme ne se rend dans l'enceinte du lieu sacré que pour y choisir sa compagne. De là une sorte de claustration temporaire pour les femmes (3).

C'est la mise en pratique hiératique des qualités, passive de la femelle et active du mâle. La femme doit

(1) Cf. Valère-Maxime, *De dictis factisque mirabilibus*.
(2) Cf. Hérodote, *Histoires*.
(3) Cf. Dufour, *Histoire de la Prostitution*.

régulièrement se subordonner au désir de l'homme. Il n'y a là aucune infériorité ni physique, ni morale, mais la simple conséquence d'une différence de polarisation de la nature féminine.

La religion de Vénus proclame l'égalité absolue des sexes, mais elle a soin de conserver à chacun son caractère propre. C'est logique, naturel et humain.

Cette dualité de l'humanité partagée en deux sexes fait, à la fois, sa force et sa faiblesse. La force résulte d'une division naturelle et intelligente du travail dévolu à l'être humain : travail de procréation, travail social, travail intellectuel. Elle permet une équitable répartition des rôles à jouer dans la perpétuation de la race, dans la vie de la famille, dans le progrès général. La femme a son emploi tout désigné d'épouse, de mère, de maîtresse de maison et d'artiste : à elle qui donne la vie, le soin de la rendre confortable, gaie et belle !

On oublie aujourd'hui que les conditions sociales et l'éducation sont des facteurs importants dans la détermination du caractère. Dès son bas-âge, la petite fille est élevée comme une femme et non comme un homme : on lui donne des jouets de son sexe, une éducation de son sexe. Il ne viendra à l'idée d'aucune mère de considérer sa fille comme absolument semblable à son fils. S'il existe donc la moindre différence naturelle, — et la cosmologie le prouve surabondamment, — la famille d'abord et la société ensuite se chargent d'en accentuer les résultats moraux. A vingt ans, une différence profonde séparera l'homme de la femme au point de vue moral : l'instruction, aussi complète qu'elle ait été, fera de la jeune fille un être très loin, comme mentalité, du jeune homme.

Pourtant, diront avec raison, les physiologistes, rien

de notablement différent ne se remarquera dans l'étude approfondie des circonvolutions cérébrales de l'un et de l'autre. L'hérédité, en outre, ajouteront les biologistes, est là pour appuyer cette thèse de l'égalité des sexes : les tares ancestrales et les caractères acquis se transmettent des parents aux enfants avec une impartialité flagrante : les filles en héritent tout comme les garçons ; il n'y a donc aucune raison de penser que les premières soient moins douées que les seconds.

Supposez cependant deux jeunes gens, frère et sœur, ayant chacun la même part d'hérédité morale, ayant reçu une éducation identique, étant l'un et l'autre libérés des conventions sociales et des préjugés (c'est là une pure supposition scientifique, improbable). Ces deux êtres, malgré eux, malgré tout, présenteront, psychologiquement parlant, une notable différence entre eux : le garçon se montrera *viril* et la jeune fille *femme*.

De quoi sont faites cette virilité et cette féminité ? De mille petites choses qui constituent en quelque sorte la physionomie de l'âme, la tournure du caractère : c'est le style de la phrase, la manière de l'œuvre d'art, la forme de la pensée, l'orientation de l'imagination, c'est ce qui fait que l'on distingue toujours le *genre* homme du *genre* femme. Pour en reconnaître les causes et les raisons, il est inutile de fouiller les circonvolutions cérébrales et de scruter au microscope les cellules de la substance grise ; il ne sert à rien non plus d'épiloguer sur les conditions sociales, sur les passions acquises, sur les tares héréditaires, sur les obscurs motifs et les ténébreux mobiles des actions et des concepts, — il convient de remonter plus haut : il faut pénétrer les secrets intimes de la vie, les mystères de la génération, les arcanes suprêmes de la nature.

Philosophes et savants pourront proclamer que rien, en principe, ne sépare la mentalité féminine de la mentalité

masculine; il y aura toujours entre la femme et l'homme une différence de principe comparable à celle de l'électricité négative et positive, à celle de passif et de l'actif.

On n'effacera jamais l'inégalité des deux sexes — pas plus, d'ailleurs qu'aucune inégalité. Alors même que tout ce qui sépare l'homme de la femme, par suite de l'évolution progressive, serait réduit à néant, il existerait toujours cette différence d'orientation de leur nature originelle — de polarisation générale, selon la théorie d'Herbert Spencer — qui aiguillerait, en deux sens opposés, les mentalités des représentants de l'un et de l'autre sexe.

C'est de quoi a tenu compte l'hiérophante en établissant la forme du sacrement du mariage dans la religion de Vénus.

***

On comprend alors pourquoi l'hiérodulisme s'est trouvé presque uniquement pratiqué par les femmes.

Aussi les législateurs se sont-ils heurtés au fait de la prostitution féminine. Quand ils se montraient empreints de sagesse comme Solon, ils se sont contentés d'établir des *dictérions*, réservés aux fidèles de l'amour selon la morale de Vénus. Mais ils se sont soigneusement gardés de couvrir d'opprobre leurs institutions ; ils leur ont, au contraire, donné un cachet quasi-sacerdotal. Ce n'est que plus tard, avec la décadence du culte, que, par suite d'une déviation de l'idée de vertu, la claustration des courtisanes prit un caractère infamant. Il est vrai d'ajouter que, si les femmes des *dictérions* étaient libres, ce furent des esclaves qui peuplèrent les *pornéions*. Avec l'esclavage, toute la noblesse de la fonction disparut, toute la liberté symbolisée par le Capricorne s'évanouit, la contrainte du trafic engen-

dra nécessairement la honte. L'humanité en vint naturellement à mépriser les malheureuses galériennes de l'amour. Chose curieuse : notre civilisation de liberté, d'égalité et de fraternité n'a pas encore pu se débarasser de cette plaie sociale. La traite des femmes commencée avec l'esclavage, avec l'altération du culte de Vénus, avec l'anthropocratie des religions de spiritualité, existe toujours au XXe siècle.

Les principes logiques de la religion de Vénus établissent nettement le caractère libre et personnel de la prostitution. La forme du sacrement qui confère l'hiérodulisme, tirée de l'interprétation des signes du Verseau et du Cancer, en est la meilleure preuve.

Dans le mythe, le Verseau est le point zodiacal auquel correspond la naissance d'Antéros, fils de la déesse et de Mars, et le Cancer celui où se place la glorification de Vénus par le jugement de Pâris. La naissance d'Antéros représente le plaisir, fils de l'amour; elle se relie, dans le plan abstrait correspondant et parallèle, au triomphe de Vénus sur Junon et Minerve.

Le Verseau symbolise l'intelligence humaine appliquée à la nature. C'est la science industrielle qui utilise les ressources terrestres et les forces cosmiques. C'est aussi la science amoureuse qui s'ingénie à perfectionner les caresses pour augmenter le plaisir et parfaire le spasme. Le Cancer, d'autre part, c'est l'existence de l'homme, la vie.

Déjà on voit que l'hiérodule doit dépasser en instruction tous les fidèles de Vénus ; qu'il doit aussi se dévouer avec une complaisance sans bornes et qu'il doit enfin consacrer à la déesse sa vie entière. Nous trouverons un hiérodulisme dans toutes les religions, car la logique veut nécessairement que nous rencontrions en chaque hiératisme des croyants qui préfèrent se vouer complè-

tement au service du dieu. Ces croyants sont toujours des hommes qui estiment les biens de l'abstrait supérieurs à ceux du concret.

Ici, cependant, par la forme même de la religion qui est éminemment concrète, et par la coutume que nous avons d'envisager le plaisir et le spasme comme des biens concrets, il nous semble que l'hiérodulisme soit purement matériel. Ce n'est qu'une apparence, et l'on s'en convaincra si l'on veut bien penser que tout hiérodulisme comporte une initiation et que toute initiation conduit vers la spiritualité.

Les prêtresses des temples de Vénus s'adonnaient, certes, avec une fureur sans égale, à la prostitution la plus complète ; mais, en agissant ainsi, elles satisfaisaient précisément aux conditions même de leur religion. Rien ne nous dit qu'au sortir des bras de leurs amants, elles ne se livraient pas à des dissertations savantes sur la Kabbale, la Haute-Kabbale même, dans ce que ces sciences ont de plus élevé ? Les philosophes, en Grèce, fréquentaient volontiers les courtisanes. Était-ce uniquement pour les plaisirs physiques ? N'était-ce pas plutôt parce que les courtisanes se trouvaient capables de discuter sur la constitution de l'univers ? Comment pourrait-on croire que des spéculateurs aussi hardis et des sages aussi profonds que l'ont été Socrate, Platon, Épicure, Aristippe, Périclès, Sophocle, Diogène même et tant d'autres se fussent plu dans la société de petites femmes ignares et bêtes (1) ? Nous ne savons pas ce qu'était une courtisane antique, car nous ne possédons plus en Occident d'initiation à Vénus (2).

(1) Cf. ATHÉNÉE, *Banquet des savants*. — PLUTARQUE, *Vies parallèles des hommes illustres*.

(2) En Orient, c'est autre chose : au Japon, par exemple, la courtisane reçoit toujours une instruction supérieure, ce qui est un reste ou une forme d'initiation. — Cf. GOMEZ CARRILLO, *Terres lointaines*.

L'hiérodulisme de Vénus comportait une certaine gloire. La courtisane, représentant en quelque sorte la déesse, s'auréolait de la victoire proclamée par Pâris. Mais elle justifiait le respect dont elle était entourée par sa science profonde des caresses et de leur raison cosmologique. Instruite complètement en amour, elle dépassait toutes les autres femmes par ses raffinements ; initiée aux mystères de l'attraction, elle se distinguait de la masse des croyants par la possession des secrets des rites.

L'histoire n'a-t-elle pas rapporté que plusieurs d'entre les courtisanes passaient pour magiciennes et expertes dans la manière de composer les philtres ? Nous savons que la Haute-Magie n'est autre qu'une physique oubliée et méconnue qui explique les pratiques des hiératismes (1). Nous savons aussi que les philtres d'amour sont des préparations pharmaceutiques connues ou inusitées qui ont pour but d'augmenter le désir et de parfaire le spasme chez celui qui les absorbe (2). La connaissance de la magie de l'amour suppose nécessairement une initiation et une longue étude. Il est indéniable que les hiérodules recevaient en dépôt certains secrets et qu'elles se trouvaient admises dans les cryptes des temples.

Du reste, si le sacrement de l'hiérodulisme s'accorde, d'une part, avec le Verseau, symbole de l'intelligence instruite, de l'autre, il correspond au Cancer, qui représente les fluides constitutifs de la vie terrestre. Si donc le Verseau est le symbole de l'initiation en ce qu'elle a de métaphysique, le Cancer l'est également, mais en ce qu'elle a de para-physique ou préternaturel (3) — les anciens disaient de magique.

(1) Cf. *Formulaire de Haute-Magie.*

(2) Cf. DORVAULT, *Officine de Pharmacie pratique.*

(3) Le mot *préternaturel* appliqué aux phénomènes du psychisme est une heureuse trouvaille des savants contemporains. On discute beaucoup sur la terminologie à adopter en cette matière. Cf. Dr GRASSET. *L'occultisme d'hier et d'aujourd'hui.* — BOIRAC, *La psychologie inconnue.*

Il est alors logique de penser que ce sacrement se conférait par une sorte de purification à cause de la figure du Verseau, qui répand de l'eau, et du Cancer, qui est un signe d'Eau. Il se recevait sans doute dans le plus grand secret par suite de la nature particulièrement intime du Verseau, point du cercle zodiacal qui, selon la Haute-Kabbale, correspond à une des deux parties de l'inconnaissable.

Il est également normal de considérer ce sacrement comme le prélude de l'initiation.

Cette initiation, cependant, devait se donner aux deux sexes, et les hiérodules, par contre, se trouvaient être généralement des femmes. Il ne faudrait pas en conclure que ces dernières avaient la préférence sur leurs compagnons. Mais, pour les raisons déjà fournies que l'on tire de la passivité féminine, elles seules étaient attachées aux temples. De sorte que l'on peut dire que, si toutes les hiérodules recevaient l'initiation, tous les initiés n'étaient pas hiérodules.

D'ailleurs, l'étude de l'initiation aux mystères de Vénus fera comprendre ces distinctions.

INITIATION À COTYTO, DERCETO ET CYPRIS

I

L'initiation en Grèce portait le nom de μυστήριον. Nous en avons fait le mot : *mystère* ; nous disons : *les mystères de tel dieu* pour désigner le culte secret et initiatique qu'on lui rendait.

Ce mot, à proprement parler, signifie silence. Il exprime le serment du secret absolu auquel étaient strictement tenus tous les initiés.

On doit considérer l'initiation comme une méthode d'enseignement dans laquelle la plus grande liberté est laissée à l'individu. Le principe sur lequel elle se fonde est celui de la diversité des évolutions. L'initiateur sait que l'on ne peut forcer la compréhension de l'homme. La compréhension de chacun est limitée par avance. Cette limite résulte d'une foule de causes supérieures à l'homme quoiqu'elles soient naturelles, mais que nul ne peut supprimer. On dirige donc assez aisément l'éducation d'un individu, mais on ne modifie pas son évolution et, en tout cas, on ne recule jamais la limite de sa compréhension.

L'initiateur, par conséquent, dédaigne tout prosélytisme. Il attend que ses disciples se groupent naturelle-

ment. Il sait que seuls les *appelés* formeront le groupe des *élus*.

De là le second principe de cette méthode d'enseignement : *on n'initie personne, chacun s'initie soi-même*. Le rôle de l'initiateur se borne à mettre entre les mains de l'initié les moyens nécessaires de l'initiation. A chaque grade qu'il confèrera à ses disciples, correspondra un ensemble de symboles qu'il leur présentera. Jamais, cependant, il ne tentera de leur en donner une explication ; il attendra que chacun d'eux la dégage naturellement. Autant d'initiés, autant d'interprétations diverses des symboles. Mais, comme l'initiateur est toujours présent et veille sur la pensée des élèves, ceux ci ne s'écarteront pas des voies de la vérité.

Le symbolisme général est toujours en conformité absolue avec l'Univers, avec la Nature, avec l'Homme même. Peu importe la manière dont on l'interprète. Si on n'altère pas le symbole, on ne s'éloignera jamais du droit chemin.

Conserver intacts tous les symboles, tel est donc, pratiquement, le but principal de l'initiateur. Or, l'initié, qui en a besoin pour son instruction personnelle, qui les étudie et même s'en sert dans les cérémonies, se trouve contraint par les rituels à respecter le symbolisme Seul, le profane, serait tenté de l'adultérer. Dans l'ordre moral, on ne déforme que ce que l'on ne comprend pas, comme dans l'ordre matériel on abîme uniquement ce que l'on n'apprécie pas. Le danger pour le symbolisme consiste à être livré entre les mains de personnes qui n'en soupçonnent pas la valeur. C'est alors que le serment du silence intervient pour empêcher l'initié de trahir les secrets des pratiques ésotériques et de vulgariser les symboles.

Il n'y a pas deux manières d'initiation ; il n'y en a qu'une seule. Elle est logique et naturelle, tous les hiératismes l'ont nécessairement adoptée (1).

L'initiation se divise en deux parties bien distinctes : on les a appelées, l'une, celle des *Grands-Mystères*, et l'autre, celle des *Petits-Mystères*.

Les Grands-Mystères consistent dans l'étude et l'application de la Kabbale ordinaire. Ils traitent du fonds commun à toutes les religions et parviennent à faire entrevoir les rapports des dieux entre eux. C'est, si l'on veut, une initiation générale. Dans cet enseignement, la religion d'une des formes quelconques de la Divinité inconnaissable est considérée comme une simple face de la vérité. Il s'ensuit que l'initiation générale pratique une large tolérance, parce qu'elle établit en principe l'égalité de toutes les religions. Les adeptes des Grands-Mystères sont ceux que, de tout temps, on a nommé proprement des *Initiés* (2).

Au-dessus de cette classe se trouve celle des Hauts-Initiés, de ceux qui connaissent la Haute-Kabbale et pratiquent la Haute-Science. On les a souvent appelés Prophètes (3). Leur savoir en hiérologie n'établit pas seulement l'égalité des religions, mais encore la nécessité de la multiplicité de ces religions. Pour eux, les dieux ne sont pas uniquement des dieux égaux, mais aussi, et surtout, des formes analogues de la Divinité inconnaissable. Si les Initiés proprement dits suivent encore une religion, les Hauts-Initiés ou Prophètes n'en ont plus. Tandis que l'initiation générale des Grands-Mystères est commune à tous les hiératismes, la Haute-Initiation

(1) Cf. DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique*.

(2) Les Grecs disaient *époptes*, c'est-à-dire spectateurs, contemplateurs.

(3) C'est-à-dire *interprètes*.

rassemble les divers cultes pour les comprendre dans des formules scientifiques.

Au-dessous des Grands-Mystères se trouvent les Petits-Mystères. Ils constituent l'initiation particulière à chaque religion. Ils traitent des fonctions de la potentialité-dieu et utilisent le symbolisme spécial de cette dernière. Les adeptes qui y étaient admis ont reçu le nom de *mystes*.

De sorte que pour envisager seulement la religion de Vénus, le croyant qui en connaissait l'essence intime était un *myste ;* celui qui savait la rattacher aux hiératismes, un *initié* ; et celui qui la considérait seulement comme une forme de la compréhension du Divin, un *prophète*.

En d'autres termes, le *myste* était capable de comprendre les raisons cosmologiques de l'amour, manière terrestre de l'attraction universelle ; l'*initié* raisonnait de cette attraction par rapport aux autres potentialités, et le *prophète* établissait la nature intime de l'attraction émanée de la Divinité inconnaissable.

Dans la suite des temps, ces appellations ont un peu dévié de leur sens primitif. Tandis qu'on réservait le mot prophète pour qualifier certains *hiéreutes* qui ont établi des textes hiérophantiques, on a souvent donné simplement le nom de *philosophes* aux Hauts-Initiés. Aussi bien la Haute-Initiation n'est que la pratique de la Haute-Science. Par là on a écarté du domaine religieux cette branche supérieure des études.

Les initiés aux Grands-Mystères sont demeurés plus longtemps rattachés par l'esprit de la postérité à la connaissance hiératique. Peu de savants ont soupçonné la Haute-Initiation. Il a fallu les travaux cosmologiques contemporains pour la retrouver. Personne, au contraire, n'a nié les Grands-Mystères. Mais maintes erreurs ont été répandues sur leur compte. Les moindres furent de

confondre ce groupe avec celui des Kabbalistes ordinaires, mystes de la religion de Jéhovah. Il est vrai que le rapport entre ces deux modes d'études hiératiques se trouve si étroit qu'on est tenté d'y voir une similitude (1).

Enfin le vocable initié a été réservé pour l'initiation simple, celle des mystes.

L'étude de l'ésotérisme d'une quelconque des dix formes de la Religion, ne peut comprendre que l'examen de l'initiation particulière à l'hiératisme envisagé, c'est-à-dire des Petits-Mystères. En effet, s'occuper des Grands-Mystères, c'est déjà généraliser : c'est envisager l'ensemble des dix formes religieuses. Quant à exposer la Haute-Initiation, il n'y faut pas songer ; ce serait se mettre au-dessus de la Religion elle-même, au-dessus des Dieux, pour faire de la Haute-Science.

L'initiation se réduit donc dans chaque hiératisme aux Petits-Mystères qui lui sont propres. Ce sont eux qui, par l'analyse approfondie, révéleront le mieux la potentialité-dieu (2).

(1) Chaque religion conduit, comme complément des Petits-Mystères qui lui sont propres, à l'initiation des Grands-Mystères. Ceux-ci étant communs à tous les hiératismes, il en résulte que la plupart des auteurs modernes ont cru que ces Grands-Mystères étaient calqués sur le modèle de ceux d'Isis. Car ces derniers ont eu, en Grèce, une grande vogue. De là une certaine confusion. En réalité les Grands-Mystères d'Isis étaient les mêmes que ceux de tous les dieux. Il n'y a pas de Grands-Mystères d'une religion, il y a les Grands-Mystères de toutes les religions.

(2) L'adeptat d'une religion comprend *l'exotérisme* ou culte extérieur, et *l'ésotérisme* ou enseignement initiatique. Dans chaque volume du présent ouvrage se trouve nécessairement exposé l'ésotérisme particulier à la religion envisagée. C'est l'enseignement des Petits-Mystères, qui sont, par conséquent, au nombre de dix. L'ensemble des volumes des *Mystères des Dieux* correspond, alors, à l'enseignement complet des Grands-Mystères. Enfin, la Haute-Initiation, écartée dès le principe, comme trop scientifique et trop aride, est néanmoins implicitement exprimée à chaque page : elle a de plus été esquissée dans l'Introduction.

II

L'initiation est, dans toutes les religions, toujours semblable à elle-même (1). Elle se compose d'abord de divers grades et ensuite de plusieurs enseignements. Les grades ont pour but d'opérer, parmi les adeptes, une sélection constante et à chaque grade correspond un enseignement spécial.

Les grades sont partout au nombre de trois. La Franc-Maçonnerie ayant répandu en Occident l'usage des mots *apprenti*, *compagnon* et *maître*, éminemment significatifs, on se fera une meilleure idée des grades initiatiques en employant ces termes.

L'adepte du premier grade est, à proprement parler, un apprenti, un élève. Admis pour la première fois à contempler les symboles secrets et à participer aux cérémonies intimes, il a tout à apprendre. Son rôle se borne à regarder, à observer, à chercher le sens caché de ce qu'il voit.

Au second grade, il est un compagnon, un ami. Il a été assez éprouvé. Son intelligence a résisté au scepticisme. Il a compris que les symboles avaient une utilité et que le rituel résumait un ensemble de pratiques fondées sur une science certaine. Il n'est plus tenté de mépriser ni de déformer quoi que ce soit. Aussi lui est-il permis d'aider aux cérémonies.

Au troisième grade, il est passé maître ; il connaît la valeur des symboles et des rites, il s'en sert, il officie.

Dans toute religion, nous trouverons le servant ou apprenti, l'aide ou accolyte ou compagnon, l'hiéreute

(1) Cf. Dupuy, *Origine de tous les cultes.*

ou prêtre ou maître. Mais, selon la forme religieuse adoptée, chacun de ces initiés des trois grades aura une attribution différente.

Dans la religion de Vénus, le grade d'apprenti est celui de l'hiérodule simple, la courtisane qui vit aux abords du temple et qui s'est vouée au culte de la déesse. Ce grade est représenté dans le mythe d'un côté par le jugement de Pâris glorifiant Vénus sur la Terre et de l'autre par la naissance d'Antéros. Son symbolisme sera donc : attraction et plaisir. Les hiérodules devront se prostituer le plus possible.

Mais le grade de compagnon correspond, d'une part, sur le plan concret du mythe, à l'épisode de la déesse fuyant Typhon pour conserver sa chasteté et, de l'autre, sur le plan abstrait parallèle à la naissance de Cupidon, l'amour pur. Il en résulte que les initiés de ce grade seront chastes quoique pratiquant l'amour : en d'autres termes, qu'ils ne s'uniront qu'avec les personnes qui leur plaisent. Déjà nous voyons l'idée de chasteté s'immiscer dans le culte de Vénus et, avec elle, nous atteindrons les plans supérieurs, où la matérialité cède le pas à la spiritualité.

Enfin le grade de maître, la prêtrise proprement dite, dans le développement du mythe touchera à l'épisode d'Adonis, de son union avec la déesse et de sa mort. C'est, on l'a vu, l'histoire même de l'amour humain et la philosophie de cet amour. Arrivé à ce point d'initiation, l'adepte, n'ayant plus rien à connaître de son dieu, pourra être admis aux Grands-Mystères communs à toutes les religions.

III

« Toute initiation est la mort du profane. » C'est là une règle adoptée généralement par les rituels. La logique, du reste le veut ainsi. L'initiation est, dans une religion, la représentation de l'abstrait, comme le culte extérieur correspond au concret. Pratiquement, nous ne passons du concret à l'abstrait, que par la mort. Tant que nous vivons sur la terre, nous nous trouvons mêlés aux contingences et au concret. Malgré sa hardiesse même, notre pensée, qui s'envole facilement dans l'abstrait, se trouve néanmoins soumise aux exigences du cerveau, son truchement, et le cerveau est purement matériel. Nous pouvons aussi extérioriser notre « moi » de notre corps. Nous pouvons nous libérer des exigences physiques, mais, également dans ce cas, nous restons soumis aux déterminations contingentes (1). Seule, la mort nous libère complètement du monde concret terrestre.

Symboliquement donc, l'initiation doit représenter la mort. La première cérémonie, par laquelle l'admission du profane dans le cénacle ésotérique est prononcée, sera par conséquent un simulacre de toutes les péripéties du voyage de l'âme après la mort. On suppose que le postulant meurt sur la Terre et que son âme va rejoindre le groupe des âmes sur le Soleil, groupe dit des élus.

Ce changement d'astre est nécessaire pour avoir une compréhension nette et précise du système solaire.

(1) Cf. *L'année occultiste et psychique de 1907*, p. 205 et suiv. (expériences d'extériorisation du corps fluidique).

En effet, l'homme placé sur la Terre, faisant partie intégrante du mouvement autour du Soleil, ne peut avoir du cosmos solaire qu'une vision imparfaite, dite géocentrique : il lui semble que le Soleil tourne autour de lui. Pour apercevoir la réalité, pour se rendre compte que la Terre tourne autour du Soleil, il doit nécessairement se placer sur ce dernier astre. Ainsi il comprendra que le Soleil-dieu est un centre. Mais le déplacement se trouve impossible à exécuter tant que l'homme possède un corps. On est obligé, alors, de supposer qu'il l'a abandonné et qu'il est mort.

C'est pourquoi le postulant à l'initiation, enfermé d'abord dans un réduit obscur qui symbolise l'inhumation dans la terre, entre ensuite dans le temple, les yeux bandés. A ce moment, il se trouve, figurément, dans l'espace interplanétaire obscur. On le promène à travers une première chambre, où il rencontre plusieurs difficultés. Cette chambre représente l'espace compris entre la Terre et la Lune, espace dans lequel une multitude de fluides évoluent. Le désincarné lutte contre ces fluides qui tentent à faire dévier son « moi » de sa course en lui occasionnant des vibrations douloureuses. Mais il triomphe des obstacles, il entre dans une seconde chambre où les difficultés sont moindres. Il est supposé s'élever dans l'espace interplanétaire et atteindre alors les régions où les fluides deviennent de plus en plus rares. Dans la troisième chambre, il ne rencontre plus du reste aucune difficulté. Il est rendu enfin à la lumière. Il est arrivé sur le Soleil,

Dans le réduit obscur symbolisant l'inhumation, le postulant passe par l'élément Terre. Dans la première chambre où le vent souffle, il traverse l'Air. Dans la seconde, il goûte, soit par immersion totale ou partielle, soit par breuvage, de l'eau, et il pénètre dans l'élément

Eau. Enfin, dans la troisième il doit franchir le Feu, représenté par des flammes. Ce sont les *épreuves* des quatre éléments.

Tel est le schéma sur lequel toutes les cérémonies du premier grade des initiations se trouvent établies (1). Selon cependant le sens de la forme religieuse à laquelle correspond chaque initiation, les rites présenteront diverses particularités. Mais chacune de ces dernières sera nécessairement empruntée au développement du mythe. Car il ne faut pas oublier que les grades initiatiques constituent par eux-mêmes des sacrements. Ce sont les sacrements ésotériques du culte secret dont la *matière* et la *forme* se tirent des correspondances du mythe comme celles des sacrements exotériques du culte public.



Dans la religion de Vénus, le premier grade initiatique se confère avec le sacrement de l'hiérodulisme. Ainsi, par la force même des choses, l'*apprenti* se trouve dans une situation hybride. D'une part, il remplit une fonction du culte public : la prostitution. De l'autre, il participe aux cérémonies du culte secret.

Cette dualité provient du caractère éminemment physique et humain de la religion de Vénus. L'amour est un fait patent ; il est accessible à tous et, conséquemment. tous les fidèles doivent pouvoir le pratiquer rituéliquement. De là la fonction publique de l'hiérodule.

Ainsi envisagée, cette fonction publique consiste principalement à se soumettre au caprice du premier fidèle venu qui tient à sacrifier. Il y a donc une certaine passivité exigée. Or, la passivité étant la polarisation même de la nature féminine, il s'ensuit que les femmes seules sont dévolues à la fonction publique de la prosti-

(1) Cf. Oswald Wirth, *Le livre de l'apprenti.*

tution hiératique. L'homme, au contraire, y échappe par sa nature active, pour se consacrer uniquement au culte secret.

Le rituel de ce premier grade de l'initiation à Vénus, par suite des épisodes de la naissance d'Antéros (correspondant au Verseau) et du jugement de Pâris (correspondant au Cancer) comporte des cérémonies où l'air et l'eau, l'eau surtout, jouent un grand rôle. En effet, le Verseau se range parmi les signes dits d'Air et le Cancer parmi les signes d'Eau. Cependant, la figure du Verseau représente un homme versant de l'eau. On a, par là, l'indication que la purification de la seconde chambre des épreuves prend une importance considérable.

Nous savons qu'il existait dans l'antiquité gréco-latine une secte secrète dite des *Baptes* (1). On a raconté que ces initiés buvaient, durant leurs cérémonies, des liqueurs excitantes dans des verres en forme de phallos (2). Mais l'appellation même de Baptes décèle une purification par l'eau. Or, cette secte prétendait célébrer le culte de Cotyto, déesse de la lubricité. On a dit que les femmes en étaient bannies et on a surtout émis cette assertation parce que de notables homosexuels, comme Alcibiade, y étaient affiliés. Rien n'est moins prouvé cependant.

Ce qui demeure certain, c'est que les cérémonies de Cotyto se célébraient dans le plus grand secret et la nuit (3), que les initiés devaient porter des vêtements de femme, que tous devaient être fardés, parfumés, coiffés artistement avec les cheveux longs pendant sur les épaules (4). Il ressort également que la volupté la plus raffinée faisait l'objet principal de ces réunions, — si bien que le nom de *baptes*, qui signifie purifié par l'eau,

(1) Cf. STRABON, *Géographie*. — EUPOLIS, *Les Baptes*.
(2) Cf. JUVÉNAL, *Satires*.
(3) Cf. DULAURE, *Histoire abrégée des différents cultes*.
(4) Cf. SYNESIUS, *Dion*.

devint dans la langue grecque synonyme de fardé et d'efféminé.

Ne sont-ce pas là les caractères mêmes de l'initiation à Vénus au premier grade ?

On peut objecter que Cotyto n'avait aucun rapport avec Vénus. Tous les mythologues ont discuté sur Cotyto. Elle a été généralement confondue avec Cybèle, avec la Bonne Déesse et même avec Dionysos (1). A vrai dire, on ne sait rien sur elle, sinon ce que Junéval et Macrobe nous en ont rapporté. Mais que l'on lise ces deux auteurs, on se rendra rapidement compte qu'ils n'étaient ni l'un ni l'autre des initiés. Ce sont, du reste, deux anticléricaux notoires dont le témoignage est suspect. Quiconque a fréquenté une secte initiatique a pu s'apercevoir des erreurs faciles que commettent, à l'endroit de cette dernière, ceux qui n'y pénétrèrent jamais. Si l'on doit admettre avec une grande réserve les assertions de tout auteur sur une religion qu'il a seulement connue incidemment, on doit se montrer plus prudent encore quand ce même auteur parle de l'initiation.

L'initiation, cependant, observe des règles beaucoup plus strictes que le culte public. Si l'on ne possède à son sujet que des documents vagues, on conserve néanmoins ces règles qui constituent la base même de tout symbolisme.

Quand on se trouve en présence de cérémonies dans le genre de celles de Cotyto et que l'on constate qu'elles se célèbrent selon le rite que logiquement doivent suivre les cérémonies initiatiques du premier grade de Vénus, pourquoi ne pas les identifier ? Rien ne s'y oppose. Le changement d'appellation de la déesse n'est pas un obstacle. Au contraire, afin de distinguer

(1) Cf. Dupuy, *Origine de tous les cultes.*

leur culte secret du culte public, les initiés donnent volontiers un autre nom à leur dieu. En effet, le dieu public n'est pas exactement le leur : comme ils se font une autre idée du dieu, ils considèrent en lui deux faces et, pour mieux les différencier encore, ils créent un mot nouveau. Ce sont les mots dits sacrés. Ceux-ci servent également de signe de reconnaissance entre les adhérents à une même secte.

On peut voir en Cotyto un de ces mots sacrés. Quiconque se disait adepte du culte de Cotyto aurait alors exprimé par là son initiation au premier grade de Vénus.

Les cérémonies de ce premier grade initiatique de Vénus,à cause du Verseau auxquelles elles correspondent, devaient se célébrer la nuit. Le Verseau est, avec le Capricorne, un signe d'hiver où les nuits sont longues ; les astrologues lui ont, ainsi qu'au Capricorne, trouvé un rapport avec la planète Saturne, astre de faible éclairement, dont le symbolisme particulier est l'amour de la solitude et du secret.

Il est vraisemblable que les initiés devaient y assister revêtus d'habits féminins. C'était, on l'a reconnu, une coutume de se conformer aux mœurs attribuées au dieu que l'on honorait. Cette coutume est, du reste, éminemment logique. En effet, si Vénus, par exemple, se représente sous les traits d'une femme, c'est que l'attraction est une potentialité passive. Or, pour se conformer rigoureusement à la qualité même de Vénus, il convient que l'initié exalte sa passivité. De là l'allure féminine que les hommes se donnaient dans les cérémonies secrètes, de là les vêtements de femme, les parfums, les fards et les cheveux dénoués.

Il est incontestable aussi que la prostitution, ayant pour but l'union sous toutes ses formes compliquées et le spasme ou communion avec la déesse, devait s'imposer

par le rituel même. De là, également, l'homosexualité qui régnait dans ces cérémonies. A côté de la prostituée devait logiquement se trouver le prostitué. L'un et l'autre n'avaient d'autre objectif que le maximum de plaisir et le plus complet spasme.

IV

Le second grade, dans toute initiation, est un grade magique. Il faut entendre par là que les cérémonies auxquelles prennent part les initiés reçus *compagnons* sont des pratiques où les fluides jouent un grand rôle.

L'initié du premier grade examine et étudie les symboles. Il ne doit pas s'en servir. Seul, l'initié du second grade peut les utiliser en aidant ceux du troisième.

Arrivé à ce point, l'adepte se perfectionne sans progresser sur un plan nouveau. Il a reçu la lumière, il voit et il travaille. Son travail cependant consiste non pas à commander, mais à obéir. Les symboles ne sont plus pour lui des représentations d'idées objectives, comme pour l'initié du premier grade, mais des formules qu'il met en pratique.

Le rituel de réception à ce grade est nécessairement moins fixe que le précédent. L'initié se trouve toujours placé sur le Soleil, par hypothèse ; il a seulement le droit de se servir des matériaux qui sont à sa portée, et ces matériaux sont les fluides. Mais comme les fluides présentent des natures diverses selon la forme religieuse que l'on envisage, il n'a à sa disposition que les fluides correspondant à sa potentialité qui est son dieu. D'où une certaine variété dans les rituels, provenant de la variété même des formes de religions.

En principe, cependant, on confère symboliquement au récipiendaire tous ses droits. On lui donne, sous les espèces des symboles, chacun des fluides qu'il peut utiliser.

Dans la religion de Vénus, ce grade est en corrélation mythologique d'une part avec la fuite de Vénus devant Typhon, et de l'autre à la naissance de Cupidon. Ces épisodes correspondent, le premier au signe des Poissons et le second au signe des Gémeaux (1).

On remarquera que les anciens astrologues plaçaient aux Poissons l'*exaltation* de la planète Vénus. Ils voulaient dire que l'astre, dont l'induction électro-magnétique produit principalement l'amour chez l'homme, se trouve dans ce signe particulièrement puissant. La Vénus du signe des Poissons sera donc plutôt la déesse de l'amour que celle du plaisir. Enfin ces mêmes astrologues notaient une relation étroite entre la planète Mercure et le signe des Gémeaux. Nous voyons également, dans le mythe, que Cupidon, né aux Gémeaux, est fils de Mercure et de Vénus.

L'initiation au second grade aura donc par conséquent pour objet de faire comprendre à l'initié la distinction qui existe entre le plaisir et l'amour. Elle proclamera l'excellence de celui-ci et son essence intellectuelle.

Le rituel de réception pourra consister dans une sorte d'abjuration de la chair et même dans un serment de chasteté. Le signe des Poissons représente le jugement des actions humaines, donc également la contrition et la pénitence. C'est aussi un symbole de chasteté ; du reste, la déesse, dans le mythe, y fuyait Typhon le satire concupiscent. La présentation au récipiendaire des ingrédients nécessaires à la composition des philtres d'amour

(1) Cf. Ovide, *Fastes* :
... Pisces subiere Gemelli (v. 471).

devait l'accompagner. Ces philtres sont des préparations aphrodisiaques dont le but est de polariser les fluides attractifs de manière à engendrer l'amour.

On doit penser que les cérémonies de ce second grade sont celles du culte de Derceto. Dans ce cas le nom de Derceto serait celui de Vénus des initiés assimilables aux *compagnons* et constituerait pour eux un mot sacré, comme Cotyto devait l'être pour ceux qui correspondent aux apprentis (1).

On a discuté sur Derceto. On a pu la confondre avec Atargatis. C'est une lecture peu attentive de Lucien (2) qui a induit en une erreur que Pline l'Ancien (3) et Tertullien (4) ont répandue. Lucien, cependant, fait remarquer qu'il était syrien et très au courant des mœurs de son pays. Certains passages de ses œuvres tendent même à laisser croire qu'il avait reçu une initiation. Or, il distingue formellement Derceto d'Atargatis. La première était, selon lui, la déesse d'Ascalon (ou Damas) en Phénicie, et la seconde celle d'Hiérapolis en Phrygie.

La première était représentée sous les traits d'une femme dont le bas du corps, depuis le nombril, se terminait en queue de poisson, tandis que la seconde avait des pieds à la tête la figure d'une femme. Diodore de Sicile confirme Lucien au sujet de la déesse d'Ascalon (5).

La confusion entre les deux déesses provient surtout du respect des poissons que comportait leur culte. Les fidèles s'abstenaient d'en manger, voulant vénérer

(1) Remarquons le verbe δέρχομαι signifiant : *jouir de la lumière*, ce qui est, à symboliquement parler, le travail des initiés du second grade.

(2) Cf. Lucien, *De la Déesse syrienne*.

(3) Cf. Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*.

(4) Cf. Tertullien, *Apologétique*.

(5) Cf. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*.

par là certains symboles des sous-mythes particuliers à Atargatis et à Derceto. Mais il ne faut pas oublier que, dans la représentation du signe du Verseau, nous voyons le poisson austral, Fomalhaut, avaler l'eau répandue. Il ne faut pas non plus oublier que le signe des Poissons, qui suit immédiatement le Verseau, s'oppose, sur le cercle zodiacal, au signe de la Vierge. Or, Germanicus Cœsar (1) a justement fait observer que le signe de la Vierge a été déifié par les uns sous le nom de Cérès et par les autres sous celui d'Atargatis. D'autre part nous remarquerons qu'Isis a également et indubitablement personnifié la Vierge. Ce n'est pas à dire qu'Atargatis soit Cerès ou Isis, mais c'est à penser qu'elle correspond à la Vierge. Érathosthène appelle du reste ce signe indifféremment du nom d'Isis ou d'Atargatis (2).

Les cérémonies du temple d'Hiérapolis, où les Galles officiaient, établissent encore une plus grande démarcation entre les deux déesses. Les Galles étaient les prêtres de Cybèle. Or, Cybèle c'est la Terre, ou Rhéa. Phornutus(3) identifie Rhéa à Atargatis, tandis que Macrobe (4) rapporte que les lions, attribut de Cybèle en Phrygie, se trouvaient également auprès de la statue d'Atargatis.

Cette déesse n'a donc rien de commun avec Vénus.

Derceto, au contraire, lui est parfaitement identifiable. Pausanias dit formellement que Vénus-uranie était la déesse d'Ascalon. Il ajoute que le culte grec de Vénus-uranie, venu d'Assyrie, s'était répandu également à Paphos, à Athènes et à Ascalon. Les anciens auteurs, sur leurs planisphères célestes (5), figuraient souvent le signe

(1) Cf. Germanicus, *Œuvres fragmentaires.*
(2) Cf. Érathosthène, *Œuvres fragmentaires.*
(3) Cf. Phornutus, *De natura deorum gentilium.*
(4) Cf. Macrobe, *Saturnales.*
(5) Cf. Dupuy, *Origine de tous les cultes.*

des Poissons sous les traits d'une femme dont la partie inférieure du corps se terminait en queue de Poisson. Cette femme tenait dans ses bras un petit enfant. Hygin fait observer que la statue de Derceto à Ascalon avait dans ses bras un simulacre d'enfant et que l'attitude de la déesse était semblable à celle de Vénus franchissant l'Euphrate pour échapper à Typhon (1).

Derceto est bien, à n'en pas douter, la Vénus du second grade initiatique qui correspond au signe des Poissons sur le Zodiaque, et à la fuite de la déesse devant Typhon, dans le mythe (2). L'astrologue Manilius, d'autre part, dans ses correspondances des contrées avec les astres et le Zodiaque, considère la Syrie et les rives de l'Euphrate comme régies par le signe des Poissons. (3)

Lucien attribue à Deucalion la fondation du temple de Derceto. Deucalion est le demi-dieu du signe du Verseau ; le sous-mythe qui le concerne parle d'un abondant déluge, c'est-à-dire de l'expansion des eaux. Or, on a vu que le premier grade initiatique de Vénus correspondait à ce signe du Verseau. Il est naturel de penser que Lucien a voulu, en ce cas, exprimer par une fiction la filiation des deux grades. Peut-être même cette fiction faisait-elle partie du rituel que l'on récitait ou lisait aux récipiendaires du second grade.

Ce rituel devait également narrer le sous-mythe de Derceto. Derceto, fille de Vénus, avait déplu à sa mère.

(1) Cf. Hygin, *Fables Mythologiques — Astronomicum poeticum.*

(2) Cf. Dupuy, *Origine de tous les cultes.* Les latins donnaient indifféremment au signe des Poissons les noms de : Pisces, Dercetia proles, Derceto, Dercetis, Dea syria et même Vénus et Cupido. Cf. aussi Bayer, dans les *Actes de l'Académie de St-Pétersbourg.*

(3) Cf. Manilius, *Astronomicon* — Cf. aussi, Théon, *Commentaires sur l'Almageste.* Cet illustre mathématicien et remarquable astrologue dit que, en mythologie, les poissons ont sauvé des eaux la déesse Derceto, fille de Vénus.

Celle-ci, voulant se venger, lui inspira un violent amour pour un jeune homme quelconque choisi parmi les fidèles de ses temples. De cet amour naquit Sémiramis, qui devint plus tard reine d'Égypte. Mais, honteuse de son acte, Derceto tua son amant, exposa sa fille sur un rocher et se noya ensuite dans les eaux d'un lac poissonneux, situé près d'Ascalon (1).

Ce sous-mythe s'explique naturellement par l'esprit du deuxième grade initiatique de Vénus, qui est la conséquence même de l'interprétation des symboles des Poissons et des Gémeaux. Derceto a irrité la déesse par sa virginité. L'initié du second grade doit avoir passé par le premier et, auparavant même, doit avoir reçu les sacrements de Vénus. Il ne peut, en aucune façon, être vierge. Il a certainement connu l'amour physique. Aussi Derceto aime et s'unit. Elle s'unit à un quelconque des fidèles du temple, comme toute hiérodule se prostitue au premier adepte qui se présente. Cependant, elle désire demeurer chaste et, après avoir pratiqué l'œuvre de chair jusqu'à l'enfantement, elle se noie dans les eaux pour se trouver au milieu des poissons. Ainsi doit agir l'initié du second grade de Vénus : il ne trouvera la chasteté que sous le symbole des Poissons.

Dans ce sous-mythe, on voit Vénus inspirant un amour implacable à un de ses enfants. C'est là une figure qui trace les devoirs de l'initié du second grade. Celui-ci, par l'étude des préparations fluidiques, doit répandre autour de lui l'amour. Il composera donc ces philtres magiques dont les recettes se lisent dans les recueils anciens (2) et il les emploiera pour le plus grand bonheur des fidèles.

(1) Cf. Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*.
(2) Cf. *Formulaire de Haute-Magie*.
L'idéographisme usuel du signe zodiacal des Poissons était considéré comme un talisman d'amour. On confectionnait de tels talismans dans le temple d'Ascalon. Cf. Lucien, *Traité d'Astrologie*.

Il ne faut pas oublier que l'amour humain n'est autre que la forme terrestre de l'attraction universelle. Il faut se rendre compte que cette attraction universelle s'exerce dans le monde par les moyens de fluides, ou de courants Z. On comprendra, alors, comment en magie, c'est-à dire en physique des courants, l'amour est un levier puissant.

« L'amour a, dit le Dante, fait tout mouvoir : le Soleil et les autres étoiles (1) », l'amour-attraction unit l'atome à l'atome, la monade à la monade, et par ces unions il crée la vie concrète, c'est-à-dire le mouvement réalisé. Le magicien, instruit dans la manière d'utiliser l'amour, possède une force considérable qui lui permet d'exercer une action prépondérante dans l'humanité.

De tels magiciens existaient dans l'antiquité, quand la religion de Vénus s'était presque universellement répandue. Nous savons par un procès célèbre que Démosthène fit condamner à mort une maîtresse de Sophocle, qui passait pour experte dans l'art de confectionner les philtres d'amour. Les débats révèlent que cette femme était une initiée et que Sophocle l'avait connue dans les cénacles ésotériques (2).

L'étude des fluides attractifs constituait donc le fond de l'enseignement du second degré. Par le sous-mythe de Cupidon et de ses amours avec Psyché, nous entrevoyons comment les initiés cherchaient à agir sur l'âme (3). Ils préparaient une sorte d'ensorcellement à l'aide de drogues aphrodisiaques et achevaient ensuite leur victime par un envoûtement. En somme, ils mettaient d'abord l'âme en état de réceptivité des vibrations fluidiques attractives, puis ils lançaient sur elle un courant approprié (4). C'est le symbole de Psyché

(1) Cf. Dante, *La divina comedia*.
(2) Cf. Dufour, *Histoire de la prostitution*.
(3) Cf. Apulée, *L'âne d'or*.
(4) Cf. Picatrix, *La Clef des Clavicules* (Bibliothèque de l'Arsenal, ms. 86, Sc. et A.).

transportée dans un lieu de délices par Cupidon, dont elle ignore le nom ; elle finit enfin par connaître son amant et celui-ci disparaît aussitôt ; à ce moment, Vénus intervient et la tue. Car tous les envoûtements sont extrêmement dangereux et amènent fréquemment la mort (1).

V

Le troisième grade initiatique est celui auquel nous donnons aujourd'hui couramment le nom de *maîtrise*. L'initié à qui il est conféré obtient par là les pouvoirs les plus étendus. Il commande, il agit, il officie. Il devient, à proprement parler, un prêtre. Son rôle consiste à servir d'intermédiaire direct entre la masse des adeptes et le dieu. Il doit donc connaître parfaitement les symboles et savoir en quoi consiste la potentialité-dieu.

Le rituel qui confère ce grade doit représenter la transformation complète de l'être concret dans le sein du néant. La cérémonie sera donc toujours empreinte d'un cachet sombre et décevant. Le récipiendaire s'abandonnera inerte sur le sol pour attendre la grâce de la consécration. Car l'initié du troisième grade sera nécessairement consacré afin de symboliser le changement qui s'opère en lui.

Le rituel parlera d'une mort qui cause un deuil parmi les adeptes. Ce sera toujours la mort sinon du dieu, du moins de quelque demi-dieu ou héros, qui a un rapport étroit avec le dieu. Le temple sera obscur, la tristesse y règnera. C'est le symbole du néant dans lequel rien n'existe, sinon la fatalité implacable. L'homme s'y désespère, car il n'y rencontre plus ni le concret qu'il connaît ni l'abstrait qu'il comprend. Il ne possède aucun sens ni

(1) Cf. Colonel DE ROCHAS, *Les frontières de la science*.

aucune faculté qui puisse lui en donner une idée. Ainsi il touche à l'Inconnaissable, il est bien près de l'essence même de son dieu,qui est une forme de cet Inconnaissable.

A ce moment, on le consacrera, on lui donnera le pouvoir symbolique d'approcher le dieu, et la lumière, un instant évanouie, luira de nouveau pour lui.

Dans la religion de Vénus, ce grade correspond mythologiquement à l'épisode de l'union de la déesse avec Adonis et à celui de la mort de ce héros, c'est-à-dire aux signes zodiacaux du Bélier et du Taureau.

Comme bien l'on pense, ce grade est, dans tout hiératisme, le plus important. Aussi fait-il généralement l'objet d'un sous-mythe considérable. Les amours de Vénus et d'Adonis n'échappent pas à cette règle.

Cinyras (1),roi de Chypre,eut un jour une fille nommée Myrrha, dont plus tard il s'éprit. De cette union incestueuse naquit Adonis. L'enfant fut élevé par les nymphes dans les grottes de l'Arabie. Quand il fut grand, il alla vivre à la cour de Byblos en Phénicie et charma tout le monde par ses manières et sa beauté. Vénus le rencontra comme il chassait et en tomba éperdûment amoureuse. Mars fut jaloux de voir la déesse, qui ne l'avait pas aimé, se livrer ainsi follement aux transports de sa passion. Il suscita un sanglier monstrueux. Celui-ci, dans les forêts du mont Liban, blessa d'un coup de ses défenses le beau chasseur aux parties génitales, lui enlevant ainsi sa virilité. Le sang se répandit en telle abondance qu'Adonis en mourut. Vénus se désola de cette perte et pleura si abondamment que ses larmes, mêlées au sang de son amant, donnèrent naissance à la fleur de l'anémone. Adonis descendit aux enfers. Proserpine le vit et conçut aussitôt à son égard un violent amour. Cependant Vénus avait été

(1) C'est par erreur que l'on a écrit quelquefois *Cyniras* au lieu de *Cinyras* ; les deux noms n'ont pas la même signification.

trouver Zeus et sollicitait de lui la résurrection du mort. Proserpine, ayant connaissance de ces démarches, s'y opposa formellement ; elle prétendait garder auprès d'elle son nouvel amoureux. Les deux déesses se disputèrent. Alors Zeus, toujours conciliant, décréta qu'Adonis passerait six mois aux enfers avec Proserpine et six mois au ciel avec Vénus (1). Aussitôt les Heures et les Saisons furent envoyées dans le séjour des ombres pour chercher le héros. Ainsi Adonis ressuscita trois jours après sa mort. Depuis, il s'est rigoureusement conformé aux ordres de Zeus, partageant sa vie entre les deux déesses.

Cinyras représente l'initié passé maître ou prêtre. Son nom signifie : *celui qui se désole* (2). Il est roi de Cypris, l'île de Chypre. Cypris constitue l'appellation initiatique de Vénus au troisième grade, ce mot sacré symbolise la manifestation de la potentialité attractive sur la terre, qui apparaît surtout dans la floraison et dans l'amour (3). Mais l'amour n'est-il pas la fleur de l'être charnel, comme la fleur est l'amour de l'être végétal ? Si la plante fleurit,

(1) Zeus, dit certaine tradition, aurait fait juge du différend entre les deux déesses la muse Calliope. Les muses faisant partie du mythe d'Apollon, cette tradition doit donc avoir une origine *cabirique* et provenir, par conséquent, de l'initiation aux Grands-Mystères. Calliope, en grec, signifie le *verbe de beauté*, et en initiation supérieure on enseigne que la Divinité inconnaissable n'opère que par le Verbe. Cf. St-Jean, *Évangile*.

(2) Du verbe κινύρομαι, *se désoler*.

(3) Comparer à Κύπρις, *Vénus* et à Κύπρος, *Chypre*, le verbe κυπρίζω, *fleurir* et le substantif κυπρίδιος, *amoureux*.

Comparer également le mot latin *cuprum* ou *cyprium* (cuivre). Les anciens alchimistes disent que le cuivre est le métal correspondant à la planète Vénus ; ils l'expriment par le même signe idéographique.

Les mythologues modernes se sont demandé si le nom de Chypre venait de l'appellation de Vénus-Cypris ou si la déesse avait été ainsi désignée à cause de l'île. Cf. Charles Ploix, *De la nature des Dieux*. Cf. pour les correspondances des astres avec les métaux, plantes, couleurs, etc., Cadet de Gassicourt et Baron du Roure de Paulin, *L'Hermétisme dans l'Art héraldique*.

n'est-ce pas pour aimer ? Si elle se pare de ses plus belles couleurs, si elle exhale son meilleur parfum, n'agit-elle pas, en somme, comme la femme qui met ses plus beaux habits, qui arrange son visage et orne sa chevelure, et qui répand sur soi des odeurs agréables afin de séduire celui qu'elle aime ? Les mœurs, du reste, ont conservé le geste délicat d'offrir des fleurs à la femme en symbole d'hommage et d'amour.

D'ailleurs, la fille de Cinyras se nomme Myrrha, c'est-à-dire le *parfum suave* (1). Elle symbolise l'œuvre du troisième grade, — soit le résultat de la polarisation des fluides dans la cérémonie cultuelle. Le prêtre, en tant que médiateur humain entre les fidèles et le dieu, doit polariser sur l'autel les émanations de la potentialité-dieu. Si celle-ci est, comme dans l'espèce, l'attraction universelle, elle se polarisera en un parfum constituant, en quelque sorte, l'amour terrestre en soi. Comme toute œuvre est une production de celui qui la crée, ce parfum peut se considérer comme un enfant de l'initié du troisième grade. En ce sens, Myrrha est fille de Cinyras

Mais Cinyras, ou le prêtre de Vénus, n'est pas parvenu au point initiatique où il se trouve sans passer par les étapes précédentes. Il connaît l'amour physique du premier grade et l'amour intellectuel du second. Il a goûté à la volupté et expérimenté la passion psychique. Il ne lui reste plus qu'à ressentir l'amour divin. Or, qu'est-ce que l'amour de la Divinité inconnaissable sinon l'attraction qui unit le créateur à la création, attraction dont le résultat principal est la multiplication de la création même ? Cette attraction, ainsi envisagée, prend l'allure d'un inceste, c'est-à-dire de l'union du créateur

(1) La myrrhe est une résine parfumée. Les alchimistes appellent gomme, dit Pernety, « une partie de leur composé et celle précisément qui doit engendrer Adonis ou l'or philosophique. »

Cf. PERNETY, *Fables égyptiennes et grecques dévoilées.*

avec son œuvre. Les anciens initiés appelaient d'ailleurs inceste l'opération matérielle de la création (1). Cinyras aime donc sa fille Myrrha, éprouvant ainsi l'amour divin, qui comprend à la fois la passion intellectuelle et la volupté physique. Il opère, alors, le *grand œuvre* d'amour, but suprême de l'initiation à Vénus (2).

De cet inceste naît Adonis, personnification de l'amour humain. Ce qui veut dire que celui-ci est un composé des trois sortes d'amours.

Dans le développement du sous-mythe, on peut donc envisager Adonis soit comme l'amour humain, soit comme l'homme qui aime, soit aussi comme le Soleil. En ce dernier cas, on l'élèvera à la dignité d'un dieu secondaire (3).

De toutes façons, cependant, l'épisode de l'union de Vénus avec Adonis représente l'*incarnation* et la *passion* de la déesse. Les mythes de chacun des dieux envisagent toujours ces deux phases. Dans la première, le dieu descend sur la terre et se mêle à l'humanité ; c'est l'humanisation ou, si l'on veut aussi, l'incarnation de la poten-

(1) Cf. Pernety, *Dictionnaire mytho-hermétique*.

(2) Cf. Ovide, *Métamorphoses* (X). Le poète fait observer que Cinyras ne s'unit pas volontairement à Myrrha. C'est celle-ci qui, éprise de son père, conjure sa nourrice de le lui faire connaître. La nourrice la conduit alors dans la chambre de Cinyras à la faveur de l'obscurité, en disant au prêtre : « Voilà une jeune fille qui t'aime, prends-la, elle est à toi. »

Ce détail a son importance. Il indique d'abord l'exigence de l'amour humain, que chacun subit même contre sa volonté. Il symbolise ensuite la nécessité de la création du *grand œuvre* d'amour. L'initié du troisième grade ne peut se refuser à l'accomplir. La nourrice représente les initiés qui l'ont aidé à parfaire son œuvre. Ce sont eux qui l'aident encore à consommer son grand œuvre. Les alchimistes voient là une méthode et une formule.

Cf. Pernety, *Fables égyptiennes et grecques dévoilées*.— P. Arnaud, *Le livre des figures hiéroglyphiques de Nicolas Flamel*. — Abraham le Juif, *Synopsis philosophiæ orientalium*. — Lepelletier de Rouen, *Clef du grand œuvre*.

(3) C'est la porte ouverte sur l'hérésie.

tialité. Elle a comme résultat une déception pour cette même potentialité. En effet, celle-ci, en s'unissant à l'humanité concrète et matérielle, subit les nécessités de la contingence; elle ressent, forcément, la gêne et la douleur De là la seconde phase : la passion du dieu.

Aussi voit-on Vénus, heureuse d'abord de posséder Adonis, se désoler ensuite quand son amant meurt.

Le mythe solaire se développe de la façon suivante : Cinyras est roi de Chypre au signe du Bélier. On sait que ce signe s'oppose à celui de la Balance, laquelle a, en astrologie, un rapport étroit avec la planète Vénus et que cette dernière a sans doute été appelée de ce nom par confusion avec la déesse. On sait aussi que, dans l'institution anthropocratique du mariage, le mari se considère comme le seigneur de sa femme. Cinyras, du Bélier, s'unit à sa fille Myrrha (1) au signe suivant, au Taureau. Il leur naît un fils aux Gémeaux, symboles des enfants. Celui-ci est élevé par les Naïades, nymphes des eaux, au signe du Cancer, qui a trait à l'élément Eau. Il passe ensuite à la cour de Byblos, sous le signe royal du Lion. Il y charme tout le monde sous celui de la Vierge, représentation de la beauté naturelle. Il inspire une violente passion à Vénus quand il arrive à la Balance. Un sanglier enfin l'attaque au Scorpion.

Le Scorpion s'oppose au Taureau, dans le Zodiaque, de manière à ce que, sur l'horizon, quand un de ces signes se lève à l'est, l'autre se couche à l'ouest et réciproquement. Par conséquent, quand le Scorpion se couche, le Taureau se lève et avec lui la constellation de la Grande Ourse, ou sanglier d'Erymanthe, s'avance dans le ciel. La planète Mars est, astrologiquement parlant, en corrélation avec le signe du Scorpion. D'où l'instigation de la bête

(1) Rapprocher de Myrrha le dieu Mithra, qui correspond au Taureau.

féroce par ce dieu (1), dont la jalousie, inopinée, n'intervient là que comme une raison plausible.

Le héros est blessé aux parties génitales. Le signe du Sagittaire qui suit le Scorpion symbolise, on l'a vu, l'ardeur génésique. Il meurt ensuite sur le mont Liban. Le Capricorne, en effet, représente, parmi les lieux géographiques, les hautes cimes où fréquentent les chèvres. La déesse se désole et pleure abondamment au Verseau. Elle va trouver, en dernier lieu, Jupiter, qui, comme astre, correspond, d'après les astrologues, au signe des Poissons. Mais ce signe est à la fois celui de l'anéantissement, donc des enfers, où Adonis séduit Proserpine, et celui de la résurrection (2).

On remarquera que les Poissons sont le troisième signe après le Capricorne. On voit comment, par figure, le mythographe a pu dire qu'Adonis ressuscita trois jours après sa mort.

Dans ce sous-mythe, l'antagonisme de Vénus et de Proserpine symbolise l'opposition entre l'attraction et l'inertie, entre l'Être et le Non-Être et aussi, uranographiquement, entre les signes zodiacaux supérieurs (du printemps et de l'été) et les signes zodiacaux inférieurs (de l'automne et de l'hiver) (3). Comme le Soleil passe dans chacune de ces deux moitiés de l'écliptique alternativement six mois, on comprend le jugement de Zeus qui enjoint à Adonis de se trouver un semestre avec Vénus et l'autre avec Proserpine.



(1) En admettant, ce qui est logique, une confusion voulue entre l'astre et le dieu.

(2) Les tombeaux des martyrs chrétiens dans les catacombes de Rome portent souvent gravé l'idéographisme du signe des Poissons. L'ésotérisme de la religion du Christ le considère comme le symbole du jugement dernier et de la résurrection des morts.

(3) Cf. Macrobe. *Saturnales.* — Dupuy, *Origine de tous les cultes.*

Le sous-mythe d'Adonis se greffe en quelque sorte sur le mythe principal de Vénus. Dans le culte public, il arrivera même à le supplanter. La raison en est que tout culte, pour être public, doit présenter un caractère essentiellement humain. La masse des fidèles profanes ne peut saisir que ce qui est à sa portée. Les amours de Vénus avec Adonis étant humaines et constituant l'incarnation de la déesse, seront donc une base excellente pour le culte public. De plus, Adonis, dans le développement du mythe principal, apparaît au signe du Bélier ; son identification avec le Soleil sera simple et ses fêtes pourront facilement s'adapter à l'évolution de l'année terrestre (1).

Dans l'initiation, il n'en sera pas de même. Adonis demeurera à son rang d'amant épisodique de la déesse. Il sera l'homme possédé d'amour qui n'échappe pas à la mort et que la fatalité frappe même souvent dans ses organes génitaux. Il sera aussi l'amour humain qui se termine avec la mort et qui cesse quand les moyens de l'exprimer physiquement n'existent plus. Mais il sera surtout le *grand œuvre* d'amour que poursuivra l'initié de troisième grade.

Le développement de tout grand œuvre est analogue à l'opération du Soleil, disaient avec justesse les alchimistes. Il fallait donc que le développement du grand œuvre d'amour suivît pas à pas le sous-mythe d'Adonis. Mais l'initié, en ce cas, se livrait à des travaux personnels qui le conduisaient immanquablement aux Grands-Mystères et même à la Haute-Initiation. Tout grand œuvre est uniquement scientifique ; il n'a qu'un faible rapport avec l'hiératisme.

L'enseignement du troisième grade de Vénus devait

(1) C'est pourquoi l'hérésie de la religion de Vénus fut constituée par le culte d'Adonis.

consister dans le développement des moyens pour parfaire ce grand œuvre. Mais le rituel des cérémonies devait logiquement se reporter à l'interprétation symbolique des signes du Bélier et du Taureau, auxquels correspond ce troisième grade.

Le récipiendaire était introduit dans le temple tendu de noir, parmi tous les initiés la tête rase et coiffé d'un diadème orné de cornes. Quelqu'un faisait le simulacre de l'attaquer et de le blesser d'un coup de corne aux parties génitales. Peut-être même lui tirait-on un peu de sang de l'aine. Il s'étendait ensuite sur le pavement pour figurer la mort d'Adonis, et aussitôt les assistants se mettaient à pleurer et à gémir en lui jetant des fleurs (1).

On se conformait ainsi au symbole du Bélier, qui est tondu, puisque, dans le sous-mythe particulier à ce signe, sa toison d'or fait l'objet d'une conquête. On suivait également la reproduction de l'épisode du mythe.

La statue de la déesse de ce grade était alors coiffée du diadème orné des cornes du Taureau et l'on apprenait au récipiendaire que, selon les données de l'astrologie, la planète correspondant à la déesse Vénus avait un rapport avec ce signe également.

La devise de ce grade devait être, sans doute aussi, passivité et travail, à cause de la docilité des ovidés et du labeur des bovidés. D'ailleurs la passivité était nécessaire à l'initié pour entrer en communication avec l'attraction, qui est passive. Quant au travail, il devenait indispensable du moment qu'on voulait officier d'une façon fructueuse dans les cérémonies où l'attraction universelle jouait le rôle d'agent cosmique.

La blessure d'Adonis et la figure du Taureau, qui était coupée au milieu du corps et ne représentait que l'avant-

(1) Cf. Ovide, *Métamorphoses*.— Plutarque, *Vies des hommes illustres*. — Meursius, *Græcia feriata*.

train, indiquent que ce grade impliquait une chasteté rigoureuse. Du reste, dans le sous-mythe du héros, ne voyons-nous pas Vénus et Proserpine continuer à l'aimer malgré son accident ? Car si Zeus l'a rendu à la vie, il ne lui a nullement rendu ses organes endommagés. Cette chasteté était utile au prêtre, qui voulait s'élever vers les régions supra-matérielles où les exigences de la chair ne doivent plus exister. On sait que, dans tous les ésotérismes, les initiés parfaits, c'est-à-dire ceux du troisième degré, sont chastes. Il leur faut, en effet, abaisser constamment leur matérialité, la mortifier si l'on veut, pour pouvoir hausser leur âme sur les plans supérieurs de l'abstraction.

Parvenu à ce point d'initiation, l'adepte était instruit de tous les mystères de sa religion. Il ne voyait plus en Vénus une simple représentation de la Divinité inconnaissable sous les traits de la déesse de la chair, comme les fidèles demeurés profanes. Il ne la considérait plus comme la personnification de l'attraction charnelle, du désir et de la volupté, ainsi que les initiés aux mystères de Vénus-Cotyto. Il ne l'envisageait même plus comme une Derceto, c'est-à-dire comme une force cosmique dont le résultat, par le moyen des fluides terrestres, est l'amour. Il se la représentait Cypris, potentialité-dieu, partie intégrante de la Divinité inconnaissable, dont elle est une face.

Pour lui, Cypris, attraction universelle, était la raison de la force qui se répand dans l'espace pour en relier toutes les molécules, qui se manifeste sur la terre par des courants spéciaux et qui crée la fleur et l'amour.

Si, voulant se rendre compte des origines de cette potentialité, il se faisait initier aux Grands-Mystères, il apprenait alors à interpréter autrement les symboles. Dans ces Grands Mystères, la *Théogonie* d'Hésiode devait, sans doute, être vénérée à l'égal d'une Apocalypse. C'est

bien une Apocalypse, en effet, une révélation ésotérique sur les dieux, sur la façon dont ils procèdent de l'inconnaissable et sur les rapports qu'ils ont entre eux.

Il apprenait ainsi qu'à côté de la déesse, d'autres potentialités-dieux existaient, équivalentes quoique dissemblables. Il arrivait à les rassembler toutes dans un même hiératisme sous le nom générique de Dieux Cabires.

Mais alors il comprenait que, malgré la diversité de ses formes, la Religion est une et que, quelque dieu que l'on vénère, on ne se prosterne jamais que devant une des faces de la Divinité inconnaissable, inaccessible.

A ce moment, il n'avait plus de religion, il n'avait plus de foi, seule sa raison lui demeurait. Planant au-dessus des croyances vulgaires et des doctrines symboliques de l'initiation inférieure, il ne voyait plus dans tous les dieux que le Divin et dans tous les hommes que l'Humanité.

Alors, armé de sa raison, froidement, sans enthousiasme comme sans dédain, il entrait, s'il en était capable, dans la Haute-Initiation, où, enfin, il *savait*.

LA MORALE DU PLAISIR ET DE L'AMOUR

I

La doctrine d'une religion se complète par la morale.

Au point de vue de l'hiératisme, la morale représente l'adaptation de la vie intime de chaque fidèle à la forme religieuse adoptée. Comme cette forme est calquée sur le mythe symbolique et que celui-ci paraît raconter la vie du dieu, on peut dire que la morale est une adaptation de la vie intime de chaque fidèle à la vie même du dieu.

Mais on a vu que l'initié donnait au sens du mythe une interprétation légèrement différente de celle du profane. De là deux manières générales d'observer les préceptes de la même morale.

Ainsi que Kant l'a fait observer, il n'y a de morale que celle des devoirs (1). Seuls les moyens de remplir ces devoirs varient. Les philosophes discutent à l'envi sur ce sujet qui est immense et diversifié comme l'humanité même. Les Hauts-Initiés, avec leurs méthodes schématiques rationnelles, ne se perdaient point en toutes les considérations qui divisent les moralistes modernes.

Pour eux, un code de morale est une règle de vie. Mais

(1) Cf. Kant, *Critique de la raison pure.*

comme chaque individu est différencié de son voisin par son degré de mentalité, par sa constitution physique même, il ne peut être question d'imposer une règle identique à tous les humains, de quelque sexe qu'ils soient, à quelque race qu'ils appartiennent, en quelque pays qu'ils soient nés, sous quelque latitude qu'ils vivent. Les déterminations de chacun, causées par ces quatre facteurs, se multiplient au point de présenter le caractère de l'infinité

Cependant, la constitution de « ce qui existe » est simple si l'on veut bien l'envisager sous la forme synthétique de plusieurs cercles concentriques. Douze plans ou ordres d'idées générales s'y rencontrent. Ce sont :

1° Le *Moi*, c'est-à-dire la personnalité de l'être humain, centre incontestable de tout ce que l'on a appelé le « monde extérieur » ;

2° La *Série* à laquelle cet être humain appartient ; elle se compose des éléments sociaux qui l'entourent : famille, état, société ;

3° L'*Espèce* dont fait partie cet être humain et qui se caractérise par les déterminations du sexe, du type, de la race ;

4° L'*Astre* qui porte la race humaine et la société des hommes, donc aussi l'être humain ;

5° Le *Cosmos*, — soit, pour nous, le système solaire — dans lequel évolue cet astre ;

6° L'*Univers* ou ensemble de tous les systèmes stellaires;

7° La *Vie* ou attribut général de tous les éléments du concret ;

8° Les *Forces*, qui, par leur jeu combiné, produisent la vie ;

9° L'*Absolu*, qui résume les raisons dernières de ces Forces ;

10° L'*Existence* en soi, ou le fait d'*être*, condition unique de l'Absolu ;

11° Le *Non-Être*, envisagé non comme le contraire de fait d'*être*, mais comme chaos primordial d'où la *condition d'existence* est sortie ;

12° La *Divinité* qui a séparé l'*être* du *non-être*.

On remarquera que, de ces douze plans, les deux derniers sont inaccessibles et que, conséquemment, ils constituent l'inconnaissable.

L'homme ayant des devoirs, ceux-ci doivent nécessairement correspondre avec ces douze plans chacun à chacun. Il y aurait donc douze ordres généraux de devoirs ; mais, par suite des deux inconnaissables, on n'en considère que dix. Leur ensemble forme ce que, en Kabbale, on a appelé un *décalogue*.

Les plus connus des décalogues sont celui de Moïse et celui des décemvirs romains. Ce dernier, on le sait, portait le nom de « Loi des douze tables », mais il n'en contenait que dix lorsqu'il fut promulgué. Par la suite, les jurisconsultes remplacèrent les deux propositions ayant trait à l'inconnaissable que tout d'abord les auteurs n'avaient pas osé formuler.

Toute morale en soi, c'est-à-dire construite, selon le schéma général de « ce qui existe », comprend donc les dix ordres de devoirs suivants :

1° Devoirs envers *soi-même ;*

2° Devoirs envers la *société humaine et ses composantes ;*

3° Devoirs envers la *race humaine ;*

4° Devoirs envers la *nature*, c'est-à-dire envers l'astre qui nous porte ;

5° Devoirs envers le *système solaire ;*

6° Devoirs envers l'*Univers ;*

7° Devoirs envers le *principe vital ;*

8° Devoirs envers les *forces cosmiques ;*

9° Devoirs envers les *principes de l'absolu* (vrai, beau, bien) ;

10° Devoirs envers le *fait d'être en général.*

Chacun de ces dix ordres de devoirs a, comme corrollaire, un ordre de *droits*. L'homme, comme toute entité, a droit sur chacun des plans de « ce qui existe » aux contingences même de ces plans. Tout se passe comme s'il y avait un contrat synallagmatique entre la Divinité inconnaissable créatrice et la créature. Les deux parties ont réciproquement des droits et des devoirs.

Mieux encore, ce contrat se subdivise en une multitude de sous-contrats, chacun des plans de « ce qui existe » ayant, envers ceux qu'il comprend, des droits et devoirs, — et réciproquement.

Ainsi, par exemple, la Divinité inconnaissable a séparé l'Être du Non-Être ; elle a, alors, par le fait, pour parler vulgairement, créé le monde. Cette création, se répercutant et se continuant sur chacun des plans, est parvenue jusqu'à moi. Je suis né. Dès cet instant, j'ai droit à une famille : il me faut une mère, un père, une généalogie ; j'ai droit à la société et à la race des hommes ; j'ai droit à ce que la Terre me porte, à ce que le Soleil fasse tourner la Terre et que l'Univers entier s'arrange dans ses rouages pour maintenir le Soleil où il est et comme il est ; j'ai droit ensuite à la Vie ; j'ai droit aux Forces répandues dans la Nature qui entretiendront la cohésion dans mes atomes, qui feront circuler mon sang, qui me donneront les joies de l'amour ; j'ai droit à aspirer vers le Vrai, le Beau, le Bien ; j'ai droit, enfin, à exister ! Et tous ces droits nul ne peut me les retirer, pas même la Divinité inconnaissable, car,si elle me les enlevait, elle supprimerait tout « ce qui existe », elle cesserait de « créer ».

Conserver tous mes droits est donc pour elle un devoir ; mon devoir à moi sera d'observer vis-à-vis de chacun des plans leurs droits particuliers et l'ensemble de ces derniers formera le droit que la Divinité inconnaissable aura sur moi.

En réalité, rien ne se passe ainsi : il n'y a ni droits ni

devoirs, mais, comme la morale est chose humaine, faite pour les hommes, on l'exprime bien plus aisément avec la fiction du contrat.

Si, on prenait, du reste, l'exemple au mot, le système moral aurait une allure théiste et métaphysique, tandis qu'il n'en est rien. Par suite de l'élimination de l'inconnaissable et de la réduction géométrique des douze plans à dix, la nature créée fonctionne réellement comme si la Divinité inconnaissable n'existait pas. De même que son fonctionnement n'a pas besoin de cette Divinité inconnaissable pour être étudié, démontré et compris, de même le décalogue peut être établi et suivi sans que cette Divinité inconnaissable intervienne.

En d'autres termes, tout décalogue, se bornant à la nature, constitue une morale cosmologique et non métaphysique.

Mais il y a lieu de considérer que le schéma-type de décalogue, pareillement au schéma-type de Religion, est un ensemble pratiquement inapplicable. Il demeure l'apanage de la Haute-Science et reste dans le domaine de la Haute-Initiation. En fait, la morale d'un hiératisme quelconque se différencie du schéma-type selon la forme même de cet hiératisme. On rencontrera donc autant de morales particulières qu'il y a de formes religieuses possibles : c'est-à-dire dix. Chacune de ces morales sera empreinte naturellement du cachet de la potentialité-dieu.

C'est pourquoi, Vénus étant la potentialité de l'attraction, soit de l'amour chez l'homme, la morale de sa religion aura pour caractère spécial le plaisir (1).

(1) Les dix formes de morales correspondant aux dix formes religieuses sont : la morale de l'intérêt personnel ou du *plaisir* (Vénus), la morale de l'intérêt humanitaire ou morale *sociale* (Mars), la morale de l'harmonie psychique ou de la *sympathie* (Hécate), la morale de l'harmonie physique ou de *l'esthétique* (Apollon), la morale du détermi-

II

Toute forme de décalogue dans un hiératisme se différencie par la manière de comprendre les droits et les devoirs de chacun des plans envisagés, selon l'interprétation particulière à cet hiératisme.

On sait que les dix plans du schéma-type correspondent à des épisodes du mythe. Si le mythe est considéré comme la vie symbolique du dieu, le croyant ne pourra mieux faire que de conformer sa propre existence à ce modèle.

Par suite, cependant, de la partie inconnaissable, les deux premiers épisodes de tout mythe doivent se négliger. Ainsi pour Vénus, on laissera de côté sa naissance et son enfance, de même que son mariage avec Vulcain. Vénus ne commence, du reste, à éprouver du plaisir qu'en s'unissant avec Mars.

nisme physique ou morale *positive* (Mithra), la morale du déterminisme intellectuel ou morale *idéaliste* (Brahma), la morale de la Nature ou *utilitarisme général* (Isis), la morale de la nature humaine ou *utilitarisme personnel* (Dionysos), la morale cosmologique théocentrique ou morale du *mérite et du démérite* (Jéhovah), la morale cosmologique anthropocentrique ou, également, morale du *mérite et du démérite* (Christ). Ces deux dernières, quoique partant de principes différents, sont analogues dans leurs propositions : l'une place le dieu vis-à-vis de l'homme, l'autre l'homme vis-à-vis du dieu, ce qui revient au même.

Aucune de ces morales n'est ni supérieure ni inférieure aux autres, ni meilleure ni pire que ses congénères. Elles sont en général peu connues. Nous avons pris l'habitude d'envisager les doctrines morales à travers le verre déformant de la nôtre, si bien que nous croyons de bonne foi qu'elle est le schéma-type de toutes les autres et que, si nos moralistes contemporains tentent quelquefois d'établir un système nouveau de morale, celui-ci n'est jamais qu'une interprétation ou une altération du code judéo-chrétien.

Chacune de ces morales trouvera sa place dans cet ouvrage sur les *Mystères des Dieux* au volume traitant spécialement de chaque hiératisme correspondant.

Le premier principe du décalogue aura donc trait à l'union de Vénus et de Mars, qui se place, sur le Zodiaque, au signe du Sagittaire. Les symboles de l'épisode mythologique et du signe indiquent la manière d'envisager les devoirs envers le dieu lui-même. Ces symboles expriment la souveraineté du plaisir. Le fidèle de cette doctrine morale aura par conséquent pour but de son existence le plaisir.

Épicure, qui fit la philosophie de cette morale et dont les disciples contribuèrent beaucoup à répandre la religion de Vénus, a distingué le vrai plaisir *stable ou constitutif* du plaisir *en mouvement*, vif, mais passager. Selon lui, le premier est obtenu par la vibration nerveuse : c'est celui que l'homme éprouve quand sa chair s'enflamme sous l'ardeur des fluides attractifs de l'amour. Le second résulte de l'harmonie générale de l'être et donne la pure sensation de la vie, dans l'absence de la douleur.

Le devoir épicurien se résume alors dans l'*ataraxie* ou suppression de la douleur. Les moyens de l'obtenir sont : 1° la prudence qui opère la distinction entre les vraies et les fausses voluptés ; 2° la tempérance qui empêche les excès ; 3° le courage qui permet de mépriser les douleurs passagères afin de se préparer un meilleur plaisir dans l'avenir ; 4° la justice qui s'oppose à occasionner à autrui une douleur que l'on ne voudrait pas ressentir ; 5° l'amitié qui unit l'être à un autre être, lui procure la liaison d'amour, entretient autour de soi une atmosphère protectrice contre le mal social, fournit la consolation et même la satisfaction (1).

C'est, comme on le voit, une doctrine sévère. Elle préconise la recherche d'un plaisir négatif en quelque sorte. Aussi doit-on la considérer comme la morale initiatique

(1) Cf. ÉPICURE, *Œuvres fragmentaires.*

de Vénus, réservée à une élite. Elle repose sur le principe général : rechercher le plaisir tout en évitant de se laisser dominer par lui. C'est là la philosophie du troisième grade, pure et élevée, ainsi qu'il convient.

Épicure, d'ailleurs, était, dit-on, fils d'une magicienne. Par ce mot, ne devons-nous pas entendre que sa mère avait reçu l'initiation, ou encore qu'il sortait des cénacles, du deuxième grade de Vénus, où, on l'a vu, s'étudiaient les œuvres magiques de l'attraction ?

Jamais la masse des fidèles ne pratiqua une semblable morale. Pour elle, le plaisir a toujours été la satisfaction des aspirations physiques, et principalement celle des désirs amoureux. Métrodore, disciple d'Épicure, a fait la philosophie de cette morale profane : c'est celle que l'on connaît vulgairement sous le nom d'épicuréisme. Aristippe, avant Épicure, l'avait déjà exprimée, et Lucrèce, plus tard, la glorifia en un magistral poème. Mais Lucrèce vivait à une époque où déjà la religion était adultérée par l'hérésie ; aussi son œuvre se trouve-t-elle empreinte d'un cachet étroitement matérialiste que jamais l'hiératisme de Vénus ne présenta (1).

Le premier précepte du décalogue de Vénus peut s'exprimer ainsi : la forme concrète de la potentialité attractive est, chez l'homme, l'amour qui, satisfait, procure le suprême plaisir. *On doit donc vénérer et rechercher la volupté.*

Ce seront là nos devoirs envers le plan de l'*existence générale*. Celle-ci constitue le fait d'être. Elle comprend donc aussi le fait d'harmonie générale, donc de plaisir. Aussi bien, du reste, le plaisir participe au fait d'être, puisque nous constatons son existence.

(1) Cf. Lucrèce, *De Natura rerum*. — Gassendi, *De vita, moribus et doctrina Epicuri*, — *Syntagma philosophiæ epicureæ*.

Du moment que le plaisir existe, nous y avons droit ; mais nous devons, également, l'éprouver.

Car, selon la logique de notre évolution, nous sommes des hommes, et rien de ce qui est humain ne peut et ne doit nous être étranger (1).



Le deuxième précepte correspondra, dans le mythe, à l'adultère constaté par Vulcain en présence d'Apollon, Neptune et Mercure. Sur le Zodiaque, il a trait au Capricorne.

C'est l'expression des déterminations de l'amour, de son cortège de misères et de sa beauté. C'est aussi la liberté de l'évolution et la loi du caprice en amour.

Tout être doit aimer. L'amour humain, magnifique dans son acte, s'accompagne de nécessités vilaines, résultant de notre origine défectueuse. Nous sommes à la fois matière et spiritualité. Nous ne pouvons seulement aimer d'âme ; notre corps veut sa part de joies. Nous n'aimons pas non plus qui nous voulons et les lois supérieures déterminent notre choix. Nous agissons par caprice ; mais le caprice même nous est imposé.

Tels seront nos devoirs envers les éléments de l'*Absolu*. Entre le vrai, le beau et le bien, nous considérerons plutôt le bien dans sa modalité inférieure, « le bon ».

L'acte d'amour, du reste, nous est dicté par les lois de l'Absolu. Il est vrai, car il est juste et nécessaire : sans lui, nous ne connaîtrions pas la vibration voluptueuse. Il est beau, car il est l'expression la plus haute des sentiments matériels humains. Il est bien, enfin, car il a pour conséquence la multiplication de l'humanité, c'est-à-dire la perpétuation des lois de création.

(1) Cf. HORACE, *Odes*. Horace, du reste, se proclame avec esprit « un pourceau du troupeau d'Épicure ».

Le deuxième précepte moral sera donc : l'amour humain est divers dans ses formes ; certaines peuvent paraître choquantes, elles n'en sont pas moins logiques, car mystérieuses sont les voies par lesquelles l'homme est appelé à aimer. *On doit respecter toutes les amours et ne médire d'aucunes.*

Les bigots de la religion de Vénus pouvaient ajouter: toute dépréciation des formes de l'amour est un blasphème envers la déesse (1). Et, dans un sens, ils avaient raison.



Le troisième précepte d'un décalogue se rapporte aux devoirs envers les *forces cosmiques*. Le plan dans lequel ces forces se trouvent constitue le lien qui unit tout ce qui est doué de la vie, même latente (2), à l'Absolu. On peut le considérer, en quelque sorte, comme le réservoir général de la nature créée. C'est le plan des fluides universels si l'on veut. L'homme l'atteint par une sorte d'extériorisation consciente de son corps psychique : par ce que l'on a nommé l'extase. Mais l'extase est une forme de la prière; donc, comme corollaire, la prière supplée au besoin à l'extase.

Selon le caractère de la religion envisagée, la prière sera dirigée vers tel ou tel groupe de forces. En d'autres termes, la prière s'appropriera à l'essence même de la potentialité-dieu. Comme dans l'hiératisme de Vénus, la potentialité est l'attraction universelle, comme aussi cette dernière se manifeste dans le concret sous la forme de l'amour, on pourra dire : aimer, c'est prier.

En effet, aimer, c'est s'abîmer dans le spasme, c'est donc communiquer directement avec la potentialité-

(1) Cf. Lucrèce, *De natura rerum.*
(2) Donc aussi l'atome minéral.

attractive, c'est par conséquent s'extérioriser dans le plan des forces cosmiques parmi lesquelles se trouve l'attraction, c'est prier.

Pour être efficace, cependant, toute prière doit présenter un caractère rituélique. Le rituel est une observance qui se fonde sur l'état de l'astre-Terre dans le ciel. La Terre, tournant autour du Soleil, sur le chemin de son orbite ou écliptique, parcourt un cercle (1) qui, comme tout cercle, présente douze points. Si le Soleil joue le rôle d'inducteur électro-magnétique, l'orbite de la Terre joue celui d'induit et en chaque point du cercle se forme un sous-courant d'une nature particulière. Or, la prière constitue une sorte de *vortex* attractif qui monte de la Terre vers les plans supérieurs, le vortex frappe ce plan selon la qualité du point du cercle de l'écliptique où la Terre se trouve (2). On doit donc tenir compte de la position de la Terre dans le ciel pour prier efficacement. C'est le but du rituel.

Le rituel prescrit des dates de cérémonies et de prières publiques, qui ont été choisies selon les principes mêmes de la cosmologie. Il paraît imposer des obligations aux fidèles, mais, en réalité, il ne fait que leur conseiller une méthode excellente.

L'étude du culte public le démontrera, du reste. Rien n'est livré à la fantaisie ; tout a une raison d'être dans un rituel, et cette raison d'être est toujours fondée sur un principe cosmologique.

Dans la religion de Vénus, la prière s'adresse à la force attractive. En implorant cette dernière, le fidèle cherche à s'imprégner d'elle ; or, comme elle se mani-

(1) L'orbite terrestre est en réalité une ellipse dont le Soleil occupe un des foyers ; mais, pour la commodité du raisonnement, vu que cette ellipse est très peu excentrique, on peut la considérer comme un cercle.

(2) Cf. Dr Baraduc, *La Force curatrice à Lourdes*.

feste sur la Terre par l'amour, quel meilleur moyen trouverait-il pour prier que d'aimer ?

Du reste, dans le mythe, ce point du décalogue correspond à la naissance d'Antéros, fils de Vénus et de Mars, et, dans le Zodiaque, au signe du Verseau. Ce sont les symboles du raffinement voluptueux. Le but supérieur de celui-ci apparaît dans la nécessité de communiquer avec la force cosmique de l'amour, c'est-à-dire de l'attraction.

En conséquence, le troisième précepte moral pourra se formuler ainsi : l'amour est la forme terrestre et humaine de l'attraction ; pour profiter des bienfaits de cette dernière, il faut aimer. *On doit prier* ; *donc on doit aimer*, *car l'amour est une prière.*



Les devoirs de l'homme envers le *principe vital* font l'objet du quatrième précepte.

Dans le mythe, ils ont trait à l'épisode de Vénus fuyant Typhon et, dans le Zodiaque, au signe des Poissons.

Le principe vital joue un très grand rôle dans le mécanisme de la vibration attractive sur la Terre. Sans lui, l'amour ne se manifeste pas. On peut même dire que plus un être possède de ce principe vital plus il est construit pour l'amour. Ainsi les minéraux, doués seulement de la vie latente, n'aiment pas : chez eux l'attraction produit uniquement la cohésion des atomes et, à peine, l'affinité chimique.

La cohésion atomistique ou moléculaire est le premier résultat de l'attraction ; elle se rencontre chez tous les êtres, même, par conséquent, chez les minéraux que l'on peut considérer comme des êtres passifs inorganisés (1).

(1) Cf. Jollivet-Castelot, *La vie et l'âme de la matière*, et *Hylozoïsme, alchimie et chimistes unitaires*. — Berthelot, *Origine de l'alchimie*.

C'est là, si l'on veut, une sorte d'amour primordial, puisque c'est, en somme, l'union de la plastide à la plastide, de l'atome à l'atome, de la cellule à la cellule. Ce n'est cependant pas l'amour proprement dit qui est une vibration fluidique. Celui-ci pourrait, peut-être, dans la forme la plus élémentaire, consister en l'affinité chimique ; les idées que l'on a aujourd'hui sur la constitution de la matière le laisseraient à penser (1).

A mesure que l'on s'élève dans l'échelle des êtres, l'affinité se manifeste sous son aspect fluidique. Quand on arrive à l'homme, elle se présente sous la forme de l'amour complet.

Ou peut donc dire que l'intensité de la vibration amoureuse est chez un être en raison directe de l'intensité même du principe vital qui se trouve en lui. En d'autres termes, plus un être possède la vie à un degré supérieur, plus l'amour sera chez lui intense.

Dans ces conditions, à l'intensité de l'amour se lie son excellence. On dira donc d'un amour qu'il est supérieur quand il est très vif.

Le signe des Poissons symbolise parfaitement l'amour dans sa plus haute expression intellectuelle et la déesse

(1) Cf. GUSTAVE LE BON, *Évolution de la matière* (p. 222). « Nous devons donc nous représenter un corps quelconque, un bloc d'acier ou un fragment rigide de rocher, comme un composé d'éléments isolés, en mouvement, ne se touchant jamais. Les atomes, dont chaque molécule est formée, contiennent eux-mêmes des miliers d'éléments décrivant, autour d'un ou plusieurs centres, des courbes aussi régulières que celles des astres.

« Quelles sont ces forces qui maintiennent en présence les particules dont est formée la matière et l'empêchent de tomber en poussière ?

« L'existence de ces forces est évidente, mais leur nature est totalement inconnue. Les noms de *cohésion* et *d'affinité* par lesquels on les désigne ne nous apprennent rien.... »

Cf. aussi : LEIBNIZ, *Monadologie*. — BOUTROUX, *Introduction à la monadologie et aux nouveaux essais*. — EPICURE, *Œuvres fragmentaires*. — LUCRÈCE, *De natura rerum*.

fuyant Typhon et ses appétits matériels représente la recherche de l'amour supérieur. Ainsi se tracent les devoirs envers le principe vital selon la morale de la religion de Vénus.

L'homme, afin d'évoluer au plus haut point possible, aura soin constamment de purifier ses amours, car plus celles-ci seront supérieures plus il s'élevera dans l'échelle des êtres. C'est là le corollaire de la discussion précédente.

On pourra, alors, formuler de la façon suivante le quatrième précepte moral: le principe vital étant réparti dans les êtres en raison directe de l'intensité de la vibration amoureuse, plus celle-ci sera d'ordre élevé, plus l'individu acquerra de principe vital. *On doit donc rechercher les amours violentes et supérieures, car elles indiquent un plus haut degré d'évolution.*

***

Vénus, amoureuse d'Adonis, représente, dans le mythe, l'alliance de la déesse avec les hommes et l'amour humain. Cet épisode se place sous le signe du Bélier.

Ces symboles ont trait aux devoirs envers le plan de l'*Univers*.

Dans l'harmonie générale de ce Grand Tout, constitué par l'ensemble de tous les systèmes stellaires, l'amour, ou plutôt l'attraction, joue un des principaux rôles et chacun de ses succédanés y contribue pour sa part. Ainsi, l'amour humain devient un facteur universel. Il est, en effet, une modalité de l'attraction. Si on considère celle-ci dans sa totalité, l'amour humain participe, comme quantité composante, aux fonctions qu'elle exerce.

Vénus, dans le mythe, suit Adonis partout où il va. Ainsi, partout où se rencontre un amour humain se rencontre un peu d'attraction universelle. Ce fait est une raison primordiale du fonctionnement du Grand Tout, comme le Bélier est le signe initial du Zodiaque et constitue ainsi la raison primordiale des douze points du cercle.

En aimant, l'homme remplit donc un devoir impérieux envers le Grand Tout.

Mais l'amour non satisfait produit une interférence de vibrations et cause de la douleur. On évitera toujours de causer de la douleur, soit à soi-même, soit à autrui. Par conséquent, on se fera une règle de ne jamais contrarier un amour, ni chez soi, ni chez autrui. Bien mieux, on s'emploiera à satisfaire l'amour qui se déclare. Ainsi, on ne contrariera pas l'attraction universelle dans ses manifestations et on contribuera au fonctionnement du Grand Tout.

La formule du cinquième précepte moral pourra être, dans ces conditions : nul n'échappe à l'amour, sous quelque forme qu'il se présente (amour paternel ou maternel, filial, familial, conjugal) ; c'est un droit d'aimer, c'est donc un devoir de répondre à l'amour d'autrui. *On ne doit pas contrarier un amour, on doit plutôt s'appliquer à le contenter.*



Les devoirs envers le *système solaire* sont symbolisés par la mort d'Adonis et la désolation de Vénus, ainsi que par le signe zodiacal du Taureau correspondant à cet épisode du mythe.

Le système solaire est un univers restreint : pour nous, il constitue l'univers tangible. Nous le voyons comme une

sorte d'anneau cosmique d'une épaisseur de dix degrés dans lequel, à des distances variées du Soleil central, se meuvent les astres appelés planètes. Sur chaque planète, — nous en avons la preuve par ce que nous savons de la nôtre et de ses voisines —, l'évolution des êtres se fait d'une façon particulière. Si le système solaire est un univers, tout astre est par soi-même un monde ; les conditions évolutives s'y trouvent différenciées, seuls les éléments matériels et les forces paraissent identiques. Ainsi peut-on dire que, malgré l'unité générale, chacune des planètes jouit d'une sorte d'autonomie.

Néanmoins, avec une docilité remarquable, les sphéroïdes obéissent aux lois de l'attraction ; ils se maintiennent toujours à une distance sensiblement égale du centre et ils tournent autour avec une vitesse à peu près identique.

Ainsi cette attraction, tout en constituant une raison primordiale du mouvement dans le système entier et une cause de la plupart des faits physiques sur un astre, ne semble pas empêcher l'évolution particulière.

Il en est de même de l'amour chez l'homme. L'amour, nécessaire, pour opérer les rapprochements entre les individus, se présente sous l'aspect d'une règle psychique, conséquence des lois supérieures de l'attraction. Il ne peut, il ne doit cependant pas entraver l'évolution de chacun.

Or,de nous, rien n'est durable. Nous sommes des êtres placés sur un plan éminemment instable. Vibrateurs supérieurs de notre sphéroïde, — et, pour le moment, les plus supérieurs des vibrateurs, — nous avons infailliblement une évolution très compliquée, dont les multiples déterminations s'entrecroisent et occasionnent cette instabilité même.

En somme, pour nous, tout est fugitif. Notre corps

est, de tout ce que nous possédons en propre, l'élément le plus stable. Encore se transforme-t-il constamment au point que nous nous trouvons très peu de temps identiques à nous-mêmes. D'ailleurs nous contribuons le plus possible à ces changements continuels : nous ne portons jamais les mêmes vêtements et nous en varions incessamment la mode. Nous aimons notre instabilité. Nous nous ingénions à multiplier nos moyens de communications et nous considérons comme un acquêt de civilisation de pouvoir plus facilement changer de résidence. Nos connaissances, nos opinions, nos sentiments, nous les battons en brèche inlassablement et nous ne désirons rien tant que les rendre meilleurs, c'est-à-dire les transformer, donc en changer.

Enfin, notre existence terrestre même est courte. Les anthropologistes disent volontiers que plus la civilisation s'accentue en progrès plus la durée de l'existence diminue. Si cette remarque est vraie, — mais elle peut aussi n'être qu'une apparence —, elle constituerait un argument de plus.

Dans ces conditions, l'amour humain, éternel en son essence, ainsi que tout fait cosmique, sera éminemment passager pour chaque individu.

L'Amour existe éternel, indépendamment de l'homme ; mais l'homme ne le ressent qu'un instant. Dans le mythe, d'ailleurs, la Déesse amoureuse survit à l'homme, son amant, qui meurt.

Notre devoir envers le système solaire est tout tracé. Nous dépendons de lui, nous ne pouvons nous passer de lui, nous en faisons partie intégrante, nous y puisons maints éléments indispensables et notamment l'amour ; mais, malgré cela, nous avons une évolution particulière dont le caractère indépendant suffit à nous donner l'illusion du libre arbitre. Cet état est nécessaire à nous et au

système solaire tout entier ; on peut mathématiquement le démontrer. Or, comme il est inutile que nous cherchions à modifier quoi que ce soit des règles et des lois supérieures, nous devons nous contenter de les subir et de nous en accommoder.

Ce sera le meilleur moyen d'éviter les chocs et les douleurs.

On formulera alors ainsi le sixième précepte moral : étant donné que le système solaire en nous laissant une sorte d'autonomie établit pour ce qui est humain, l'instabilité, il nous faut respecter cette dernière. *Donc l'amour humain est momentané, donc on ne doit pas s'attacher à le considérer comme éternel.*

***

Au signe des Gémeaux, Vénus met au monde Cupidon, son fils préféré, — l'amour en soi, — qui naît de son union avec Mercure, riche et considéré. C'est le symbole de l'établissement de la famille, où sagement s'envisagent les nécessités pratiques de l'existence matérielle.

Le devoir de l'homme envers la nature *terrestre* consiste, avant tout, dans la procréation. Mais il n'est pas le seul. L'homme a une mission très importante. Vibrateur supérieur de la planète qui le porte, il doit contribuer à l'évolution de celle-ci. Il doit la transformer par son génie et son industrie. Il doit, par conséquent, la bouleverser complètement.

Ainsi, il extraira les roches pour les débiter par pierres de taille et en construire des édifices que le temps se chargera ensuite de détruire et de réduire en poussière. Ce sera son rôle dans l'évolution des roches, qui, sans lui, seraient demeurées éternellement dans les entrailles du sol. Il doit exploiter les mines,

mettre en valeur les richesses du globe, leur fournir le moyen de s'user, de périr, donc d'évoluer.

Il doit encore couper les forêts, ces forêts que, dans une tendance d'estéthique très louable, nous regrettons. Mais l'arbre n'a pas été produit par la nature uniquement pour s'en parer. Il a, lui aussi, une mission ; il a été, sous la période carbonifère, un maître qui a envahi la Terre, comme l'homme l'envahit maintenant. Il l'a, à cette époque bouleversée, et il a emmagasiné des richesses que nous restituons aujourd'hui au réservoir infini où elles ont été prises (1). Il a, plus tard, conservé au sol toute sa vigueur, et, si l'on veut, toute sa virginité. L'homme l'arrache, le détruit, le fait évoluer. C'est la loi. Elle est sans doute cruelle. Elle cause, parfois, des désastres, car le déboisement dessèche les cimes et rend inhabitables certains pays. Mais n'est-ce pas là aussi un bienfait évolutif? Les montagnards, obligés de s'expatrier, quittent leur bien-être relatif pour aller ailleurs exercer des facultés qu'ils ne pouvaient chez eux faire valoir ; ils opérent le mélange des races, le mélange des coutumes, des idées ; ils changent d'existence, ils évoluent (2).

L'homme détruit tout ce qui lui tombe sous la main. Il extermine les animaux et les plantes, il supprime même les œuvres des hommes qui le précédèrent. Il est le messager de la mort. Par là, il est un des plus grands facteurs d'évolution.

Sans l'homme, on peut dire que la face de la Terre ne changerait pas ou très peu.

Cette mission, l'individu doit l'exercer par sa contribution personnelle au progrès et par son perpétuel souci de se faire une existence plus belle, plus confortable. Il

(1) Cf. Paul Maryllis, *Les harmonies naturelles.*

(2) Cf. dans Le Tour du Monde (1906), le *déboisement de la Corse.*

détruira, certes, des espèces animales ou végétales ; mais il en perfectionnera d'autres. Il obtiendra, par des soins appropriés, ces admirables chevaux de courses, ces majestueux bœufs de Durham, ces magnifiques moutons de Dixley. Il créera ces roses de toutes les couleurs, ces chrysanthèmes monstrueux, ces fruits si savoureux. Qu'étaient, au début même de la période géologique que nous traversons, aux premiers âges du quaternaire, ces animaux et ces végétaux que nos éleveurs et nos jardiniers ont si étonnamment modifiés ? Les chevaux avaient la taille des ânes, les bœufs incapables des efforts qu'on leur demande aujourd'hui, les moutons chétifs, les roses sans odeur, les chrysanthèmes minuscules, les fruits âpres et inmangeables. Grâce à l'homme leur évolution s'est accomplie ! Et le mobile de tout ce progrès a été, incontestablement, le souci perpétuel d'améliorer d'une manière constante les conditions de l'existence.

Les devoirs de l'homme envers la nature terrestre sont donc intimement liés au souci de son bien-être. Comme corollaire, on pourra dire que la recherche du bien être est un devoir pour lui.

Ainsi se formulera le septième précepte moral : la nature exigeant de l'homme une participation active à l'évolution terrestre, la création d'une famille s'impose, avec la multiplication de la race, au milieu d'un intérieur de plus en plus confortable, d'une cité de plus en plus ornée, d'une société de plus en plus civilisée. *On doit rechercher le plaisir d'avoir des enfants et de se rendre la vie agréable, car, par ce moyen, on contribue à l'évolution de la Terre.*



Le devoir envers la *race humaine* est symbolisé par l'épisode de la glorification de Vénus à la suite du jugement de Pâris et par le signe du Cancer.

On sait que le Cancer représente la vie humaine terrestre et que l'amour embellit cette dernière. D'où le choix du héros Pâris.

C'est, en somme, l'indication que l'homme ne doit jamais perdre le souci de la beauté. Améliorer la race, comme il améliore la nature, sera pour lui une préoccupation constante.

Mais, cependant, il ne faut pas perdre de vue que la beauté est double : matérielle et intellectuelle. Non seulement l'homme s'ingéniera à modifier le type de la race en l'embellissant ; mais encore il s'efforcera d'augmenter le patrimoine des connaissances et de prédisposer sa race à une plus grande réceptivité d'instruction.

L'hérédité, les biologistes l'ont depuis longtemps constaté, se manifeste autant par les caractères physiques que par les traits moraux. On admet, — et c'est là une constatation expérimentale — que les enfants héritent de leurs ascendants une multitude de déterminations qui polarisent leurs cellules de manière à leur fournir des traits analogues à ceux des êtres de leur race et qui orientent leur mentalité de façon à leur donner une ressemblance intellectuelle avec les individus de même sang (1).

Dans une certaine mesure, il semble que l'homme puisse agir efficacement pour transmettre à ses descendants un physique plus beau et un moral meilleur. Nous savons, par l'étude de la transmission des caractères acquis, que les défectuosités, connues sous le nom de tares, sont héritées par les enfants. On a remarqué notamment que l'alcoolisme ou le surmenage intellectuel des parents produisaient chez leurs descendants des difformités physiques et des aberrations morales.

(1) Cf. Yves Delage, *La structure du protoplasma et les théories sur l'hérédité.*

Si donc les parents avaient eu le souci de léguer à leur progéniture une hérédité saine, ils eussent eu le soin de ne pas s'adonner à la boisson et de ne pas se fatiguer outre mesure dans leur labeur intellectuel. En principe, il semble qu'en supprimant ces causes de tares, celles-ci ne seraient pas transmises héréditairement (1).

Le devoir envers la race étant de l'améliorer constamment, il faut que l'homme se préoccupe toujours de son rôle de chaînon dans sa lignée. Si, au lieu de dégénérer, il évolue, il transmettra à ses descendants un patrimoine physique et moral excellent que sa progéniture accroîtra également ; et, ainsi, pour la satisfaction complète des aspirations générales de l'Univers, s'accomplira l'évolution de l'Humanité.

Mais n'oublions pas que l'homme est un être infime comparé au Grand Tout et qu'une foule de forces s'entremettent pour déterminer ses moindres actes. Il se croit libre, tandis qu'il est enchaîné par les lois cosmiques. Il ne peut donc toujours réaliser l'amélioration de la race par la transmission de la beauté physique et morale. Néanmoins, il doit toujours agir avec le sentiment de sa liberté. Il possède, comme un astre, comme toute entité, une sorte d'autonomie. Il doit employer cette autonomie pour *réagir* contre les déterminations. C'est, du reste, le principe même du fonctionnement de l'univers : à toute action doit s'opposer une réaction. Une force qui ne rencontre aucun obstacle est impuissante. Si l'homme doit se conformer aux lois générales, il lui faut réagir contre les forces supérieures (2).

(1) Cf. DÉJERINE, *L'hérédité dans les maladies du système nerveux*.

(2) Voltaire a donné une formule très juste : « Être libre ne veut pas dire pouvoir vouloir ce qu'on veut vouloir, mais pouvoir faire ce qu'on veut faire ».

Tout se passe donc comme si le libre arbitre existait. Aussi toutes les morales se sont-elles fondées sur cette hypothèse. Seule, la morale schématique de la Haute-Initiation en faisait abstraction ; mais elle remplaçait cette donnée par l'action combinée des forces universelles et l'inertie des entités autonomes, — ce qui est vrai, ce qui est mathématique, mais ce qui n'est, aussi, accessible qu'à une élite.

Ainsi se formulera le huitième précepte : l'amour conjugal implique l'amour de la race issue de l'œuvre de chair et, par conséquent, de toute l'espèce humaine; il faut procurer à ses descendants la faculté de profiter le mieux possible de l'existence terrestre ; il faut leur donner la beauté du corps et celle de l'esprit. *On doit aimer la race humaine, on doit s'appliquer à la rendre meilleure à tous points de vue.*

***

Les devoirs envers la *société humaine* sont symbolisés par l'épisode de la guerre de Troie à laquelle se mêle Vénus dans le mythe et par le signe zodiacal du Lion.

La société peut être considérée comme un ensemble composé des états, des cités, des groupes amicaux et des familles (1).

L'individu appartient d'abord par son hérédité à sa famille. Il s'entoure ensuite d'amis, pour former un groupe isolé, uni par des liens de relations civiles. Ne dit-on pas couramment que telle personne fait partie de tel monde, ou encore de tel cercle mondain ? Ne distingue-t-on pas dans notre civilisation des sortes de castes

(1) Cf. Érasme de Majewski, *La science de la civilisation*. — Léon Metchnikoff, *La civilisation et les grands fleuves historiques.*

dénommées : « monde des lettres, monde des arts, monde savant, monde des ouvriers, monde des employés, monde galant, monde commerçant, monde industriel, monde sportif, monde ecclésiastique, monde politique, grand monde » ? Tout individu tend à se rallier au groupe formé par des gens de même plan social. Les familles agissent de même : elles choisissent leurs relations dans l'ensemble des familles d'aspirations et de coutumes analogues.

On ne peut cependant pas établir à ce sujet une règle fixe, car le lien de relation civile est purement mental. Ainsi il arrive que des individus s'extériorisent du groupe familial pour entrer dans un groupe amical entièrement différent par ses tendances à celui auquel appartient leur famille. Il y a là un jeu combiné de forces qui s'entrecroisent et qui constituent la diversité de la vie sociale.

Quoi qu'il en soit, les groupes amicaux existent ; le syndicalisme en est même un de ses plus importants dérivés. De sorte qu'on peut dire que l'individu chef de famille entraîne avec lui cette dernière dans son groupe amical.

Celui-ci habite une ville et avec les autres groupes analogues constitue la cité. La réunion de plusieurs cités forme l'état et l'ensemble des états prend le nom de société.

Bien entendu, ces appellations ont pris, à notre époque, des significations diverses. La sociologie, en tant que science spéculative, naît à peine ; mais, en tant que science exacte, elle est encore à créer. De nombreux chercheurs se trouvent néanmoins sur la voie de la certitude, depuis que certains novateurs n'ont pas craint d'envisager l'humanité comme un être réel quoique collectif et qu'ils ont osé l'analyser d'une façon en quelque sorte biologique.

Cependant, la terminologie souffre de cette situation d'enfance et des querelles de mots dispersent parfois les efforts, tout en établissant des inimitiés d'écoles.

Une cité doit se comprendre comme un groupe formé par la réunion de plusieurs individus chefs de famille et unis séparément par des relations amicales. Une cité a une vie propre, une évolution propre. On ne peut pas nier son existence.

Un état rassemble toutes les cités dans une unité de langage, de pensée, de mœurs.

Certains sociologues distinguent l'état de la nation. Ils admettent que le groupe de tous les individus de même langage, de même pensée, de mêmes mœurs constitue plutôt une nation. Ils réservent le nom d'état au groupe de tous les individus qu'une convention humaine réunit momentanément sous un même joug ; et, naturellement, ces individus pourront être de langage, de pensée et de mœurs différentes. Ainsi ils diront, par exemple, que l'état allemand se compose des nations prussiennes, saxonnes, polonaises, wurtembergeoises, etc. Ils diront aussi que la nation polonaise se trouve partagée entre plusieurs états.

A vrai dire, il y a deux sortes d'états. L'état de fait et l'état de droit. Ce que l'on nomme communément état et nation n'en sont que les résultantes.

L'état de fait est incontestablement la réunion de toutes les cités de même langage, de même pensée, de même mœurs. L'état de droit est une expression géographique conséquence des événements historiques, mais non ethniques.

L'état, dans son acception courante, est plutôt la constitution sociale appliquée à un ensemble ethnique. Or, cette constitution sociale résulte de l'existence de l'état de fait et de l'état de droit. Elle en est le produit immédiat.

Quant à la nation, c'est la constitution morale appliquée à un ensemble géographique.

La vérité est que la science sociale se compose de plusieurs sciences qui ne peuvent être rassemblées sous le même vocable. Elles n'ont de commun que l'humanité qu'elles étudient. Mais elles sont aussi éloignées que l'anatomie et la psychologie, qui pourtant traitent de la constitution de l'homme.

Il faut distinguer la *sociologie physique*, science des groupements d'individus ; l'*histoire*, science des fluctuations de l'humanité ; la *politique*, science de l'évolution de la société ; l'*ethnologie*, science des polarisations des races humaines.

En d'autres termes, la sociologie physique est une *statique* : elle examine l'humanité synthétiquement comme si ses éléments ne se mouvaient jamais ; l'histoire est une *cinématique* : elle étudie au contraire les mouvements physiques de l'humanité ; la politique est une *dynamique* : elle fait ressortir le jeu des forces sociales ; l'ethnologie est une *intégrale* : elle remonte des particularités humaines infiniment petites aux polarisations finies.

Si l'on dit que l'état est un fait, on parle de statique, donc de sociologie physique ; si l'on dit qu'il est un droit, on parle de cinématique, donc d'histoire ; si l'on dit qu'il est une institution, on parle de dynamique, donc de politique ; si enfin on cite la nation, on parle d'intégrale, donc d'ethnologie.

Ici nous n'avons à envisager que la statique, car nous considérons l'homme uniquement par rapport à la société. Pour nous, l'état, c'est l'état de fait.

La morale philosophique du reste ne se préoccupe pas de l'état de droit, ni de l'état-institution, ni de la nationalité. Elle n'envisage pas comme devoirs, par exemple,

l'obligation au passeport que peut exiger un état de droit, le paiement des contributions que demande l'état-institution ou la conservation de la tradition qu'exige la nationalité.

Il est vrai d'ajouter que la morale philosophique est une morale personnelle. Elle fait abstraction des obligations d'ordres différents qui constituent des sous-morales.

Quand un évangile chrétien dit : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu », il établit le départ entre les sous-morales civiques et la morale personnelle.

Un hiératisme, naturellement, ne peut envisager que la morale personnelle.

Aussi l'ensemble des devoirs envers la Société comprendra-t-il les devoirs envers la famille, envers les amis, envers l'état et envers la société.

Mais, par ce mot société, il faudra alors entendre l'humanité entière ; car, vis-à-vis de l'Univers, l'Humanité est un groupe dont tous les composants sont frères et qui a une évolution et une vie propre. C'est, en somme, un cosmos qui est soumis à des lois analogues à celles du système solaire et qui est uni par des forces identiques à celles du Grand Tout (1).

L'attraction est de toutes les forces universelles celle qui joue dans la société le plus grand rôle. Sous la forme de l'amour humain, elle assemble les familles ; sous celle de l'amitié, elle unit les groupes amicaux ; sous celle de

(1) Cf. ÉRASME DE MAJEWSKI, *La science de la civilisation* (p. 264) : « Dans un grand, tout aussi bien d'ailleurs que dans un petit corps social, il se forme imperceptiblement un centre de gravité vers lequel tendent toutes les parties. Par *la simple loi physique de l'attraction*, elles s'amassent autour de ce point et en font un noyau central. »

la solidarité, elle constitue les cités ; et sous celle de la fraternité, elle confédère les cités en un état.

Vénus, mêlée à la vie sociale, se voit maltraitée. C'est bien là le fait des hommes qui ne veulent jamais voir dans les groupements sociaux que le jeu de leurs intérêts particuliers et qui en oublient le mobile principal : l'attraction.

Les devoirs de l'homme envers la société et ses composantes sont simples : ils consistent à ne pas perdre de vue l'attraction universelle qui agit constamment. Ainsi il aidera puissamment au fonctionnement général de l'Univers. Ainsi il pratiquera l'amour familial, l'amitié, la solidarité et la fraternité.

On peut donc formuler de la manière suivante le neuvième précepte moral : puisque l'attraction unit l'humanité dans ses formes sociales et puisque l'amour avec ses modalités est l'aspect humain de l'attraction, il ne faut jamais cesser d'aimer ses semblables. *On doit considérer tous les hommes comme ses frères.*

*
* *

Le dixième précepte a trait aux devoirs envers *soi-même.* Il est symbolisé par le signe de la Vierge et par le dernier épisode du mythe qui fait remonter Vénus dans l'Olympe.

C'est l'expression de l'amour de soi.

L'amour de soi représente certainement le plus grand, le plus noble et le premier des devoirs humains. Perverti, il conduit à cet égoïsme farouche qui devient alors un sentiment détestable. Entendu comme il convient, c'est un des principaux facteurs d'évolution et de progrès personnels.

De l'amour de soi se dégage le sentiment de sa person-

nalité, la conscience de sa valeur, la confiance en ses propres moyens, le désir de parvenir à la notoriété, le soin de son intelligence et de son corps.

Quand l'homme se hait, il se néglige moralement et physiquement ; il refuse, en quelque sorte, d'évoluer. Si ses déterminations veulent qu'il se haïsse, c'est que son rôle d'être humain est terminé et que la bête qui demeure en lui intéresse seule l'Univers. Son esprit est pour ainsi dire mort, son corps n'a plus qu'à vieillir et à périr pour achever son évolution matérielle par la décomposition.

En pratiquant congrument l'amour de soi, l'homme est digne de l'humanité.

Aussi le dixième précepte moral peut-il consister en cette formule : l'attraction dans sa dernière expression humaine produit l'amour de soi, c'est le plus grand levier que l'homme puisse avoir ; il faut qu'il en use avec autant de sagesse que la nature terrestre se sert de l'attraction. *On doit s'aimer soi-même, sans oublier ses autres devoirs.*

III

Telle est cette morale de Vénus, morale d'amour et de plaisir, facile mais en somme logique.

Si on la résume en une manière biblique, on obtiendra le décalogue suivant :

I. Tu respecteras la volupté et éviteras la douleur.
II. Tu ne médiras d'aucunes formes d'amours.
III. Tu aimeras.
IV. Tu rechercheras les amours supérieures.
V. Tu ne contrarieras ni l'affection de ton père ou de ta mère, ni celle de ton ami et tu contenteras la femme qui t'aime.

VI. Tu te garderas de croire qu'un amour soit éternel.
VII. Tu procréeras.
VIII. Tu feras de beaux enfants et tu les éléveras soigneusement.
IX. Tu traiteras tous les hommes comme s'ils étaient tes frères.
X. Tu auras soin de toi-même.

Ainsi présenté, ce code naïf était pour la masse des fidèles tout aussi acceptable que n'importe quel autre. Il était parfaitement capable de diriger les individus dans leur évolution. Il ne présentait aucun des côtés pessimistes et désespérants des morales factices que les modernes essaient substituer au code judéo-chrétien.

Pour nous, occidentaux de la civilisation du XXe siècle, il a un défaut considérable. Il est périmé. Il est vieux.

Depuis les temps où la religion de Vénus florissait, l'humanité a progressé. Nous ne sommes plus des contemplatifs qui nous contentons de sentimentalité. Perdus dans une tourbillonnement hâtif, nous sommes talonnés par les exigences journalières. Notre évolution est très grande. Songez que l'enfant n'a que soixante ans pour emmagasiner dans son cerveau le prodigieux catalogue de nos connaissances, qui augmente d'ailleurs de jour en jour ; qu'après cette instruction il doit acquérir — à ses dépens — l'expérience de la vie ; qu'il doit se créer une position, remplir son rôle dans la cité, dans l'état ; qu'il doit aimer, qu'il doit fonder une famille et prévoir aux besoins présents et futurs de cette dernière ! Où trouver, dans cette multitude d'occupations, que le confortable de la civilisation a singulièrement compliquées, le moment pour rechercher seulement les amours supérieures ?

Nous aimons n'importe comment *en vitesse*, sans

tenir compte ni de l'heure, ni du lieu, ni même de nos prédispositions intimes. Nous ne sacrifions pas à Vénus, nous satisfaisons une détermination spéciale. Nous nous marions sans réflexion, ne considérant que les éléments sociaux dans l'union, ne sachant pas si les fluides de notre conjoint sont en corrélation avec les nôtres. Nous épousons des vierges dont l'ignorance est le premier ferment de discorde dans le ménage. Mais quoi ! faire l'éducation amoureuse d'une femme, c'est long, et nous n'avons pas le temps. Puis, sommes-nous si instruits que cela en amour? Les courtisanes que nous avons connues avant notre mariage avaient peut-être eu autant d'amants que les hiérodules de Chypre, mais aucune, certainement, n'avait songé que l'amour pût consister en autre chose qu'en des attitudes banales. Nous faisons des enfants par hasard, après boire, après manger, fatigués de labeur excessif ou préoccupés d'entreprises, d'intrigues et de projets. Notre famille est dispersée par la lutte pour la vie aux quatre coins de la Terre. Nos amis ne nous visitent que pour affaires. Nos cités sont remplies d'un brouhaha continuel où toutes les aspirations se heurtent et se hérissent de convoitises. Nos états sont peuplés de gens de toute sorte sans passé, sans attaches, sans nationalité. On a même osé dire, par syllepse, qu'aujourd'hui les races étaient un préjugé !

Nous sommes des anonymes, des entités humaines automatiques ; facteurs inconscients d'un progrès exigeant, nous agissons comme agissent les rouages de nos machines perfectionnées. Il ne restera rien de nous que le nom de notre civilisation.

Que viendrait-on nous parler d'amour, de volupté, de plaisir ? Ah ! si l'on inventait un téléphone, un automobile, une mécanique quelconque enfin qui pût nous donner l'amour, la volupté, le plaisir aussi rapidement

que notre parole franchit l'espace et que nous parcourons les campagnes ; si on avait le moyen de nous procurer le spasme suprême en un clin d'œil, alors nous consentirions encore à écouter les préceptes de la morale de Vénus.

Car Vénus demeure toujours dans notre cœur et, malgré notre hâte, nous aimons toujours l'amour. Mais nous ne nous y attardons plus.

Il nous faut travailler ! Travailler dur, sans joies, sans espoir que d'acquérir les moyens de subsister, parce que, pour nous, subsister consiste à vivre dans un maximum de confortable.

Chaque civilisation a ses symboles. Ce sont les monuments que l'humanité dresse vers le ciel. Les fidèles de Vénus édifièrent des temples immenses, blancs, harmonieux. Nous, nous avons érigé une tour, plus haute que toutes celles que jamais les hommes ne construisirent, elle est sèche dans ses lignes, rigide dans sa conception ; elle est en fer et elle domine la capitale de la civilisation.

C'est le dard pointu du Scorpion, — le phallos du progrès, — qui a coûté des sommes énormes et un labeur fantastique, qui a massacré des vies humaines, et qui, le soir, rayonne de ses feux sur la ville agitée par le martellement des cyclopes de Vulcain !

LE CULTE PUBLIC DE VÉNUS
ET L'HÉRÉSIE D'ADONIS

I

Cinyras, dit-on, fut le fondateur de la religion de Vénus. La tradition veut qu'il en ait établi le culte public.

C'est un fait que tous les fondateurs de religion appartiennent à la mythologie. Nous ne savons rien de certain sur eux sinon ce qu'en racontent les mythes. Seuls, les hérésiarques paraissent avoir existé réellement et les documents abondent sur leur compte.

La raison en est simple. Une religion est un ensemble admirablement charpenté, dont le fondement est pris dans la Haute-Science; elle ne peut être que l'œuvre d'une collaboration longue et patiente entre de Hauts Initiés.

Ceux-ci, autant pour voiler un anonymat qui pourrait être préjudiciable au développement de l'hiératisme que pour aider au prosélytisme, attribuent l'institution à un personnage mythique. Souvent ce personnage est le dieu lui-même ; parfois aussi c'est une entité symbolique qui joue un rôle quelconque dans le mythe. Tel Cinyras dans le mythe de Vénus, qui est le père d'Adonis.

L'hérésiarque ne crée rien ; il ne fait qu'adapter. Il

prend une religion déjà existante et la réforme. Naturellement, il ne peut la réformer au point de vue métaphysique. Les vérités cosmologiques ou noologiques que les symboles expriment sont fondées sur la géométrie initiatique et celle-ci sur la géométrie ordinaire. Il est donc impossible de les perfectionner ; on peut seulement les expliquer plus clairement, tandis que les vérités morales sont susceptibles d'amélioration. L'homme n'empêchera jamais que la Terre soit ronde ; mais il comprendra diversement le bien. Alors l'hérésiarque laisse de côté l'ensemble supra-humain de la religion pour ne considérer que l'humain. Il conserve le dieu ; il garde même le mythe pour donner une raison d'être au dieu, mais il ne voit dans le mythe que la partie terrestre. Il supprime toute initiation qui est spéculative ; il enlève aux cérémonies tout caractère accessoire. Seul, ce qui est antropomorphique lui paraît respectable. Il en arrive ainsi à transformer l'hiératisme en une morale cultuelle.

On trouvera des hérésies dans toutes les religions. On s'apercevra même que, dans la suite des temps, les hérésies ont recueilli plus d'adeptes que les religions. Celles-là, en effet, sont plus accessibles à l'homme que celles-ci. Leur caractère distinctif est qu'elles sont davantage une morale qu'un culte.

Un culte est éminemment cérémoniel. Le propre de toute religion est de constituer un ensemble complet selon les données d'un schéma général, absolu parce que représentatif des vérités cosmologiques. Si l'on s'écarte de ce schéma, on tombe dans l'hérésie. Le mot hérésie signifie *choix*. Il indique que l'hérésiarque choisit dans l'hiératisme ce qui lui convient et délaisse ce qui lui paraît inutile. Or, rien n'est inutile dans une religion, hormis cependant les emprunts qu'elle peut faire à ses voisines.

Mais c'est là encore une cause nouvelle de défor-

mation. On conçoit qu'une religion ne peut longtemps demeurer dans toute sa pureté. Si l'initiation se maintient semblable à elle-même, c'est à cause du serment du silence et du secret de ses pratiques. Le profane n'a pas le moyen de l'altérer parce qu'il l'ignore.

Le culte public, au contraire, est entièrement livré aux mains de ce même profane. S'il est sceptique, il ne tardera pas à abandonner toutes observances dont il n'aperçoit pas la raison d'être. S'il est bigot, il aura, en revanche, tendance à exagérer ces mêmes observances. De sorte que le culte arrive rapidement à se déformer.

Il faut prendre garde, quand on étudie un culte, que celui-ci, vu à travers l'histoire, nous est rarement rapporté dans toute son intégrité. Il faut tenir compte de l'hérésie des sceptiques et du mysticisme des bigots.

***

Un culte public repose sur la nécessité pour la masse des fidèles d'entrer en communication avec la potentialité-dieu.

Comme cette masse de fidèles se trouve sur la Terre et que, dans le système solaire, le dieu est représenté par le Soleil, il s'ensuit que le culte public se conforme au mouvement de Terre autour du Soleil.

Ce fait établit une étroite parenté entre tous les cultes publics. Il provoque le retour des mêmes fêtes aux mêmes époques de l'année. Ainsi s'expliquent les cérémonies des équinoxes et des solstices qui, nécessairement, correspondent aux signes du Zodiaque dans lesquels le Soleil se trouve à ces moments.

Ce qui distingue les cultes publics entre eux, ce n'est donc pas la date, mais la forme des cérémonies.

La conduite du rituel est à peu près la même, car cette conduite dérive de l'interprétation du signe zodiacal où est le Soleil à la date choisie. Mais les circonstances du rituel sont dictées par l'interprétation même du mythe particulier au dieu envisagé.

En somme, on obtiendrait le schéma d'un culte public en superposant au cercle du Zodiaque le schéma circulaire propre du mythe. De l'interprétation de chaque point de ce double cercle, on en déduirait aisément le processus des diverses cérémonies (1).

Ainsi, pour la religion de Vénus, nous devons trouver :

1° Sous le *Bélier*, les fêtes d'Adonis, dont l'épisode correspond à ce signe ;

2° Sous le *Taureau*, la commémoration de la déception de Vénus ;

3° Sous les *Gémeaux*, la nativité de Cupidon ;

4° Sous le *Cancer*, la fête des trois déesses, Vénus, Junon et Minerve, devant Pâris ;

5° Sous le *Lion*, la commémoration de la blessure de Vénus devant les murs de Troie ;

6° Sous la *Vierge*, l'assomption de Vénus au ciel ;

7° Sous la *Balance*, la nativité de Vénus ;

8° Sous le *Scorpion*, la commémoration du mariage de Vénus et de Vulcain ;

9° Sous le *Sagittaire*, l'union de Mars et de Vénus ;

10° Sous le *Capricorne*, la commémoration de l'adultère constaté par Vulcain ;

11° Sous le *Verseau*, la nativité d'Antéros ;

12° Sous les *Poissons*, la commémoration de la fuite devant Typhon.

(1) Un culte public n'est, en dernière analyse, que l'interprétation sous une forme cérémonielle de chaque signe du Zodiaque selon l'épisode du mythe auquel ce signe se rapporte.

On remarquera que, de toutes ces fêtes, l'antiquité ne paraît avoir conservé que le souvenir de celles du Bélier en l'honneur d'Adonis.

La raison en est que, dans une religion, on doit distinguer les fêtes *d'obligation* et les fêtes de *dévotion*. Les premières correspondent au culte dit de *latrie* et les secondes au culte dit de *dulie*.

Le culte de latrie s'adresse à la potentialité-dieu à la fois dans son essence et dans son intervention humaine. Le culte de dulie s'applique aux modalités de cette même potentialité-dieu, sur quelque plan qu'elles se manifestent.

Ainsi, en *adorant* Vénus, attraction universelle sous la forme de l'amour humain, on pratique le culte de latrie. Tandis qu'en *honorant* son union avec Mars, par exemple, on lui rend le culte de dulie. Il s'ensuit que le culte de latrie est celui du dieu lui-même, et le culte de dulie celui des autres dieux, demi-dieux ou héros qui se trouvent, dans le mythe, avoir affaire au dieu de la religion envisagée (1).

Naturellement, les cérémonies ayant pour objet l'adoration du dieu lui-même doivent obligatoirement être suivies par les fidèles. Les autres sont simplement facultatives. Or, comme l'homme a une tendance bien marquée à ne faire que ce qui est absolument indispensable, il en arrive à ne plus fréquenter que les fêtes d'obligation. Nous pouvons le constater aujourd'hui, dans nos régions, chez les israëlites et les chrétiens qui croient encore vraiment pratiquer.

Par définition du culte de latrie, une fête obligatoire est instituée en l'honneur du dieu dans ses rapports avec l'homme. Il est nécessaire, en effet, que la potentialité-dieu soit adorée dans son rôle humain, car il s'agit de

(1) La théologie de la religion du Christ applique le culte de latrie à Dieu et le culte de dulie aux saints et aux anges.

culte public. Le culte public est celui du profane ; seul, ce qui a le caractère humain peut être compris de lui, parce que seul ce qui est humain entre dans le concret. Les initiés, qui s'appliquent à considérer les symboles dans leur sens supra-humain, sont familiarisés avec l'abstrait ; ils sauront dégager une idée supérieure d'un rite en apparence peu intellectuel. Mais le profane, qui est religieux accessoirement en quelque sorte, n'a ni le temps ni le moyen de s'appliquer à faire de semblables distinctions. Il lui faut des fêtes dont le motif paraît simple et humain. Voilà pourquoi les cérémonies d'obligation envisagent toujours le rôle humain du dieu.

Si nous examinons donc, dans les douze fêtes de Vénus possibles, quelles sont celles qui répondent aux exigences de l'obligation, nous ne trouverons guère que les commémorations de l'épisode de l'union avec la déesse. Cet épisode, en effet, est le seul de tout le mythe où la déesse joue un rôle humain, où, réellement, elle s'incarne dans une entité humaine.

Aussi l'on peut dire que le culte public de Vénus se résumait, pour la masse des fidèles profanes, dans les *Adonia* qui se célébraient au moment de l'équinoxe de printemps.

Quant aux autres fêtes, si les initiés les observèrent sans doute pendant longtemps, les profanes durent les laisser tomber en désuétude.

Tout d'abord les Adonia englobèrent l'épisode entier d'Adonis et de Vénus et absorbèrent les fêtes du signe du Taureau. Ensuite, par la coexistence de religions nouvelles et d'hérésies diverses, aux mêmes époques de l'année se célébrèrent plusieurs cérémonies. Comme toutes les cérémonies publiques ont un fonds commun, qui est le Zodiaque, il en résultera que les fêtes de plusieurs religions, ayant

lieu au même moment, participaient du même caractère. Le public court volontiers au spectacle le mieux organisé; il afflua aux pompes les plus solennelles. Ainsi il oublia souvent d'adorer Vénus pour assister aux fêtes d'Apollon ou d'Isis. Et en cela il ne péchait pas, si l'on peut ainsi parler, car sa religion de Vénus ne prévoyait à ces mêmes époques que des fêtes de dévotion et non d'obligation.

D'où la grande confusion que l'on a appelée du nom de générique de paganisme. Elle est bien faite pour désespérer l'hiérologue moderne qui ne veut tenir compte que des faits extérieurs, c'est-à-dire du culte public.

Cette confusion s'accroît encore de la tolérance religieuse, qui apparaît toujours aux siècles de décadence des hiératismes. Une religion ne peut demeurer dans son intégrité constitutive. Elle se déforme parce que l'instabilité humaine altère et abîme tout. L'initiation résiste plus que le culte public, mais elle finit également par être entamée. Alors ce sont ces compromissions des hiératismes entre eux, ce sont ces demi-hérésies, ces dévotions superstitieuses et, en fin de compte, la tolérance générale pour toutes les croyances.

Le malheur veut que, quand les religions déclinent, une multitude d'historiens, d'exégètes, de mythologues et de philosophes se ruent sur elles. Malgré l'ardeur de leurs convictions, leur désintéressement et leur bonne foi, ces savants achèvent la déformation que le temps a opérée. Voulant sauver le navire qui sombre, ils le démolissent pièce à pièce pour en conserver précieusement les morceaux. Bien entendu, le navire coule plus vite et disparaît.

C'est ainsi que l'antiquité gréco-latine a agi envers ces religions. Pour conserver à la postérité le souvenir des cultes de Vénus, de Dionysos, d'Hécate, de Mars, d'Apollon ou d'Isis même, elle a recueilli dans un même musée

les pratiques les plus disparates, les rites les plus divers, les dogmes les plus hétérogènes, elle a mélangé les hiératismes et les hérésies ; — elle a créé le paganisme.

Là-dessus les moines du Moyen-Age, zélateurs du Christ, sont survenus et ont encore accentué la confusion.

Que doit faire l'homme de science contemporain en face de ce chaos poussiéreux ? Il n'a qu'à y pénétrer hardiment avec la hache de son rationalisme et opérer de larges tranchées ainsi que dans une forêt vierge. Il risque évidemment, parfois, pour dégager sa voie, de porter un coup destructeur à quelque morceau considéré jusqu'à lui comme précieux et qui même peut l'être en réalité ; mais il est sûr de mettre de l'ordre dans l'arsenal vétuste des rites et des croyances.

Si, en outre, il possède le fil d'Ariane des Hauts Initiés, son œuvre sera profitable à l'humanité.

II

Quel souvenir demeure donc aujourd'hui du culte public de Vénus ?

Un chapitre de Lucien, un passage de Plutarque, quelques vers de Théocrite, corroborés par les allusions que d'autres auteurs de moindre importance ont bien voulu faire, voilà tout ce que la tradition nous a légué (1).

Nous apprenons ainsi que les Adonia étaient des

(1) Cf. Lucien, *De la déesse Syrienne.* — Plutarque, *Vie parallèle des hommes illustres* (Alcibiade, Nicias). — Orphée, *Hymnes.* — Théocrite, *Idylles* (XV[e]). — Philostrate, *Vie d'Apollonius de Tyane.* — Suidas, *Lexique.* — Hésychius, *Lexique.* — Meursius, *Glossarium greco-barbarum.* — Corsini, *Fasti Attici.* — Firmicus, *De profanis religionibus.*

fêtes de deuil. On installait dans les carrefours des sortes de catafalques et on rendait à ces simulacres les honneurs funèbres. On chantait des *thrènes* lugubres. Les femmes se frappaient la poitrine, pleuraient et se désolaient bruyamment. On mangeait des laitues amères. On plaçait aux pieds de la statue du héros des gerbes fleuries, des corbeilles de fruits, des rameaux et des couronnes de fleurs. Enfin, on s'en allait vers la mer implorer Zeus de faire revivre Adonis et on célébrait joyeusement sa résurrection (1).

Ce sont là des cérémonies pascales. Elles tirent leur rituel des symboles du signe des Poissons et de celui du Bélier. Elles commémorent, sous l'aspect d'Adonis et de Vénus, le passage de l'équinoxe de printemps : la mort et la fin de l'année, la résurrection et le recommencement d'une autre.

En principe, pour suivre exactement le mythe, la commémoration de la mort d'Adonis et de la *passion* de la déesse auraient dû se célébrer quand le Soleil se trouvait dans le signe du Taureau. Mais, dans tout culte public, on remarquera que la raison terrestre l'emporte toujours sur la raison initiatique. Celle-ci veut, en effet, que les amours de Vénus et d'Adonis se célèbrent au Bélier et la mort du héros au Taureau. Mais l'année exige qu'une cérémonie de deuil et de résurrection ait lieu à l'équinoxe. Ce fait peut être considéré comme une première compromission de l'hiératisme et une légère déformation de la religion. C'est le commencement de l'hérésie.

Nous savons que les habitants de Chypre ne célé-

(1) Les *Adonia* duraient deux jours. Le premier portait le nom d'ἀφανισμός (disparition) ; c'était celui de la désolation. Le mot est, du reste, demeuré en italien : *affanno* y signifie encore angoisse. Le second jour s'appelait εὕρεσις (découverte) ; c'était celui de la joie.

Cf. Pernety, *Fables égyptiennes et grecques dévoilées*.

braient point à l'équinoxe (soit au passage du Soleil des Poissons au Bélier) les Adonia lugubres, mais attendaient le passage du Taureau au Cancer. Certains auteurs s'en sont un peu étonnés ; ils en ont légèrement induit que les Cypriotes ne comprenaient pas très bien la signification zodiacale de ces fêtes (1). Cependant on notera que Chypre était sinon le berceau, du moins le centre principal de l'initiation à Vénus et que, vraisemblablement, les rites s'y conservaient dans toute leur pureté.

En fin mai, d'ailleurs, les moissons de fleurs sont aisées. La nature arbore ses plus belles couleurs. C'est le temps de l'amour, la saison de Vénus (2). Bientôt les ardeurs solaires viendront faner cette parure. Adonis, embelli un instant par la passion de la déesse, meurt rapidement, tué par la fatalité.

Les fidèles iront en chantant vers la mer, image de l'espace infini dans lequel s'exerce l'attraction, et supplieront la Divinité inconnaissable de leur conserver l'amour humain. Puis ils se réjouiront dans leur foi, car, si le héros meurt symboliquement, ne revit-il pas en quelque sorte en chacun d'eux ?

Le culte public de Vénus, par suite de l'importance donnée aux Adonia et à cause de leur célébration — logique — à l'équinoxe de printemps, en arriva bientôt à être supplanté par le culte d'Adonis.

Ce fut la grande hérésie de la religion de Vénus.

On en vint à ne plus considérer que le héros, objet en somme secondaire dans le culte ; et, la cérémonie équinoxiale primant toutes les autres, on n'honora plus Adonis, on l'adora.

On corsa la fête par la représentation même de sa per-

(1) Cf. Dupuy, *Origine de tous les cultes.*

(2) Les statistiques du ministère de l'intérieur accusent en mai un notable accroissement dans les mariages.

sonne. Ses dévots s'empressèrent autour de ce simulacre, se prosternèrent devant lui et appliquèrent leurs lèvres à l'endroit de ses blessures.

C'est encore un fait dans l'évolution des hiératismes que l'idolâtrie naît au moment précis où la religion se déforme. D'ailleurs l'idolâtrie — ou plutôt l'iconolâtrie — n'existe pas dans les initiations. L'initié ne considère la représentation du dieu que comme un symbole. Le profane, qui ne peut trouver une raison dans l'attitude de l'idole, finit toujours par la substituer au dieu lui-même. Au début de la religion, quand celle-ci est encore dirigée par les initiés, le profane est continuellement mis en garde contre cette tendance. Mais, plus tard, quand le culte public prend de l'extension, les idoles se multiplient et acquièrent aux yeux de la masse des fidèles une personnalité propre.

Les hiérologues modernes, qui pensent volontiers que les mythes sont de formation populaire, croient aisément, comme corollaire, que les idoles ont enfanté les dieux. Il suffit de considérer le moindre fétiche et d'observer la plus grossière statue pour être convaincu du contraire. Le sexe, l'allure, l'attitude, le geste, les plis même du vêtement (s'il y en a un) sont des symboles dont la raison se trouve dans le mythe.

On doit néanmoins distinguer parmi les représentations des dieux. Les unes sont à proprement parler des idoles et constituent des figures hiératiques. Les autres sont de simples œuvres d'art dont le symbolisme est conventionnel.

A côté d'une Vénus, comme celle dite de Médicis, dont le geste signifie très exactement : *les fluides génésiques de l'amour humain alimentent la vie par le fonctionnement du cœur* (1), on trouve une quantité d'autres figures qui n'ont pas plus d'intérêt hiératique que

(1) Voir la gravure du frontispice.

celles de nos statuaires ou de nos peintres modernes.

L'hiérologue doit se défier autant de l'idolâtrie, qui produit des représentations erronées des dieux, que de l'hérésie, qui déforme complètement les religions.

Le culte de Vénus dégénéra comme dégénèrent tous les cultes. Peut-être même s'altéra-t-il assez vite, car il avait pour moyen l'amour humain et, pour symbole de ce dernier, le héros Adonis.

Quand l'hérésie se fixa sur la déité attribuée à Adonis, on rendit à celui-ci un culte. Comme, en somme, Adonis était un homme, ce culte fut très humain. Comme, ainsi, il offrait certaines particularités analogues à la religion de Dionysos et un peu aussi à la religion d'Isis, il emprunta des rites à ces dernières. On en vint, de la sorte, à lui consacrer le phallos (1).

Qu'on juge de l'hérésie. Vénus, c'est la déesse de l'attraction universelle, unie à Adonis, représentant l'homme ; elle symbolise l'amour humain dans ses joies, ses plaisirs. Le phallos, c'est l'emblème de la procréation, le moyen humain de continuer l'œuvre créatrice de la nature. On le figurait énorme, démesuré, rigide. On lui donnait la forme d'un obélisque. Ainsi on voulait figurer la grandeur des moyens procréateurs que la nature déploie. Le phallos n'est pas un instrument de plaisir et encore moins d'attraction. De plus, il est mâle, il est actif. Il emploie l'attraction, mais il n'est pas l'attraction.

Quand on introduisit les processions phalliques dans les rites de Vénus, l'hérésie fut complète. Les fidèles

(1) Cf. St Clément d'Alexandrie, *Exhortation aux Gentils*. — Arnobe, *Disputationes adversus gentes*. — Firmicus, *De profanis religionibus*.

n'adoraient plus l'attraction, ils honoraient la procréation. Ils avaient changé de dieu sans s'en douter.

On inventa même une légende pour justifier cette erreur. On dit qu'Adonis était le père de Priape, fruit de ses amours avec Vénus.

C'est sans doute à ce moment que la coutume de sacrifier des animaux se propagea dans la religion de Vénus. Les fidèles avaient oublié que la morale du plaisir exclut la douleur et que la déesse de l'amour a horreur de la mort. Ils n'hésitaient pas à immoler des hécatombes de génisses blanches aux cornes dorées (1).

III

Alors, aussi, selon la règle de toutes les hérésies, la morale prit le pas sur le culte. Elle finit même par l'absorber entièrement.

On avait perdu de vue Vénus, on oublia Adonis.

La prostitution sacrée devint la prostitution vulgaire. La communion du spasme se réduisit en un tressaillement quelconque. La dévirginisation perdit tout caractère rituélique. Et l'on n'attendit plus la puberté pour se ruer au plaisir.

Ce fut, à travers l'humanité, un déchaînement de volupté, un vautrement de luxure, une folie aiguë de sensualité! De tous les préceptes élevés d'un décalogue parfait, on ne voulut en retenir qu'un seul : celui qui recommande l'acte procréateur.

(1) Cf. Ovide, *Métamorphoses* (X).

L'amour fut remplacé par la débauche.

On délaissa la déesse *apostrophia*, qui détourne du mal, pour honorer la *peribasia*, qui préside aux chevauchées brutales, ou la *coliade*, qui conseille les unions grossières, ou bien la *chryseia*, qui procure de l'argent, ou encore la *génétyllide*, qui protège la grossesse. Ces Vénus-là n'avaient rien de commun avec l'aphrodite, issue toute blanche de l'écume de la mer. Leurs cultes dégénérés représentent la magie noire de l'amour. Ils sont frappés du sceau de la superstition.

Ainsi la plus belle des religions peut-être, celle qui a pour dieu la potentialité la plus générale et pour moyen le plus noble des sentiments, sombra misérablement dans la souillure!

L'hiératisme de beauté finit par la laideur!

On eût dit, cependant, qu'il ne devait jamais périr. Établi sur des bases aussi solides, aussi vraies et aussi éternelles que celles sur lesquelles tous les autres sont fondés, il semble que celui-là, par son caractère essentiellement rationnel et humain, aurait dû moins s'altérer.

Mais c'est précisément ce caractère même qui fut le premier ferment de dissolution. Les choses sacrées doivent demeurer intangibles à l'homme. Quand elles sont trop faciles à atteindre, elles perdent aisément leur allure abstraite. A fréquenter un dieu, on en fait un camarade. A force de pratiquer l'amour, même supérieur, on tombe dans l'ignominie.

La religion de Vénus ne put échapper au sort inexorable de tous les hiératismes. Elle se déforma et disparut. Mais, plus près de la matérialité que les autres religions, elle fut complètement absorbée par le concret.

Le mythe, du reste, le prévoyait. Prophétique, comme tous les mythes, en ce sens qu'il expliquait en synthèse le processus de l'action de la force attractive universelle, il faisait naître l'humble fleur de l'anémone du sang d'Adonis. Adonis mort, c'était la fin de l'union de la déesse-attraction avec l'humanité. Les larmes de l'amante divine n'ont pu qu'engendrer sur la Terre l'anémone, symbole de la frivolité.

Frivolité! la religion de Vénus se termina par là!

Aujourd'hui, plus rien ne survit de ces rites et de ces fêtes. A peine trouve-t-on, de ci de là, quelques traces du culte de l'amour humain.

On conserve encore cependant, dans le Midi provençal, la gracieuse coutume de la Belle de Mai. Sous le signe du Taureau, consacré à la planète de Vénus, les petites filles choissisent entre elles une mignonne créature. On l'habille d'un voile blanc; on lui tresse une couronne de roses; on l'installe dans une manière de trône, sous une sorte de tente, et les passants lui jettent des sous. C'est tout ce qui reste du sacrement de l'hiérodulisme. La petite Belle de Mai, innocente et frêle enfant, ne se doute pas qu'elle répète le rite symbolique de la prostitution sacrée, qui se célébrait dans les pays méditerranéens, sous la tente (1).

En Allemagne et en Russie, c'est d'Adonis qu'on se souvient. Vers la même époque, on fabrique une petite idole, une poupée vêtue de blanc et couronnée. On

(1) Cf Dulaure, *Histoire abrégée des différentes religions* (p. 423, T. I) : « Non loin de la nouvelle ville (Carthage), était sur les bords de la mer un lieu consacré à Vénus : il fut appelé *Sicca Veneria*. Là étaient les tentes où les jeunes Carthaginoises venaient, sous les auspices de la déesse, se livrer aux caresses brutales des voyageurs... Cette cérémonie religieuse était nommée par les hébreux, et sans doute aussi par les peuples voisins, *Succoth Benoth*, mots que l'on interprète par : les tentes des filles ».

l'appelle *Mai Baum*. On lui rend des honneurs, puis on la jette à l'eau, on l'enterre et on la brûle en poussant des lamentations. A ce moment, une jeune fille survient, ressuscite le Mai Baum et l'embrasse (1).

En Angleterre, les jeunes gens s'unissent entre eux par des lacs d'amour et conservent précieusement, chacun de leur côté, ces rubans en souvenir de leurs fiançailles passagères. Ils s'appellent *Valentins* (2).

Hors de ces minces vestiges, rien. Tant d'autres formes religieuses se sont succédé dans l'humanité qu'on ne peut, sans commettre de grossières erreurs, signaler des survivances du culte de Vénus.

Le christianisme surtout, dans nos contrées occidentales a passé, effaçant toutes les traces. Vénus a été béatifiée sous le nom de St-Vénier (3).

Ce qui demeure toujours c'est la coutume de la vénalité (4) de l'amour. A l'origine, l'offrande en argent à la courtisane était une aumône à la prêtresse, un don au temple. Quand la prostitution d'hiératique devint profane, la courtisane garda pour elle l'offrande.

Vraisemblablement, elle la gardera toujours, car elle a besoin de vivre. Si, jadis, elle pouvait se passer d'argent, l'organisation sociale étant moins une ploutocratie que celle de notre époque, si elle n'acceptait de monnaie que pour le service de sa déesse, aujourd'hui la pièce d'or lui est nécessaire, car elle constitue la seule valeur d'échange.

Par l'abolition du culte de Vénus, du reste, la courtisane a déchu de son rang. N'accomplissant plus un

(1) MANNHARDT, *Feld und wald Kultus*.

(2) LANG, *Mythes, cultes et religions*.

(3) Paul SÉBILLOT, *Le paganisme contemporain chez les peuples celto-latins*.

(4) Le mot lui-même décèle sa provenance.

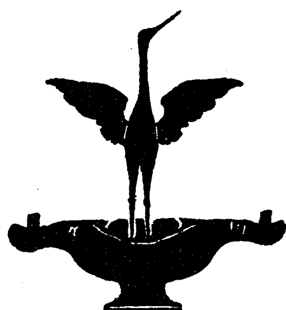
rite sacré, elle n'a plus trouvé, aux yeux des moralistes d'un autre décalogue, que le mépris. On la méprisa parce qu'elle trafiquait de son corps et qu'elle louait son plaisir. On oublia que c'était son droit, et que ce droit, un hiératisme aussi respectable que tout autre, l'avait consacré.

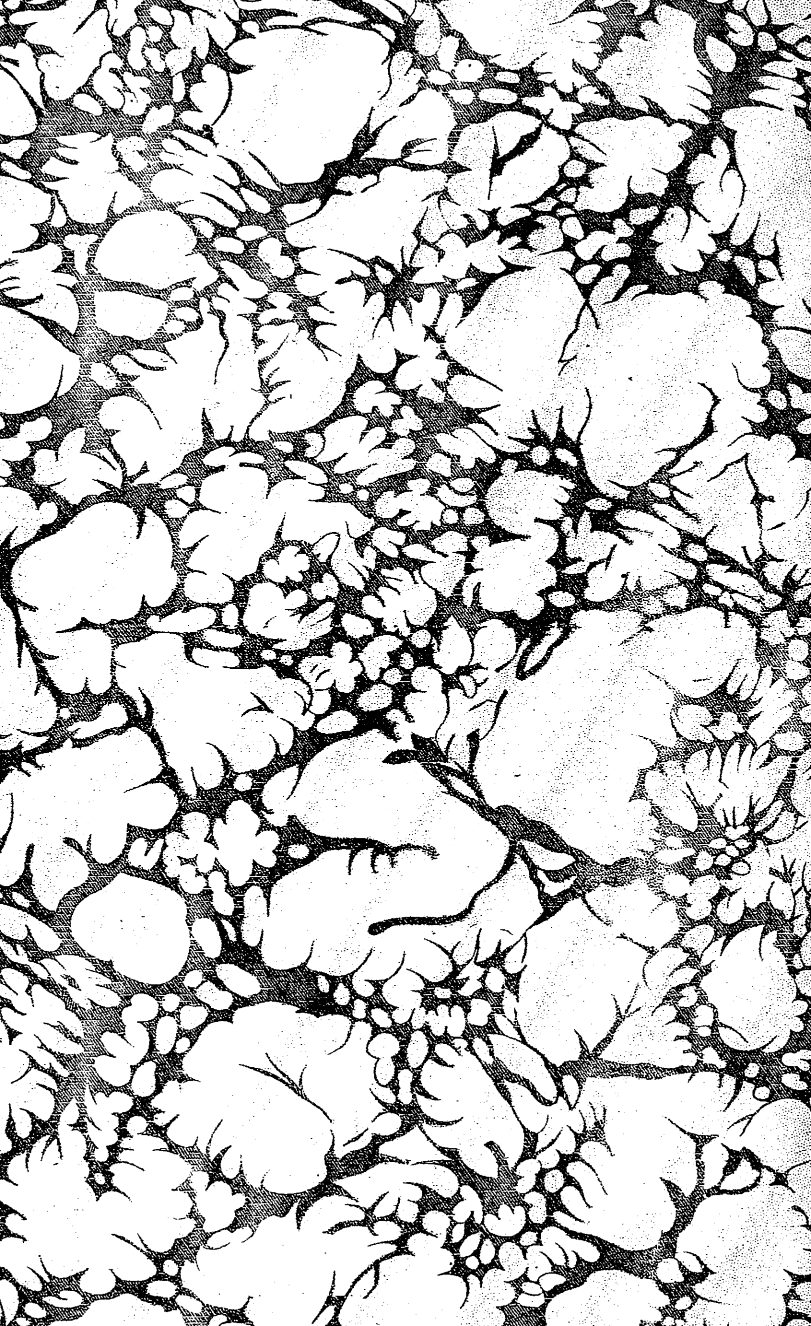
Mais l'humanité a la mémoire courte. Elle subit toujours Vénus sous la forme de l'attraction universelle et sous la modalité de l'amour et elle feint d'ignorer son existence.

La déesse bienfaisante n'est plus adorée nulle part ; elle survit cependant au fond de nous-mêmes.

Et quand il nous survient un événement heureux, nous nous écrions toujours comme les latins : *Hoc est venereum.* — Ça, c'est de la veine !

TABLE DES MATIÈRES





BL 820 .V5P6	630 708 Pio~~bb~~b ... Mystères des Dieux	
O 30 '36	Sr. M. Coronata	2
O 31 '36	W 26 E. 55th	
Jl 8 4 '3?	J. G. Kunstmann	
Jl 25 '39	Faculty	
	2- 28308	

630708 Piobb


UNIVERSITY OF CHICAGO
44 755 604